



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

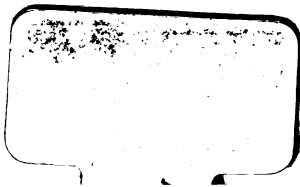
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

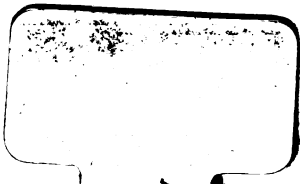


Vet. Fr. II B. 440





Vet. Fr. II B. 440



11
800

MÉMOIRES

DE

MAD. LA BARONNE

DE ST. LYS.

Met. Fr. II B. 440

MÉMOIRES

DE

MAD. LA BARONNE

DE S^T. LYS.



A LAUSANNE,

chez la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. D. CCLXXVI.



A MADAME LA COMTESSE DE L. P.

MADAME,

Lorsque j'imaginai le Roman dont j'ai l'honneur de vous offrir l'hommage, je me proposai de vous peindre sous le nom de Madame de St. Lys. Mais dès la première esquisse, je m'aperçus que mon modèle étoit trop au-dessus de ce que nous présente la société, & qu'il falloit descendre à des vertus moins extraordinaires pour ne pas effrayer ceux à qui je proposois des exemples. Vous serez étonnée de ce début. Lorsqu'on ne soupçonne pas même son mérite, comment se douteroit-

ou de l'impression qu'il fait ? Beaucoup de gens se retranchent sur le tourment que les louanges causent à la modestie sincère ; ils se contentent de laisser percer leur opinion, au lieu de la dévoiler. Je n'imiterai point cette fausse délicatesse, & je m'entretiendrai avec vous de la finesse de votre tact sans craindre d'être taxé d'une basse adulation. Les vertus, ou les qualités qu'on suppose ou qu'on exagère doivent seules faire rougir. Celles qu'on possède se montrent dans le commerce journalier, & sont le sujet de l'entretien de ceux qui les admirent. On a dit que le mérite a voit sa pudeur comme la chasteté. De même qu'on entretient celle-ci sans l'allarmer, de même aussi s'occupe-t-on du mérite sans le faire rougir. Convenons cependant que c'est un art difficile que celui de louer à propos. J'ai souvent admiré la justesse de votre tact, &

Je vous aurois suivi pas à pas si l'on imi-
 toit les graces. Vous nous devez ce rare
 talent. De qui l'aurez-vous reçu ?
 Madame de Sévigné, peut-être la femme
 de l'univers qui a eu le plus d'esprit, à
 force de recherche, étoit au-dessous d'el-
 le-même. Parmi les hommes j'en pourrois
 citer qui se pressent d'assembler au hazard
 quelques vertus, font semblant de les ap-
 percevoir dans leur héros, & l'abandon-
 nent après ce tribut forcé, pour raisonner
 à perte de vue sur des qualités morales
 qu'ils embellissent à leur gré. Mais il y
 en a peu qui veuillent & sachent persuader.

Le roman que vous daignerez proté-
 ger, Madame, n'offre ni faits extraor-
 dinaires, ni insipides amours ; voilà tout
 ce que je puis vous en dire. C'est déjà
 beaucoup, & peut-être trop de parler
 des défauts qu'il n'a pas. Ce genre d'ou-
 vrage n'a point été, comme les autres,

Occupation de toutes les nations polles &
 lettrées. L'Angleterre & la France seu-
 les en produisent qui surnagent sur le
 vaste océan de l'oubli. Je nommerois
 aussi l'Espagne, si elle ne s'étoit pas bornée
 à un seul. Il semble que les romans agréa-
 bles auroient dû naître & se conserver
 en Italie. La nature y avoit mis plus
 qu'ailleurs la sorte d'esprit propre à
 ces compositions brillantes & légères.
 Les Cours d'Allemagne, où les plai-
 sirs, la galanterie, l'amour, ont pris les
 formes les plus séduisantes, ont offert
 des tableaux piquans, & les événemens
 les plus extraordinaires, il ne manquoit
 qu'un peintre. Dirait-on que des esprits
 profonds ne daignèrent pas descendre à ces
 frivoles bagatelles; nous leur citerions un
 Richardson en Angleterre, Mr. Rousseau
 en France, & ces deux noms les rassu-
 reroient.

Les femmes sembloient être nées pour porter ce genre au plus haut point de perfection ; la plupart ont toujours quelques torts à venger , & contre les hommes un fonds d'humour qui répand un sel très-piquant sur leurs portraits. Aussi notre siècle n'a rien de mieux que les ouvrages de madame Riccoboni , les Mémoires de madame de Staal , les Lettres Péruviennes , les ouvrages de madame de Tencin. Les femmes font justice des inconstances , des tyrannies , des perfidies des hommes , & en parlent avec une certitude qui laisse soupçonner que sur ces matières leur imagination n'a fait aucun frais.

Quelques auteurs ont , à mon sens , égaré leurs pinceaux ; pour montrer les dangers de l'amour , ils l'ont fait l'artisan des crimes. Ils auroient deshonoré ce Dieu s'ils l'avoient pu. On a vu au théâtre l'effet de l'amour jaloux , inces-

meux, parricide ; frappé des terribles effets qu'il produisoit, on s'est pressé d'employer les mêmes ressorts dans les romans ; mais on n'a pas fait réflexion que la plupart des piéces de théâtre sont fondées sur des fables de l'antiquité, les autres sujets ont été tronqués & ajustés par l'imagination du poète aux besoins de son art ; la pompe du théâtre, l'élevation du stile, la vivacité du dialogue montent l'esprit des spectateurs au degré d'illusion nécessaire pour prendre du plaisir à voir s'élever cet échaffaudage de passions, de grands sentimens ; mais un roman dépouillé de tout cet appareil présente les faits tout nuds, & les poignards, les assassinats dramatiques n'y font plus le même effet. Si dans la société, il se commet un crime à l'occasion de l'amour, il n'en est que le prétexte, le crime ne fait pas moins d'horreur.

Peut-être me blamerez vous de m'être renfermé dans l'intérieur de deux familles; je crois devoir vous rendre compte de mon motif. On entend parler dans le monde que de l'ennui qu'on a, & du plaisir qu'on n'a pas. J'ai voulu prouver indirectement que cette plainte cesseroit si l'on pesoit sur quelque vérité. Se plaindre de l'ennui c'est se plaindre de n'être pas amusé; vouloir être amusé c'est exiger des hommes ce qu'ils ne peuvent donner. Il y a deux façons d'amuser, ou par soi-même, ou par des secours étrangers. Le premier suppose un esprit facile, une humeur égale, des talens, de la gaieté: assemblage très rare, & toujours mêlé de quelques contrariétés qui rendent inutiles la plupart de ces dons du ciel. L'autre suppose une fortune vaste, une position favorable & le trésor de la santé, union

qui pour être un peu moins rare, se trouve encore très difficilement.

En admettant tout cela on n'a encore fait que la moitié de la route vers le plaisir. Il faut des hommes que l'esprit d'autrui n'humilie pas, des femmes qui veuillant sans cesse applaudir sacrifient les louanges que vaut la beauté, des personnes que les affaires d'intérêt n'absorbent point, auxquelles les malheurs domestiques permettent la dissipation, ou que la fortune ait fait sortir de cette classe nombreuse, occupée nécessairement à calculer le moyen de pourvoir aux besoins ! enfin il faut en général des hommes, & des femmes sans procès, sans amans, sans prétentions, sans amour propre, sans jalousie, sans chagrins, n'est-ce pas une chimère que d'imaginer former une pareille société ? telle devroit-elle être cependant pour donner & recevoir du plaisir, pour être amusée &

amuser ; renoncer à ce qu'on ne peut avoir n'est pas un grand effort de courage , alors comment remplacer ce vuide qui n'existe que dans l'imagination , mais qui existe ? par des plaisirs simples , purs comme la vertu qui les préside , par un commerce de sentimens honnêtes , par de l'intimité dans les liaisons ; ces ressources précieuses ne se trouvent que dans une société choisie , & dès lors bornée. Voilà , madame , le tableau que j'ai voulu peindre & présenter ; vous jugerez l'exécution. Si je vous en entretiens avec quelque confiance , c'est que j'ai transporté dans mon ouvrage la plupart de vos opinions ; de vos principes ; si l'on s'approprioit avec eux votre manière de les faire valoir , on seroit sûr de ce qu'on ne fait qu'espérer.

Vous trouverez sûrement le caractère du chevalier de Salus outré , le croirez-vous , Madame ? j'ai été obligé de déna-

*ôter les expressions qui ont plus d'une fois
 frappé mes oreilles & d'affoiblir l'épiso-
 de (très vrai) de Madame de Brofsey.
 Si les mœurs du dernier règne eussent con-
 tinué dix ans , il falloit brûler la plu-
 part des livres de morale , & en com-
 poser de nouveaux , pour de nouveaux
 hommes. Des principes bien différens ont
 repris l'empire , & nous voyons l'aurore
 d'un siècle pour lequel vous étiez faite.
 Un jour il s'enorgueillira de vos exem-
 ples , comme je le fais des sentimens que
 vous me permettez de publier. Daignez ,
 Madame la Comtesse , recevoir avec bonté
 l'hommage de mes sentimens respectueux.*



RÉFLEXIONS

S U R

LES ROMANS.

IL est difficile de faire un Roman. Pourquoi ? Parce que l'imagination n'invente rien d'aussi extraordinaire que ce que la scène du monde présente. Deux amants se parent, font un repas champêtre, se rendent ensuite aux pieds des autels, & dans le même instant, donnent & recoivent la mort. * Tout écrivain qui auroit supposé un amour aussi fanatique n'eut obtenu que ce froid mépris, dont on couvre de tristes fictions dépourvues de vraisemblance. Ce sont

* Evénement affreux arrivé à Lyon, il y a quelques années.

XVI R É F L E X I O N S

les hommes, & non les événemens ; dit un auteur célèbre, qui doivent être extraordinaires. N'y a-t-il pas une morale, & une perfection gigantesque ? Quand vous représenterez un homme pourvu de tous les avantages extérieurs, des graces & de la solidité de l'esprit, de talens utiles & agréables, des vertus sociales & patriotiques. Quand nul défaut ne déparera cet assemblage idéal, qui aurez vous peint ? Un homme. Non : un personnage froid, qui n'inspirera ni l'envie de le connoître ni le desir de l'imiter.

Remercions la nature sage, dira un moraliste, d'avoir mis des obstacles à ces productions dangereuses. Analysons ce danger sans préventions. Un Roman est une fiction dont le sujet est la passion de l'amour, & dont le but est la jouissance. Elle est vertueuse lorsque l'union est protégée par la loi, & illi-
cite

cite lorsqu'elle n'est avouée que par la nature. C'est toujours de la première dont il s'agit dans les Romans. Mais, pour y parvenir on écarte quelquefois la gêne des conventions sociales, on se soustrait à la tyrannie domestique, on enfante des projets dangereux dans le délire de la passion, & ces hardies entreprises, quelquefois suivies du succès, portent l'espérance dans des cœurs dupes, & victimes de ces séduisantes chimères.

Il y auroit de la mauvaise foi à ne pas convenir que telle est la marche de la foiblesse humaine. Mais observez aussi que votre objection suppose un cœur déjà épris, & que l'expérience d'autrui encourage; je veux qu'il prenne pour guides des personnages romanesques. Ne sera-t-il point effrayé des difficultés dont la route est semée? Ne sera-t-il point frappé des leçons de vertu, mises en opposition avec les éga-

XVIII R É F L E X I O N S

remens du vice ? Si ces nuances diverses , si ces combats intéressans , ne se trouvent pas dans la fiction , elle n'est plus dangereuse que par l'ennui qu'elle causera : d'ailleurs elle ne remuera aucune passion. Reste donc à examiner si un livre qui présente le bien & le mal , l'un sous des couleurs aimables , l'autre sous des traits odieux , est nuisible ? S'il vaut mieux le remettre dans les mains d'une jeune personne que de la laisser en proie à ces sombres & brûlans desirs , que les passions , d'accord avec les sens , allument dans la solitude , & qui fermentent & cherchent à tout prix une explosion.

On oublie trop souvent que la nature n'a pas présidé à l'établissement de la plupart des loix sociales. Il est très-utile sans doute à la population de défendre l'union des sexes , avant un certain âge , & sans des conditions préliminaires. La religion & la

politique se sont très-sagement entendues sur ce point, mais la nature, qui existoit avant elle, n'a pas organisé les êtres en raison de ces réglemens postérieurs. Ils ont mis les sens dans un état violent. Les beaux arts, les sciences, ont été inventés pour les amuser, si je puis me servir de cette expression, mais leur voix impérieuse se fait quelquefois entendre. Il est bien plus sage alors de les diriger que de les contraindre. Un tableau vrai des malheurs où les ont précipités souvent leurs égaremens est plus propre à les arrêter, que la violence qui révolte plutôt qu'elle ne foumet.

Il est bien entendu que nous ne protégeons pas ces livres obscènes, qui à la honte de nos mœurs ont obtenu quelque faveur, pour avoir osé arracher les voiles à la pudeur; ces historiettes sans intérêt où l'on entasse sans goût aventures sur aventures, où l'on

XX R É F L E X I O N S .

ne cherche qu'à exciter la curiosité sans chercher à intéresser l'ame ; ces lamentables anecdotes, qui vont faire bailler sur la scène des provinces après avoir ennuyé à la lecture dans la capitale ; ces contes frivoles qui vous feroient prendre l'esprit en aversion, tant l'abus qu'on en fait est lassant & fastidieux ; ces lettres critiques & morales, qui feroient presque souhaiter que leur modèle n'eût jamais paru, tant il a enfanté de copies insipides. Mais nous osons vanter ces Romans, dont la fable simple & ingénieuse est clairement exposée, suivie avec chaleur, & dénouée avec intérêt ; où la morale est en action, où les foibleffes sont peintes & blâmées, où le vice est montré sous ses vraies couleurs, & dès lors pros crit, où la vertu est insinuante, & à la hauteur des hommes, où le ridicule est corrigé, & où l'esprit sert de parure à un fonds, qui en a un peu be-

soin , où la philosophie se montre sous le masque de la gayeté , & sème négligemment quelques vérités utiles au milieu des frivolités agréables. Tels sont Zadig, Candide, l'Ingénu de Mr. de Voltaire; les égaremens du cœur & de l'esprit , le sofa de Mr. de Crébillon, les mémoires pour servir à l'histoire du dix-huitieme siecle par Mr. le Marquis de Pont de Veyle , & Madame de Tencin , les malheurs de l'inconstance par Monsieur Dorat , Juliette Catesby par Madame de Ricoboni, la plupart des Romans de Mr. le Sage à quelques longueurs près.

Un critique sévère, & qui avoit droit d'être difficile , a dit : „ un Roman bien fait & bien écrit , qui ne blesse point l'honnêteté des mœurs , qui ne roule point sur une fade galanterie , qui renferme une morale fine en action ou qui réjouit le lecteur par des images plaisantes & des

XXII R É F L E X I O N S

„ faillies comiques, est vraiment un
„ ouvrage digne d'un homme de let-
„ tres, comme un poëme épique, une
„ tragédie, une comédie, un opéra. “

En effet, que se propose tout hom-
me sensé qui écrit ? Instruire, & plai-
re. Il n'y a point d'ouvrage qui puisse
plus aisément arriver à ce but que ce-
lui dont on est maître du fond, qui
convient à tous les pays, à tous les
hommes, & dans tous les tems.

Mr. Rousseau de Geneve a écrit dans
la préface de Julie „ en matiere de mo-
„ rale, il n'y a point, selon moi, de lec-
„ ture utile aux gens du monde. “ Il n'y
en a donc aucune quelconque, car
une lecture ne peut être avantageuse
que par ses rapports avec nos mœurs.
Vous direz quel rapport ont la chy-
mie, l'algebre, avec la morale ? Aucun.
Aussi, c'est une étude qu'on en fait, &
non une lecture. „ Premièrement, parce
„ que la multitude des livres nouveaux

„ qu'ils parcourent , & qui disent
 „ tour à tour le pour & le contre ,
 „ détruit l'effet de l'un par l'autre , &
 „ rend le tout comme non arrivé. “

C'est précisément du choc des opi-
 nions que naît la vérité. Les gens du
 monde peuvent être frivoles , mais ne
 sont pas des automates. Il s'éleve une
 question , des hommes éclairés la dis-
 cutent , le public juge les émules , on
 ne fixe dans sa mémoire que les raisons
 de celui qui a remporté le prix. „ Les
 „ livres choisis qu'on relit ne font point
 „ d'effet encore ; s'ils soutiennent les
 „ maximes du monde , ils sont super-
 „ flus ; s'ils les combattent , ils sont inu-
 „ tiles, ” oui, s'ils les combattent foible-
 ment , ou avec des paradoxes. L'es-
 prit des gens du monde est facile , &
 toujours disposé à céder à la persuasion.
 On leur a démontré que l'éducation
 étoit vicieuse au physique & au moral ,
 que la liberté dans le commerce étoit la

XXIV R É F L E X I O N S

sûreté de tous les citoyens , que la musique italienne étoit la seule musique , que la multiplicité des moines étoit aussi pernicieuse à la gloire de la religion qu'à une constitution sage , que les abus dans la perception des finances égaloient la nécessité de fouler le peuple , que la culture de l'esprit convenoit à toutes les conditions , que la fureur des duels étoit une démence également inconnue aux peuples les plus sages comme aux plus barbares ; examinez de sang froid quelle révolution s'est opérée dans la façon de penser sur tous ces points. Lorsque les livres combattent fortement un préjugé , il n'est donc pas vrai qu'ils soient inutiles.

Cette discussion légère ne fournira , j'espère , aucun doute sur l'estime que j'ai pour la personne & les ouvrages de Monsieur Rousseau. Plus les hommes sont célèbres , plus il est impor-

tant d'arrêter les fausses opinions qui échappent dans la marche des longues compositions.

Aux yeux de beaucoup de gens , il est inutile d'agiter ces questions , à propos d'un Roman. Il n'est propre selon eux qu'à amuser un moment. J'en conviens , mais j'aurai peut-être une opinion différente sur le sens qu'on attache à ce mot *amuser*. On n'amuse point par des tableaux mal dessinés , par des idées incohérentes , par des phrases , par d'insipides transports ; mais on amuse par des idées faciles , assorties au sujet , par des développemens courts & bien choisis , par une marche rapide sans précipitation , par un progrès d'intérêt , & par une catastrophe , qui n'ait pu ni être prévue , ni être autrement. Or cette façon d'amuser est si pénible & si difficile pour l'auteur , si agréable pour les gens du monde , qu'elle mérite de leur

XXVI R É F L E X I O N S

part un peu plus de reconnoissance qu'ils n'en accordent.

Nous réclamons aujourd'hui leur indulgence pour un Roman qui a de grands défauts. Les événemens y sont si ordinaires qu'on ne peut rien leur promettre de ce côté là. Mais ils y trouveront peut-être la maniere d'être heureux à peu de frais, , ils découvriront un fonds inépuisable de ressources faciles, pour l'agrément de la société, dans les membres mêmes qui la forment, & qui ne pensent pas en faire usage. Ils en concluront, que l'agrément de la vie tient à ceux avec lesquels on la passe, que l'extrême honnêteté doit présider à leur choix; quant au stile d'un Roman il devroit toujours être élégant. On pourroit lui appliquer ce que le grand Rousseau a dit du mérite qui,

Comme une tige élevée
D'une onde pure abreuvée.
Voit multiplier ses fleurs.

Mais il est si aisé de faire une poétique & si difficile de faire de bons vers. On connoit les regles , on fait ce qui plaît , & on meurt aux bords de la terre promise.

On devroit, dit-on, fixer cette gaieté françoise qui semble abandonner la nation. Je l'ai quelquefois trouvée dans les cercles , mais je l'ai vainement cherchée dans les livres (si vous en exceptez ceux de Monsieur de *Voltaire* ,) il me semble que rien n'est moins gai que *Boileau* , *Fontenelle* , *la Motte* , *Madame des Houlières* , *J. B. Rousseau* ; *La Fontaine* étoit naïf , *Grécourt* avoit la gaieté de la mauvaise compagnie ; je ne parle pas de *Molière* , de *Regnard* , c'étoit leur métier. Parmi les auteurs vivans , nous avons des trésors de raison , plus d'esprit qu'il n'en faudroit peut-être dans l'Europe entière , des vues très-sages , & très-profondes , mais pour la gaieté , elle n'est pas même

XXVIII R É F L E X I O N S

au théâtre, dont le tragique bourgeois s'est emparé. Les vers se ressemblent, les profateurs se répètent, les chansons sont des romances, ou des ordures, les conversations des querelles, ou du persiflage, les brochures des injures ou des fadeurs. On ne cherchera pas la gaieté chez les instituteurs du genre humain. Penseurs par état, ils n'ont pas le tems de rire, ni l'humeur de l'appréter aux autres, si l'on veut me passer cette expression proverbiale.

On a mal à propos reproché à la philosophie d'avoir altéré la gaiété. C'est le *persiflage* qu'il faut accuser de ce meurtre. „ Ce qu'on appelle le per-
„ siflage est un amas fatigant de paro-
„ les sans idées, une volubilité de pro-
„ pos qui font rire des fols, scandalisent
„ la raison, déconcertent les gens
„ honnêtes, ou timides, & rendent la
„ société insupportable. Ce mauvais
„ genre est quelquefois moins extra-

„ vagant , & alors il n'en est que plus
 „ dangereux , c'est lorsqu'on immole
 „ quelqu'un sans qu'il s'en doute à la
 „ malignité d'une assemblée, en le ren-
 „ dant tout à la fois instrument &
 „ victime “.

Voilà ce qui a tué la gaieté. Il est trop difficile d'être plaisant, on préfère d'être caustique , & les gens qui le font par métier , dont l'existence sociale consiste dans l'habitude de chercher de bons mots , sont nés avec le cœur dépravé , l'imagination déréglée, l'esprit faux, borné , & sans principes ; méprisant la vertu, & incapables de remords, ils ont le plaisir de se voir les héros d'une société dont ils devroient être l'horreur ”.

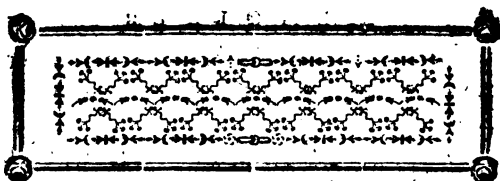
Je n'ose assigner une autre cause du peu de gaieté. Elle est trop vraie & trop humiliante. Moins les âmes sont pures, moins elles s'ouvrent au sentiment de la joie. Ce triste jeu de sé-

XXX R É F L É X I O N S.

duire & de quitter, ce trafic du plaisir contre la honte, le vil intérêt qui outrage sans cesse l'honneur ou l'amitié, ces attentats continuels aux premiers principes, livrent de tems en tems l'amé à des réflexions qui ressemblent à des remords. Au milieu de ces tristes combats quel rôle joueroit la gayeté, la gayeté qui est pure comme la vertu qu'elle annonce. Elle s'enfuit auprès de l'innocence qu'elle dédommage des privations, ou qu'elle console des farcafmes du vice.



MÉMOI-



MÉMOIRES

DE MADAME

LA BARONNE DE ST. LYS.

CHAPITRE PREMIER.

MES premières années se passèrent sous les yeux d'un oncle philosophe, qui jouissoit dans sa terre des beautés de la nature, & des plaisirs de la campagne. Il m'inspira le goût de l'étude, en éveillant sans cesse ma curiosité. Tout est passion dans le jeune âge. Combien de fois j'oubliai que la nuit étoit consacrée au repos! je tourmentoais mes sens pour cultiver mon esprit. Mon guide m'abandonna dans le moment où ses leçons alloient rendre mes travaux vraiment

▲

M É M O I R E S

utiles. Sa mort décida mon pere à me rappeler auprès de lui. Il habitoit Châlons.

Transporté dans le monde, je fus assez surpris d'y entendre un langage nouveau ; on citoit sans cesse le *bon ton*, le *mauvais ton*. Il y avoit une classe de femmes, dont le langage, les manieres m'inspiroient un intérêt que je ne savois pas trop définir. Quelques-uns des hommes, qui formoient leur société me caufoient une surprise mêlée d'admiration, par leur façon de se présenter, de s'exprimer, de raconter.

Désespérant de remplir l'intervalle, qui se trouvoit entr'eux & moi ; la timidité gênoit mes mouvemens ; j'arrangeois mes phrases, je parlois entre les dents, & j'étois d'autant plus fatigué de ma personne, que malheureusement je ne savois ce qui me manquoit. Ajoutez à cette gaucherie les éternels avis des autres parens, les plaisanteries des grands, le persifflage de mes camarades, qui achevoient d'anéantir mes facultés.

Cependant un vieux militaire, l'ami de tous les hommes & le conseil des fem-

mes, encourageoit mon inexpérience, en m'assurant que je manquois seulement d'usage : ce n'est pas de l'esprit, me disoit-il, qu'on veut dans la société ; rien de plus inutile que de discuter, de prouver, &c. Il est égal à tout le monde que vous ayez tort ou raison. Ce qu'on exige essentiellement, c'est la gaieté, l'art d'amuser. Ne pesez sur rien, ne concluez jamais, racontez en courant, sur-tout sachez écouter.

Je n'osois me livrer aux conseils de Mr. le chevalier de Salus, (c'est le nom de mon précepteur,) j'avois ouï répéter souvent que c'étoit un *roué*, cette expression me présentoit un sens si extraordinaire, que malgré moi j'étois sans confiance, & dès-lors sans docilité. Je me disois cependant, ce *roué* est accueilli, recherché ; les femmes même les plus sévères ne lui refusent pas certains égards. Il a le desir d'obliger ; il est cité pour de belles actions : qu'est-ce donc qu'un *roué* ?

Parmi les maisons qu'il me recommanda, il distingua celle de Madame de Mans. C'étoit une femme d'environ quarante,

M É M O I R E S

cinq ans , d'une figure noble , & qui foinoit de son mieux les restes d'une beauté , qui lui avoit été souvent utile. Une grande fortune , peu de préjugés , un ton aisé , beaucoup d'amour du jeu , attiroient chez elle une société plus nombreuse que choisie.

Le chevalier de Salus faisoit assez souvent les honneurs de son souper ; il me dit un soir en sortant de table , vous plaisez dans cette maison ; Madame de Mans est ce qui vous convient le mieux ; elle peut vous servir , & vous sauvera au moins du malheur de tomber entre les mains de quelqu'une de ces femmes , & de suivre les exemples de ces *roués*. — J'entends souvent cette expression ; je ne fais pas le sens qu'on y attache : elle dit trop , si c'est une plaisanterie ; & trop peu , si ce n'en est pas une. — Il y a trois classes de *roués*. Il y a des *roués* en amour , il y a des *roués* en ambition , il y a des *roués* en affaires. Les *roués* en amour , sont ceux qui se font un jeu de la vertu des femmes , qui ne cherchent à intéresser le cœur que pour séduire les sens , qui menent

de front plusieurs intrigues à la fois ; abusent des confidences pour se faire des droits ; ne respectent ni la situation des familles , ni la paix des ménages , ni l'amitié dans le choix de leurs goûts ; ne mettent ni prix à leurs conquêtes , ni douceur dans leur empire , ni égards dans leurs ruptures ; qui rangent toutes les femmes en deux-classes ; l'une de celles qui reçoivent le soin des hommes , l'autre de celles qui vont au-devant. Voilà , à la honte des mœurs , le portrait flatté des hommes à bonne fortune : ont-ils de l'esprit ? ils dissimulent leurs vices , & n'en font que plus dangereux. Les *roués* en ambition se fraient une route au milieu de tous les obstacles. Ni des préjugés sacrés , ni les droits du mérite , ni les prétentions des talens , ni les préférences dues aux travaux , ni les besoins de l'infortune , ne les arrêtent. S'ils ne vont pas assez vite , le ridicule , la calomnie , écartent la rivalité ; le premier succès est un échelon , pour monter au plus haut de la roue. Je ne vous parle point de la facilité à dévorer les humiliations. On se fait une habitude de rou-

gir, de mentir, d'abuser, qui en impose même à ceux dont le coup-d'œil est le plus pénétrant. Les *roués* en affaires sont livrés au mépris public : il ne les écrase point encore assez, si la fortune les favorise. Ce sont des hommes qui établissent un impôt sur toutes leurs connoissances, qu'ils lèvent ou par de mauvais procès qu'ils suscitent, ou par des espérances qu'ils vendent à haut prix, ou par le jeu qu'ils ont soumis à un calcul nécessairement utile à leur existence.

Mad. de Mans s'approcha & demanda le sujet d'un entretien, où Mr. de Salus mettoit tant de feu : il le lui rendit en peu de mots. Elle le remercia du zèle qu'il témoignoit pour former son parent, & finit par un éclat de rire, auquel je ne compris rien. Il y a trop de monde ajouta-t-elle, pour vous expliquer tout cela, venez demain dîner avec moi, nous causerons, & je vous renverrai un quart d'heure avant que l'ennui ne vous gagne.

Je fus très-exact. Nous dinâmes tête à tête. D'abord cent questions sur mes goûts, mes occupations, mes projets,

mes opinions sur le monde ; ensuite des offres de service , d'employer ses protections pour mon avancement , de m'aider de sa fortune , de ses conseils ; enfin elle me proposa de demeurer chez elle , & accompagna ses bontés d'un regard si expressif que j'en fus ému. Elle me promena dans son appartement qui étoit cité pour l'élégance & la richesse des décorations : nous nous reposâmes dans un boudoir délicieux , qui lui fournit l'occasion de m'expliquer , à quels usages l'amour les avoit destinés ; elle ajouta que son âge lui permettoit de me donner ces détails. Je voulus lui prouver qu'elle se trompoit ; elle se rendit à mes raisons , & vit que si l'usage me manquoit , je savois cependant ce que je lui devois.

Ce qui se passa ne feroit pas un tableau bien neuf , ni bien voluptueux. Il est inutile de s'arrêter sur ce qui décida ce premier arrangement ; quelque chose de plus extraordinaire , est le discours que m'adressa Madame de Mans dans ce même boudoir.

» Vous êtes furement surpris de cette

A 4



§. M É M O I R E S

„a vanture ; peut-être que ma précipita-
„tion vous donne une idée défavora-
„ble de mon jugement , j'ai pensé dire ,
„de mes mœurs. Je vais vous confier
„ce qui m'a décidée : les passions vives
„font un malheur dans tous les âges ,
„ & de plus un ridicule , quand on sent
„que bientôt on ne fera plus jeune ; je
„me suis défiée de ma tête ; j'aurois vu
„sans plaisir les agaceries des femmes ,
„je n'aurois pas pardonné à quelques-
„unes leurs succès ; je hafardois sensi-
„blement ma réputation. La tournure
„que j'ai prise ne peut me nuire que
„dans votre esprit. L'injustice pas-
„sagere dont vous allez payer ma ten-
„dresse , ne durera que le tems qu'il
„vous faudra pour me connoître. Je
„n'ai certainement pas la prétention de
„vous conferyer ; mais j'ai le droit de
„vous faire actuellement tout le bien
„que je voudrai. Ce n'est point un
„engagement que votre cœur a pris ,
„c'est une fantaisie que vous avez se-
„condée à peu de frais. Ne vous li-
„vrez pas moins à la société ; vous ne

„ m'y rencontrerez que pour faciliter
 „ ou applaudir à vos succès ”.

Madame de Mans avoit raison. Oui, j'étois dans un profond étonnement, non de l'aventuré, qui me paroissoit la copie de ce que j'avois lu dans les romans, mais du discours qu'elle m'adressa pour m'édifier sur ses principes. Je ne savois comment l'expliquer. Ses procédés me parurent mêlés d'une délicatesse, qui m'empêcha de reprendre la liberté qu'elle m'avoit si généreusement rendue. Elle donna quelque prix à mes empressements. Trois mois se passèrent, sans événemens. Quand on n'a ni jalousie à combattre, ni difficulté à vaincre, ni la crainte de se perdre à prévenir, qu'est-ce que l'amour fournit d'intéressant ?

Parmi les femmes que le besoin de la société, l'oïveté, ou l'amour du jeu amenoient chez Madame de Mans, on distinguoit aisément la baronne de St. Lys. Elle m'avoit raconté diverses anecdotes de sa vie, & développé une matière de voir si extraordinaire que je l'écoutois avec un attrait infatigable.

Madame de St. Lys âgée de trente ans, avoit une taille svelte, un beau teint & une physionomie très-décidée; des yeux pleins de feu faisoient pardonner à l'irrégularité de ses traits. On lui accordoit un esprit pénétrant, ferme, adroit, enjoué; une ame forte, capable des plus grands procédés, un cœur excellent, mais peu tendre, à l'épreuve des amans vulgaires, & beaucoup plus capable des grandes sensations de l'amitié, que des amusemens passagers de l'amour. Une imagination ardente, peut-être dangereuse, précipitoit ses démarches, embarrassoit quelquefois son amour-propre, & l'exposoit à des repentirs, qui effaçoient dans l'esprit de ses amis des démarches hasardées. Une crainte souvent déraisonnable de l'ennui, une longue habitude de la plaisanterie, peu d'indulgence pour les femmes, sont le germe des agrémens, que Madame de St. Lys portoit dans la société, & des petits chagrins qu'elle y rencontroit.

Elle étoit de toutes les femmes, qui alloient chez Madame de Mans, celle qu'elle fetoit le plus, & qu'elle aimoit le moins.

La nature de mes liaisons avec Madame de Mans, ne lui avoit pas échappée. Le rapport inégal de nos années, avoit donné lieu à quelques sarcasmes, dont mon amour-propre s'étoit assez mal tiré : elle me supportoit cependant, & sembloit sur-tout me desirer à ces heures où l'on n'est pas exposé aux fréquentes irrutions des visites. Elle me proposa un jour de l'aider dans le dessein d'écrire ses mémoires. Ce projet si souvent & si vainement renouvelé, ne m'effraya point ; tant il est rare de le voir exécuté. Elle me prévint sur ce que je pensois, que ce qui nous est personnel, occupe toujours beaucoup de place dans notre imagination. Ce n'est en effet que dans le silence de la réflexion, que l'histoire du cœur nous paroît la même chez tous les hommes. On se flatte cependant d'ajouter une aventure à la masse des événemens romanesques, qui amusent le premier âge. On jugera, si Madame de St. Lys ajoutoit une erreur, à l'erreur général, ou si ses jeunes années, offrent des tableaux assez intéressans, pour être mis sous les yeux du public. J'ai écrit

d'après les faits, qu'elle m'a raconté,
& les idées qu'elle m'a fait naître.

C H A P I T R E I I

MAdame la baronne de St. Lys, que je nommerai dorenavant de son nom de famille, Mademoiselle de Mozé, avoit été élevée sous les yeux d'une tante chanoinesse de ***. Ses conseils valaient au moins ses exemples. Sa niece, destinée à passer ses jours dans cette maison, s'efforçoit de réunir tous les suffrages; elle y auroit réussi, si elle n'avoit pas trouvé un obstacle difficile à vaincre chez Mesdemoiselles de Laston. Quelques propos méchamment interprétés, & imprudemment publiés, avoient semé le germe de cet éloignement. Un événement imprévu, fit ce que les plus longues exhortations avoient inutilement entrepris.

Mesdemoiselles de Laston, avoient un frere capitaine au régiment du roi: il vint passer quelques jours chez sa tante,

avec ses sœurs. Loin d'épouser leur querelle, il fut vivement frappé des graces, de l'esprit de Mademoiselle de Mozé : il mit tout en œuvre pour les réconcilier ; il y parvint. Les liaisons qui commencent ainsi, sont ordinairement très-vives. On s'efforce de part & d'autre de réparer les torts dont on est convenu. Les soins & les attentions de Mademoiselle de Laston, furent funestes à la tranquillité de Mademoiselle de Mozé. Elle prit un goût très-vif pour le marquis de Laston. Il eût fallu plus de prudence & de dissimulation, que son caractère n'en avoit, pour dérober son succès à ses compagnes. Leur œil vigilant pénétra dans les replis du cœur, & calcula d'après les plus légers indices. Le marquis de son côté, devenu rêveur, plus affecté qu'heureux, combattoit foiblement, ou, pour mieux dire, ne combattoit point ; mais il sembloit lire dans l'avenir les suites funestes d'une passion invincible. Ni l'un, ni l'autre n'avoit rien laissé échapper, qui pût trahir ce nouveau secret. Un soir que Mademoiselle de Mozé se promenoit seule

dans les jardins, elle s'assit sur un banc de gazon, lut je ne fais quel livre, le quitta, le reprit, le mit encore à côté d'elle; les bras croisés, les yeux fixés en terre, elle révoit profondément lorsqu'elle fut interrompue par une conversation fort vive entre le marquis de Laston & sa sœur. Elle n'entendit que ces mots, *mon frere; c'est une folie; n'espérez pas me faire approuver un goût, qui sera votre tourment un jour, Et qui ne vous a jusqu'ici donné que de longs chagrins.*

Mademoiselle de Mozé crut qu'il s'agissoit d'elle, & dit, je n'avois que trop de raisons, de me défier de la sincérité des femmes; pourquoi Mademoiselle de Laston, m'a-t-elle fait tant d'ouvertures. On supporte la haine; mais on succombe sous le mépris. Avec quelle fierté elle dissuade son frere! Pour cacher la trop cruelle impression que ce mot entendu par hasard avoit faite sur son ame; elle se leve, feint de ne rien voir, & va chercher dans la solitude le plaisir de verser des larmes, & s'entretenir de sa passion, sous prétexte de la combattre.

Elle apprend en rentrant, que le mar-

quis s'est envoyé excuser pour un fouper qu'il avoit accepté ; son chagrin ne connoît plus de bornes , elle fait serment à son cœur de perdre de vue tout ce qui pouvoit nourrir une passion , si vive dès le moment de sa naissance.

Le lendemain Mademoiselle de Laston, envoya demander à Mademoiselle de Mozé, de vouloir bien passer chez elle, où on lui diroit les raisons qui empêchoient qu'on ne lui évitât la peine de sortir. “ Mon frere nous a raccommo-
 22 dit Mademoiselle de Laston. Il faut
 22 qu'à votre tour vous nous raccom-
 22 modiez aujourd'hui. Nous venons d'a-
 22 voir une querelle très-vive. Vous savez
 22 ce que c'est que de contrarier les hom-
 22 mes dans leurs passions ; il est épris
 22 d'une femme, dont le caractere altier
 22 seroit le malheur de ses jours & des
 22 miens. Il ne veut être éclairé, ni
 22 sur le caractere, ni sur sa position ;
 22 je vous ai suppliée de venir vous
 22 joindre à moi ; il va paroître, nous
 22 le haranguerons, & nous lui sauve-
 22 rons un malheur, que les regrets irri-
 22 tent, mais n'adoucisent pas ”.

A ce discours Mademoiselle de Mozé, éprouva un sentiment mêlé de peine & de joie, de crainte & d'espoir. Elle ne pouvoit cacher le trouble que lui caufoit l'engagement qu'elle apprenoit. Le plaisir de le voir désapprouvé, balançoit cette première impression. La frayeur de voir leurs soins fans succès, la replongeoit bientôt dans l'inquiétude; elle suspendit ces différentes sensations pour répondre, & objecta, que si la passion du marquis étoit ancienne, les représentations seroient vaines, que les convenances ne font rien à l'amour, que, sur de son empire, il marche à travers les difficultés, brave les orages, écarte les obstacles, & s'augmente de ses triomphes.

Comme elles discutoient l'inutilité de leurs démarches, le marquis arrive, sa sœur recommence ses instances, & est faiblement secondée par son amie. " Si j'avois dit-il, une passion défordonnée pour Madame de St. Geran; je me désierois de mes projets; mais je ne suis pas dans l'ivresse; ma raison me permet d'envisager mes devoirs. Je n'ai rien promis, dites-vous? quoi faudra

„ faudra-t-il toujours des sermens, des
 „ écrits, des promesses pour être lié?
 „ la publicité de mes prétentions, six mois
 „ de soins, ne m'imposent-ils pas une
 „ loi que je dois respecter”.

Mademoiselle de Mozé admiroit ses raisons, n'osoit les combattre, & vouloit cependant qu'il y tint moins. Non, Mademoiselle, continua le marquis, il y a des engagements tacites; l'honnête homme ne se les déguise pas; osez vous-même me conseiller. — Monsieur, vos principes ne laissent pas le choix des opinions. Comment pourrois-je m'expliquer? jeune encore, sans expérience, je ne consulteroie que mon cœur, il m'égareroit peut-être dans un conseil. . . .

Elle s'apperçut qu'elle avoit dit ce qu'elle ne vouloit pas dire; elle rougit, cherche à dérober son embarras, veut se lever, se rasseoit, parle d'autres choses, revient à la conversation, & tout-à-coup laisse Mademoiselle de Laston fort surprise de cet embarras.

Le marquis frappé de cette scène, ne savoit à quoi l'attribuer. Cependant il se fit une révolution dans son ame,

il parla un peu moins de Madame de St. Geran : il convint de n'avoir nul engagement précis avec elle, (tant nos passions ont d'influence sur nos principes.) Sa sœur le trouva plus docile ; il devint plus gêné avec Mademoiselle de Mozé ; il cherchoit ses yeux, & craignoit de les fixer ; une espérance secrète l'invitoit à un aveu qu'il ne redoutoit pas. Ce n'est pas le respect pour les femmes, c'est l'amour propre des hommes qui rend ce passage si difficile.

Les plus légères circonstances suffisent quelquefois, pour trahir les mystères de l'amour. Le marquis avoit écrit à Madame de St. Geran une lettre qui à force de discrétion, annonçoit peu d'empressement ; Mademoiselle de Laston la lut à haute voix, devant Mademoiselle de Mozé. Le marquis épia l'impression que lui feroit cette lettre ; il vit sur son visage une joie involontaire, que tous les efforts de la pudeur ne parvinrent pas à dissimuler : alors ses projets furent comme ses desirs, sans bornes. Madame de St. Geran est oubliée. L'amour joint ses transports à la vivacité,

du premier âge ; l'occasion de déclarer ses feux , est trop lente au gré de sa passion : un billet en devient l'interprète ; il l'envoie sans précaution pour ne pas effrayer la décence : pour réponse il est averti qu'on se promènera , le soir , avec ses feux. Ils furent seuls un instant , & voici ce qu'il entendit de la bouche de Mademoiselle de Mozé : " Votre billet ;
 55 Monsieur , ne m'a pas extrêmement sur-
 55 prise , ce que j'ai fait , peut être mal-
 55 gré moi , vous autorisoit de reste à une
 55 démarche , qui humilie toujours mon
 55 amour propre , même quand dans le
 55 fond de mon ame je ne vous désap-
 55 prouverois pas. Vous m'avez écrit en
 55 homme passionné ; mais qui ne doute
 55 pas du succès : eh bien ! Monsieur , je
 55 vais combler vos souhaits ; il est vrai-
 55 que je vous aime ; il est peut-être vrai-
 55 encore , que lorsque je me suis trahie , ce
 55 je n'ai pas laissé échapper mon secret
 55 tout entier. Vous le dissimuler aujour-
 55 d'hui , ne retarderoit pas votre espoir.
 55 Vous êtes étonné d'une franchise si
 55 contraire aux principes de notre édu-
 55 cation , & dans les idées vulgaires ,

» si peu conforme aux regles de la dé-
 » cence ; mais en même tems vous pou-
 » vez au moins soupçonner, que je suis
 » bien sûre de moi, puisque je m'ex-
 » plique ainsi. Je vous estime. Il est
 » vrai, je vous aime ; mais mon cœur
 » est sensible sans que mon imagination
 » soit égarée. Quant à vous, vous ne
 » m'aimez point encore ; & si vous es-
 » sayiez de me le persuader, vous devien-
 » driez à mes yeux un homme ordina-
 » ire. Epargnez-vous les soins du myste-
 » re, les maneges de l'intrigue ; nous
 » n'aurons vous & moi, jamais rien à ca-
 » cher ; peut-être vos qualités, vos ver-
 » tus, ne sont-elles encore que l'ouvrage
 » de mon imagination séduite. Je pren-
 » drai beaucoup de tems pour l'exami-
 » ner ; venez à toutes les heures, si
 » cela vous convient. Je vous défends
 » de m'écrire ; on s'oublie dans les let-
 » tres, elles deviennent publiques par
 » l'imprudence d'un domestique, & sou-
 » vent par la nôtre : il est reçu qu'une
 » femme partage toujours un peu une
 » hardiesse, qui peut-être lui a dé-
 » plu. Si vous êtes ce que je crois, mon

» bonheur est certain ; si vous ne l'êtes
 » pas, je vous montrerai à celle dont
 » les regards altiers m'avertiront de ma
 » méprise ; & peut-être ferai-je dans le
 » cas de leur reprocher, bientôt une foi-
 » bleffe ».

En achevant ces mots, elle rejoignit ses sœurs, pour prévenir les éclaircissemens qui auroient suivi un début aussi nouveau. Lorsque le marquis fut seul, il rappella mot pour mot cet entretien. Si elle m'a peint son ame, se disoit-il à lui-même, c'est une femme au-dessus de tout ce que j'ai vu ; si c'étoit coquette, ce seroit l'être le plus dangereux ; si c'est imagination romanesque, elle ne soutiendra pas ce caractère. A son âge, a-t-on autant de fermeté ! joue-t-on si bien ce qu'on ne sent pas ?

Au milieu de ces doutes passagers, le délire de la passion troubloit son ame ; le sommeil s'enfuit, la lecture devint un travail, la chasse un exercice pénible, la musique une froide occupation, l'indifférence la plus profonde abattit toutes ses facultés, & enfin son ame épuisée de desirs, de craintes, de projets,

ne résiste plus au besoin de s'épancher , & Mademoiselle de Laston reçut dans son sein la confiance des divers mouvemens qui l'agitoient.

A travers la douce émotion que lui causoit l'état de son frere , une secrete inquiétude la plongeoit de tems en tems dans de longues distractions. Après avoir fait au marquis le portrait le plus vrai & le plus fait pour rendre heureux , de Mademoiselle de Mozé , elle lui avoua que la source de ses reveries étoit dans l'arrivée prochaine de Madame de St. Geran , qui ne venoit pas seulement pour conduire sa niece au chapitre , mais dont les vues s'étendoient vraisemblablement plus loin.

Cette nouvelle à peine affecta le marquis ; son plan étoit formé ; il n'entrevoit plus de difficulté que dans la maniere de plaire à Mademoiselle de Mozé. Ce qui l'occupa fut de trouver le moyen de lui apprendre cet événement avec assez de précaution pour lui éviter jusqu'à ce premier instant d'embarras qui naît de la surprise. Mademoiselle de Laston s'en chargea.

Elle porta dès le jour même chez elle un visage tant soit peu altéré. Elle effuya au même instant une de ces obligeantes questions que l'intérêt fugere. — C'est mon frere, dont le bonheur m'est aussi cher que le mien propre. Une forte passion regne dans son ame; elle est d'autant plus vive que son choix la justifie. — S'il est heureux, il n'est pas à plaindre; s'il ne l'est pas, il lui reste une consolation, c'est de penser que l'objet de sa passion, souffre au moins autant que lui. Connoissez-vous celle qui inspire tant d'amour, ajouta-t-elle en souriant? — oui, & vous la connoissez mieux encore. — Puisque vous êtes au fait de nos secrets, pourquoi est-il inquiet? je lui ai dit, que s'il attachoit quelque prix à ma conquête, j'avois déjà fait tout son bonheur. — C'est précisément cet aveu précipité, qui ne lui a laissé voir que de l'intérêt là où il vouloit un sentiment plus tendre, — Mais n'est-il pas assez au-dessus des hommes pour voir que cette dissimulation jouée par habitude, ne prouve rien pour l'innocence, & dépose contre le

caractere. --- Comme les préjugés nous tiennent dans le silence, les hommes interpretent une marche contraire, d'une façon défavorable pour eux. --- Que me dites-vous ? votre frere se feroit-il permis hélas , — des doutes sur son bonheur ? --- Le malheureux fait-il ce qu'il doit se permettre, & ce qu'il doit se défendre. — Je vous ouvre mon ame toute entiere, j'aime à l'ivresse le marquis de Lafton ; & je m'abandonne fans remords au cours de cette passion. Pourquoi lui donnerois-je un frein ? égaux par la naissance, réunis par les memes goûts, que dois-je me reprocher ? qu'ai-je à diffimuler ? où font mes torts ? — Que parlez-vous de torts ? moi ! vous blâmer ? je vous plains seulement. Vous ne savez pas que Madame de St. Geran arrive ; je foupçonne ses projets ; je connois ceux de mon frere ; j'entrevois l'éclat d'une rupture , voilà le fujet de mes inquiétudes. ---

Mademoifelle de Mozé, plongée dans une profonde rêverie, ne pouvoit pas démêler au premier coup-d'œil, fi c'étoit un mal, que fon triomphe décidât

la rupture avec Madame de St. Geran , où si elle risquoit trop en combattant , les avantages d'une fortune brillante & les doux ressouvenirs de l'habitude. Elle sortit de ses sombres réflexions pour exprimer sa reconnoissance , & cette foule de sentimens qu'on doit à l'amitié , lorsque sa main bienfaisante essuie les larmes de l'amour.

Madame de St. Geran arriva en effet. Avant de raconter les événemens que sa visite occasionna , il faut dire en peu de mots , quelle espece de liaison l'attachoit au marquis. Elle avoit quarante ans , peu de fraîcheur , mais beaucoup de graces , assez d'esprit , plus de connoissances encore , une grande inégalité dans le caractère , des caprices qui alloient jusqu'à l'humeur , capable de grands procedés ; mais négligeant trop les soins journaliers , qui font cependant le bonheur de l'existence ; jalouse par amour propre , fausse par mauvaise éducation , & couvrant ce mélange de qualités & de défauts , d'un extérieur assez agréable.

Son amour pour Monsieur de Laston , ne fut point le fruit des soins de celui-

ci. Les premiers momens de leur connoissance furent ou ne peut pas moins empessés. Madame de St. Geran entreprit de triompher de tant d'indifférence. Le marquis n'étoit encore que capitaine dans le régiment du roi, elle employa sa famille, ses amis, & son crédit pour lui obtenir un régiment; elle y réussit. La fortune de son pere étoit de nature à présenter de médiocres suretés pour l'emprunt des sommes qui devoient payer cet emploi, elle trancha les difficultés en se rendant caution.

Ces bienfaits trouverent une ame sensible. La reconnoissance, quand on est dans la fougue de l'âge, prend aisément le langage de l'amour. Le tumulte des sens, ne permet pas trop de distinguer la nature des sentimens qu'on éprouve. Madame de St. Geran balançoit encore sur l'usage auquel elle destinoit le marquis. Comme si elle l'eût trop aimé pour n'en faire qu'un amant, elle formoit quelquefois le hardi projet d'unir sa destinée à la sienne. Cette irrésolution, l'espece de ridicule attaché aux âges disparates, firent que cette passion n'avoit

point pris le cours, que naturellement elle devoit suivre. Madame de Lafton ne vit que de la vertu dans ce qui avoit un tout autre principe. La févérité produifit fon effet ordinaire. Un fentiment qui n'étoit d'abord que le retour d'une ame honnête, devint un goût très-vif. Cependant ce n'étoit qu'un goût. Une abfence forcée en avoit d'abord calmé la vivacité, & Mademoifelle de Mozé l'avoit rendu tout-à-fait à fon origine.

Madame de St. Geran, dont l'œil expérimenté faififfait les plus légères nuances, ne trouvoit plus dans les lettres du marquis le ftyle d'un cœur qui s'abandonne; mais les expreffions réfléchies d'un homme plus reconnoiffant que paffionné. Elle avoit foupçonné une de ces diftractions paffageres qu'un jeune homme a peut-être tort de fe permettre, mais qu'une femme ne profcrit pas entièrement, fans courir les plus grands dangers.

Telle étoit la fîtuation du marquis de Lafton & de Madame de St. Geran, lorsqu'elle parut à N. * * *. Sa niece, qu'elle accompagnoit, joignoit à une figure déjà

citée, la gaieté la plus décente, & les talens les plus rares.

Le marquis couvrit du voile de la discrétion une première entrevue. Madame de St. Geran ne laissa cependant pas d'y appercevoir une contrainte, qui alarma sa sensibilité. Elle recueillit quelques-unes de ces plaisanteries qui tiennent de près à la réalité, & dans peu de jours elle en apprit assez, pour établir dans son ame au moins des doutes. Voulant s'assurer des vrais sentimens du marquis, ou s'épargner un ridicule, s'il falloit quitter un ingrat, voici la ruse qu'elle employa.

Dans une conversation très-longue, très-adroite, & pleine en apparence du plus vif intérêt, elle avoua au marquis, que les agrémens du veuvage augmentoient avec l'amour de la liberté; & que l'amour de la liberté augmentoit avec l'âge; qu'elle avoit trouvé une manière plus agréable pour tous les deux d'acquitter l'espece d'engagement qu'elle avoit pris avec lui; qu'elle assuroit à sa niece une fortune honnête, en joignant son bien à celui que son

pere lui destinoit, & qu'elle avoit résolu de la marier avec lui.

En prononçant ces derniers mots très-lentement, un regard perçant faisoit les divers mouvemens qui se succédoient sur le visage du marquis.

Après l'effusion d'une reconnoissance dont il étoit vraiment pénétré, il s'excusa de recevoir un bienfait qu'il ne pouvoit accepter qu'en cessant de le mériter, & ajouta que Mademoiselle de St. Geran n'ignoroit peut-être pas déjà, & sûrement n'ignorerait pas un jour leur liaison, & qu'elle prendroit une singulière opinion d'un cœur si facile à se ranger du côté des circonstances.

Quoique cette raison ne fût qu'un prétexte, elle présentoit au premier moment quelque chose de spécieux, qui embarrassâ Mademoiselle de St. Geran : elle se contenta de lui donner jusqu'au lendemain pour y penser, en ajoutant avec un souris moqueur, que la délicatesse extrême, avoit plus d'une fois servi à cacher une perfidie.

Le marquis se pressa de faire part à sa sœur de cette proposition, & ajouta

qu'elle avoit je ne fais quoi de gigantesque, qui n'alloit point à la tournure de Madame de St. Geran. Mademoiselle de Lafton qui ne la connoiffoit pas, ne pouvoit se permettre une opinion. Elle ne put cependant s'empêcher de soupçonner que son frere ne jettoit des doutes sur la sincérité des offres de Madame de St. Geran, que pour épargner les représentations de sa famille. Il est reçu chez la plupart des hommes, que l'amour doit se mettre devant l'intérêt : si l'on ose prendre un sentier différent, on ne satisfait son cœur qu'au dépens de sa réputation.

Le marquis de Lafton recommanda avec la plus vive instance à ses sœurs, d'ensevelir dans l'ombre du secret cette confiance. Il répondit le lendemain à Madame de St. Geran, qu'avant de pouvoir mériter les effets de sa générosité, il croyoit devoir apprendre de la bouche même de son pere, la situation de ses affaires. Il confia à Mademoiselle de Mozé, que des raisons de famille le forçoient à une absence de quelques jours, & présenta par une lettre

ce qui auroit pu troubler son bonheur. Son départ suivit ces dispositions.

Nous avons bien dit, qu'il avoit deux sœurs, mais nous n'avons pas encore été dans le cas de faire connoître la cadette. Elle s'appelloit Mademoiselle de Nellan. C'étoit un de ces caractères timides & cachés, qui se vangent en secret du froid accueil qu'ils reçoivent dans la société. Elle avoit un petit nombre d'amies, avec lesquelles elle se dédommageoit de la réserve silencieuse qu'elle affectoit dans les assemblées. Quelques sévérités dans les pratiques de dévotion, lui sembloient un titre de plus à l'estime publique. D'ailleurs curieuse à l'excès, prompte à croire au mal, & disant tout haut que l'indulgence est complice des foiblesses.

Madame de St. Geran avoit habilement démêlé qu'un semblable naturel serviroit à merveille sa curiosité & la jalousie. Elle affecta toutes especes de prévenances pour Mademoiselle de Nellan; les louanges manquent rarement leur but, & jamais chez les personnes qui n'y sont pas accoutumées. Madame de

St. Geran pour engager, ou enhardir l'indiscrétion de Mademoiselle de Nelfan, commença par des confidences sur le passé, & lui apprit ses projets pour l'avenir.

Dans la chaleur de cette double ouverture, Mademoiselle de Nelfan raconta non ce qu'elle savoit, mais ce qu'elle soupçonnoit de la liaison de son frere avec Mademoiselle de Mozé, & orna son récit d'une foule de ces petites anecdotes, qui ne peuvent trouver leur place dans une histoire, & jettent tant d'intérêt dans une conversation intime.

Madame de St. Geran s'applaudit de ses succès, & dissimula son dépit. Elle se sépara de Mademoiselle de Nelfan, en l'assurant que les refus de son frere altéroit son bonheur, mais jamais le tendre sentiment qu'elle lui avoit voué.

Celle-ci qui avoit déjà calculé les divers avantages résultans du projet de Madame de St. Geran, & piquée du mystérieux silence de sa soeur, instruite de ce qui se passoit une ancienne chanoinesse, ennemie dès l'enfance de la tante de Mademoiselle de Mozé, & tres-
propre

propre d'ailleurs à favoriser les desseins de Mademoiselle de Nelfan. Les confidences, les démarches se faisoient dans le plus grand secret; & on ne soupçonna, rien même en voyant Mr. le baron de Mozé venir à N. . . . , & proposer à sa fille de passer quelques jours avec lui dans sa terre; elle partit après avoir à peine trouvé le tems d'exprimer ses regrets à Mademoiselle de Laston.

CHAPITRE III.

Lorsque j'eus fait le chapitre qu'on vient de lire, je demandai à Madame de St. Lys quand elle vouloit l'entendre. On prit jour avec Mr. de Salus. Elle écouta son histoire avec l'intérêt que nous mettons toujours à ce qui nous est personnel. Vous n'avez pas trop mal saisi mon caractère; mais que vous avez laissé de défauts à l'écart! Ma jalousie étoit sans bornes; je détestois Madame de St. Geran avant de l'avoir vue; & je la détestai plus encore lorsqu'elle eut

C

jeté sa niece à la tête du marquis. Pour-
 quoi ne l'avez-vous pas mieux fait con-
 noître? Il étoit froid; son goût pour
 les lettres n'en faisoit pas toujours un
 amant fort tendre; son extrême timi-
 dité embarrassoit quelquefois l'amour
 propre de ses amis. Il prenoit un soin
 de sa gloire qui alloit jusqu'au scru-
 pule; vous en jugerez par le trait que
 je vais vous citer.

Je lui cherchois souvent des querelles
 sur l'intimité de ses liaisons avec un
 Monsieur de Cancerran, dont les mœurs
 étoient publiquement décriées. Il pré-
 tendoit que l'infidélité des sens trouvoit
 toujours grace aux yeux des femmes
 honnêtes; je soutenois que ce principe
 n'étoit pas universellement reçu. Cette
 discussion, que j'aurois fort bien fait d'a-
 bréger, nous mena à examiner si une
 femme qui éloignoit à tout prix les hom-
 mes foibles de ces occasions funestes,
 étoit si coupable? Dans la chaleur du
 discours j'avançai que je sauverois mon
 amant à quelque prix que ce fût. Pour
 étayer mon système, je dis que nulle
 action n'étoit mauvaise en elle-même,

& que dès qu'on épuroit l'intention, il ne restoit plus que la convention sociale, qui étoit troublée. Le marquis trouva ce raisonnement fort au-dessus de mon sexe, fit une sortie vigoureuse contre la philosophie, dont il détestoit l'abus, & m'interdit ces ouvrages métaphysiques qui donnent un esprit d'analyse fort inutile pour le bonheur, & tout près du ridicule: il ajouta qu'un homme moins honnête que lui abuseroit de mes principes. Il ne finissoit point; je fus obligée de l'assurer que je ne le rendrois pas trop heureux.

J'ai senti depuis que cette dissertation ne convenoit ni à mon âge, ni à mon sexe. Ce qui me charmoit dans cette céleste créature, c'est que ma gloire l'occupoit autant que son amour. Je pouvois presque être étourdie sans conséquence, & je me livrois à cette grande liberté, la source du vrai bonheur, sans craindre qu'elle tournât jamais contre moi.

Je remarque, dit le chevalier de Saligny, dans toute votre histoire, une précipitation, une confiance, une franchi-

se ; qui , avec la plupart des hommes , vous auroient coûté des sacrifices. Dans le vrai, vous fîtes les avances au marquis de Lafton ; & que n'ose pas un homme qui connoît son empire ! --- Avec tout votre esprit , Monsieur le chevalier , vous déraisonnez. Ne confondez pas , s'il vous plaît , une femme dont les desirs décomposent la figure , qui laisse échapper un aveu qu'elle ne peut plus retenir , & qui invite la hardiesse , avec une femme dont la sensibilité s'explique par la confiance. L'aveu d'un sentiment vif ne coûte tant , que parce qu'il est un contentement tacite à une complaisance : mais quand on a mesuré l'étendue de ses devoirs , le danger disparoit. J'ajouterai cependant que vous n'étiez pas gâté comme vous l'êtes aujourd'hui. --- Vous le croyez. --- Et de plus , j'en suis sûr ; dix ans ont fait chez vous une métamorphose toute à votre désavantage. --- Vous en jugez ainsi , parce que le rédacteur de vos mémoires n'ayant aucun usage du cœur des femmes , ne descend pas dans cet abyme auquel on arrive par vingt sentiers différens.

Il porte dans ses expressions la simplicité de son ame ; mais s'il avoit vécu, il connoitroit ses fources, & cette romanesque innocence disparoitroit. — Mais ne vous appercevrez - vous jamais qu'un des plus grands ridicules est cette vieille incrédulité sur la vertu des femmes ; que depuis les jeunes gens, qui viennent à vingt ans balbutier dans nos cercles, jusqu'aux faiseurs de romans, on trouve par-tout les mêmes plaisanteries répétées de la même façon. — Laissez-moi écrire un chapitre de votre histoire, il ne sera ni brillant par le style, ni raisonné, mais il fera dans nos mœurs, & vous peindra trait pour trait. — J'y consens ; foyez vrai seulement. Je ne veux rien dissimuler, mais je crains les interprétations. — Je dirai par exemple que si le marquis de Laffon avoit paru plus embarrassé de la passion de Madame de St. Geran, plus flatté de l'offre de sa niece, & qu'il eût adroitement mêlé aux soins de l'amour les devoirs de la reconnoissance, peut-être auriez-vous mal refusé un sacrifice qui les écartoit toutes deux. — Vous diriez fort

mal, le masque tomboit, le marquis devenoit pour moi un homme ordinaire. — Il faut supposer cependant que Monsieur de Laston en étoit un, ou c'est un roman tout pur. — Sans doute, l'amour n'est heureux que par-là. — Oui, chez les Fées, chez les Sylphes. — Si vous en ôtez le merveilleux, il est sans plaisir & presque sans danger. — Illusion du jeune âge. — Injustice d'un homme gâté. — Erreur que l'on imagine au profit de l'amour propre. — Opinions que l'on doit à quelques femmes sans principes. — Mais aujourd'hui vous avez abjuré les systèmes. — Je n'ai point changé mes idées. — Bon! dans ce siècle? — Assurément. — Avec nos usages? — Il n'y a qu'à se mettre au-dessus. — On n'y croit pas. — Tant pis pour ceux qui ne soupçonnent pas même la chose possible. — Vous serez dupe. . . . — De quoi? — De votre estime du genre humain. — J'aime mieux courir ce risque, & conserver des idées agréables. — Des hommes vous manqueront. — Voilà une belle ressource, un beau triomphe. — Que ferez-vous? — Je me défendrai sans

crainte & fans chaleur. — Le mépris quelquefois paroît joué. — Oui, lorsqu'il l'est réellement.

Il est inutile, continua le chevalier, de disputer plus longtems; nous sommes tous les deux également décidés à maintenir la supériorité de notre opinion; passons à une autre réflexion. Comment ne fûtes-vous pas effrayée pour l'avenir, de la facilité avec laquelle le marquis oublia les tendres sentimens de Madame de St. Geran. — Je trouvai d'abord dans ma jeunesse & dans ma passion une excuse à son inconstance. Quel seroit celui de vous qu'on supporteroit, si l'on se permettoit un semblable examen de sa conduite? — J'oserai vous contredire, Madame; les hommes sont toujours constans; toujours quittés: remarquez que je ne dis pas toujours fideles; ne confondez jamais les jeux des sens ou de la vanité, avec les douces sensations de l'amour. — Mauvais jargon! mauvaises distinctions! Soyons de bon compte, Monsieur le chevalier, la coquetterie mene aux distractions, les distractions à l'infidélité.

l'infidélité au dégoût, le dégoût aux mauvais procédés, les mauvais procédés à l'inconstance, & l'inconstance à la rupture totale. — Et moi je soutiens que tant de sévérité ressemble à la tyrannie, que la tyrannie mène à l'esclavage, que l'esclavage révolte l'amour propre, & que l'amour propre révolté brise sa chaîne. — Nous voilà encore retombés dans nos discussions; vous êtes d'une opiniâtreté que rien ne change. — Et vous d'une fermeté que rien n'ébranle. — Je reviens au marquis de Laf-ton, il m'a juré cent fois n'avoir jamais pris avec Madame de St. Geran, certains engagements dans lesquels l'honneur entre autant que l'amour: ainsi son inconstance étoit un accident & non pas un tort. Je lui dois cette justification.

Cette conversation fut interrompue par Madame de Mans qui vint faire une visite à Madame de St. Lys, où elle apprit mes nouvelles occupations. Elles justifèrent en partie mon apparente indifférence. Je commençois déjà à blâmer la précipitation avec laquelle j'avois

engagé ma reconnoissance ; mes fréquens entretiens avec Madame de St. Lys me faisoient soupçonner un autre genre de bonheur ; la seule espérance de lui plaire un jour l'emportoit à mes yeux sur toute espèce de jouissance. Elle me dit un jour en plaisantant. que Madame de Mans m'interdiroit vraisemblablement un amusement qui me tenoit dans une espèce de solitude : je convins d'avoir déjà essuyé quelques reproches. On m'a prédit que je n'échapperois pas au danger que courent ceux qui *suirvoient le char de Madame de St. Lys*. Elle a la bonté de me plaindre, ajoutai-je, & me répète souvent que n'ayant encore ni grace, ni agrémens, ni usages, il seroit plus que ridicule d'aspirer au bonheur de vous plaire : c'est une vérité que je sens, mais sur laquelle je n'aime pas à peser.

Madame de St. Lys ; après un moment de silence, me remit sa correspondance avec Mademoiselle de Laston. J'ai cru qu'il valoit mieux la transcrire à quelques légers changemens près, que d'en tirer la suite de cette histoire : je

conviendrait cependant que la forme épistolaire commence à être un peu usée.

C H A P I T R E IV.

LE marquis de Laston, après une courte absence, reparut à N***. Quel coup de foudre lorsqu'il apprit le départ de Mademoiselle de Mozé ! quel étonnement, lorsque sa sœur le trouva ignorer les raisons de cette fuite mystérieuse ! Le noir chagrin dans lequel il se plongea, divulgua un secret qui commençoit à n'en être plus un. Il ne vit Madame de St. Geran que pour lui rendre les titres des engagemens qu'elle avoit contractés en sa faveur ; (c'étoit l'objet de son voyage). Cette femme hautaine & vindicative ajusta ses récits de façon que le marquis de Laston n'y figuroit jamais que comme un homme faux, ingrat & intéressé. Elle avoit la coupable habileté de jeter sur la conduite de Mademoiselle de Mozé un mélange de soupçons & de ridicules, qui attaquoit tout

DE MADAME DE ST. LYS. 43

à la fois son caractère & ses mœurs. Laſton n'oppoſa à ſes noirceurs que le ſouvenir de ſes bienfaits paſſés, l'éloge de ſes bonnes qualités, & un ſilence ſoutenu ſur les emportemens de ſa haine. Une lettre de Mademoiſelle de Mozé fit ceſſer enfin les tourmens de l'incertitude.

*LETTRE de Mademoiſelle de Mozé à
Mademoiſelle de Laſton.*

De Mozé, le

IL eſt affreux de ſe ſéparer, ma chere amie ; il eſt affreux d'être partie ſans vous voir, mais je n'avois qu'un moment : vous n'étiez pas ſeule ; il importoit à votre tranquillité de n'apporter aucun délai à l'ordre que l'on me donnoit ; peut-être un jour je vous ferai quelques reproches ; je ne ſuis pas encore aſſez inſtruite pour me plaindre de vous à vous-même. Quant à votre frere, je ne croirai jamais qu'il ait voulu abuſer de ma confiance ; mais ne devoit-il pas m'eſtimer aſſez pour m'inſtruire de ſes

engagemens. Se défoit-il de ma discrétion ? Oublions ses torts ? que dis-je ? oublions-le à jamais. L'oublier ! ah malheureuse ! quel mot est sorti de ta bouche ? qu'est devenue ma résolution ? Je voulois vous épargner le tableau de mes douleurs. Déjà mon esprit se trouble, mes projets s'évanouissent : à quoi serviroit de dissimuler ? Il vaut mieux vous ouvrir mon ame toute entière, vous laisser pénétrer dans l'amertume de mes chagrins, implorer votre amitié, & au moins la pitié de votre barbare frere. Quoi, c'est une autre bouche que la votre qui m'a appris ses entraves ! Le jour même de son départ, Madame de B*** vint me trouver pour interroger ma franchise sur la nature des sentimens qui m'attachoient au marquis. Sans entrer dans aucun de ces détails, si difficiles à rendre sans se compromettre, je lui dis qu'ils étoient de nature à ne devoir inquiéter ni ma famille, ni mon bonheur. Il va épouser, ajouta-t-elle, la niece de Mademoiselle de St. Geran. Quoiqu'à ce mot j'eusse changé de couleur, & qu'un tremblement involontaire

agitât mes sens, elle finit de m'aterrer en me montrant plusieurs lettres du marquis. . . Funeste écriture que je reconnus trop bien ! que de larmes tu m'a coûté ! Après m'avoir donné le tems de me remettre, elle plaignit mon sort, m'offrit ses conseils, fut jusqu'à me consoler. Interdite, muette, j'allois préférer quelques paroles, lorsque je vis entrer mon respectable pere, qui me dit, en me serrant dans ses bras, je viens mêler mes larmes à celles que va te faire verser ton inexpérience. Ma tante parut encore, la douleur peinte sur le visage. Hélas ! ils ne me reprochent rien, ils gémissent, ils me consolent, ils me plaignent : on parle de départ, mon pere m'en conjure ; moi qui n'ai ni la faculté, ni le tems de réfléchir, je me laisse conduire ; & lorsque je commençois à sortir de l'abattement profond où m'avoit jeté cette scene désolante ; j'étois déjà à Mose.

La consternation qu'avoit apporté l'arrivée de Madame de St. Geran, avoit bien un peu alarmé ma tranquillité, mais je me bornois à croire qu'elle se-

noit réclamer le prix de ses devoirs oubliés, & je croyois n'avoir point à craindre une rivale, réduite à solliciter elle-même une constance qui expiroit. Que j'étois loin de soupçonner des engagements consentis par deux familles ! & qu'il m'est affreux de penser que j'ai été destinée à ces coupables amusemens auxquels le mépris encourage, & que l'opprobre finit ! Oui, quoique ma honte soit certaine, quoique je n'aie pas même la ressource de pouvoir m'aveugler, je ne le crois pas encore. Un sentiment impérieux & involontaire absolu malgré moi l'auteur de mes maux mon ame se déchire, quand il me faut croire que tant de sermens n'étoient que des par-jures.....

Depuis le jour fatal que j'ai revu les lieux si chers à mon enfance, je n'ai trouvé de repos que dans les bras de mon pere. Confident témoin de mes extravagantes douleurs, la honte efface mes larmes, que de je ? il va jusqu'à se poëter aux illusions qui suspendent quelques momens l'activité de mes angoisses ; lui-même m'entretient de cet hom-

me cruel & toujours chéri ; dont l'image adorée vient sans cesse renouveler mes regrets , & rouvrir la source de mes pleurs.

Faut-il vous avouer toute ma foiblesse : ce n'est point ma vanité humiliée , les ris insultans de mes compagnes qui viennent allumer mon dépit ; une seule pensée m'accable , m'anéantit ; c'est que je ne le verrai plus. Loin de moi le ressentiment , l'espoir de la vengeance , de coupables souhaits ; mon ame n'est sensible qu'à la perte d'un homme trop cher.

Ne dites point à votre sœur à quel point sont mes malheurs ; trop de remords empoisonneroient ses jours , & je joindrois à mes tourmens celui de penser que je l'afflige encore. Comme vos lettres ne feroient qu'entretenir l'ardeur du mal qui me consume , & qu'enfin les soins d'un père que j'adore doivent m'arracher à mes douleurs , ne m'écrivez point. Si j'éprouve jamais un terme à tant de souffrances , j'inviterai , je supplierai votre amitié d'achever ce que le tems aura ébauché. Je voulois vous dérober ma fatale situation ; j'ai

succombé au besoin si naturel, si pressant de répandre mon ame dans la vôtre ; il me semble en effet que le poids qui m'opresse est moins lourd.

*LETTRE de Mademoiselle de Lafton
à Mademoiselle de Mozé.*

A N***, le....

IL seroit trop affreux de vous laisser un moment dans les tourmens où vous êtes. Mon malheureux frere sert innocemment d'instrument à la plus cruelle vengeance. On m'a remis votre lettre en sa présence, je n'ai pu la lui cacher. Fille infortunée! vos malheurs surpassent encore vos injustices ! Je n'ai qu'une minute pour vous donner une ombre de consolation ; rappelez vos forces. Jamais votre amant ne fut plus digne de vous ; & quelque grands que soient vos chagrins, ils ne me font pas oublier les siens ; je vous écrirai demain.

LET-

LETTRE de la même à la même.

DANS l'instant que j'ai reçu votre lettre, j'étois aussi peu en état de vous répondre que vous l'étiez d'apprécier le discours que vous tint Madame de B***; & depuis que j'ai recueilli mes idées sur ce bizarre & fatal événement, loin de méditer des reproches, j'ai mêlé mes larmes aux vôtres. J'ai sous mes yeux l'image trop sensible de ce que vous avez souffert. Jamais mon frere n'a engagé sa liberté; jamais il n'a été sérieusement question de lui donner Mademoiselle de St. Geran; ne me demandez point d'explication sur ces trames honteuses. Loin d'aigrir encore nos chagrins, qu'un oubli profond ensevelisse, s'il est possible, les méprisables ressorts qui ont joué dans cette coupable machination. Qu'il vous fuffise de savoir, que cette Madame de St. Geran est une de ces femmes qui n'aiment à repaître leur imagination que du malheur d'autrui; la jalousie la dé-

D

vore , l'envie la desseche , la vengeance la soutient , & le plaisir de nuire balance dans son ame toutes ces sensations défolantes ; elle ne s'effraie pas du mal qu'elle fait , parce qu'il est cent fois au-dessous de celui qu'elle projette : quand elle ne consume pas la perte d'une réputation , quand elle n'allume pas au sein des familles le feu de ces haines qui ne s'éteignent qu'après plusieurs générations , la calomnie , l'impure médifance sont les uniques jeux qu'elle permet à son oisiveté. Fille ingrate , sœur dénaturée , épouse infidèle , fléau de la société , opprobre de la nature , scandale de la religion , voilà l'ennemie que vous aviez à combattre.

Les instrumens qu'elle a employés , sans le savoir , opéroient vos malheurs. Que pouvoient opposer à tant de pièges votre candeur & votre innocence ? Pendant que vous inondiez de vos larmes le sein de votre vertueux pere , je tempérois la violence des projets formés dans le délire de la passion la plus effrénée. Quels desseins n'enfante pas le désespoir ? Sans cesse tourmenté du besoin d'éclaircir son

fort, toujours arrêté par la crainte de compromettre votre réputation, nous passions les jours à former des espérances que la réflexion venoit détruire; & mon frere s'accusoit de vos douleurs, comme si elles eussent été son ouvrage.

L'incertitude du moment de votre retour est une peine habituelle qui a remplacé les brûlantes agitations dont nous souffrons. Votre départ n'a point fait un de ces éclats qui met votre nom dans la bouche de tout le monde; la plupart ont vu, dans ce parti, une extrême délicatesse. Un très-gros rhume est venu fort à propos favoriser les projets de retraite du marquis. Quelque jour je vous dirai ce qui ne s'écrit pas; non que je croie avoir besoin de prudence, mais il me semble qu'il est une espece de détails qui ne peuvent être rendus que dans la chaleur du discours: je ne vous parle pas plus longuement de mon frere; il vous écrit. Voilà trois heures, j'avois quelque espérance de recevoir aujourd'hui une lettre; je ne veux faire aucune réflexion sur ce retard: mon ame a été si douloureusement frappée de ce

que j'ai lu & de ce que j'ai vu, que les plus petites ébranlemens se changent en secousses insupportables. Adieu, ma chere amie; nous avens encore besoin de quelques mois pour nous mieux connoître.

L E T T R E de Mademoiselle de Moze
à Mademoiselle de Lafton.

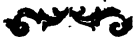
Le

IL est donc vrai qu'un seul instant de bonheur peut faire oublier de longs jours passés dans les larmes! Je ne vois-encore rien, je ne démêle pas ce tissu d'iniquités, je me soupçonne des torts: votre lettre me paroît embarrassée, contrainte; malgré cela mon ame, dans l'ivresse, ne voit que mon amant fidèle. Je ne veux rien pénétrer. Il me suffit pour l'instant, de jouir. La cessation des peines qu'on n'a pas méritées, est le plus pur des plaisirs. La perte de la vie doit n'être rien, comparée à la perte de l'estime d'un homme qu'on adore. Mon bon-

heur n'est pas pour moi seule. Mon pere, mon tendre pere, mon respectable pere, le partage. Plus empressé que moi de percer ces mysteres désolans, il va à N***. Je crains bien que sa tendresse n'égare sa prudence ; vous le suivrez pas à pas, & vous lui éviterez des démarches en soulageant ses peines.

Ma lettre à votre frere suppléera à tout ce que je ne vous dis pas. J'ai d'ailleurs la tête si troublée, que le désordre de mes idées va jusqu'à l'impossibilité de les rendre.

Jamais je n'eus tant de besoin de vous voir, ô ma chere amie ! que votre raison compatissante seroit nécessaire pour calmer les orages qui se forment dans mon cœur ! Aujourd'hui l'espérance surnage, & je me jette dans les bras de l'amitié.



*LETTRE de Mademoiselle de Mozé
à la même.*

Après de violentes secouffes , l'ame retombe nécessairement dans un calme profond où elle se rend compte de sa situation ; c'est ce que j'ai fait ma chere amie ; je vous instruirai de tout : ma lettre sera longue ; mais il faut une fois parfaitement nous expliquer , pour gouverner l'avenir. On dit que l'amour qui raisonne n'est point de l'amour ; & moi je soutiens que l'amour qui ne raisonne pas , n'est point un sentiment , mais le délire des sens. Mon pere me laisse maîtresse de mes destinées ; il m'a découvert l'état de ses affaires ; il me force à rabaisser mes espérances.

Les richesses sont le premier des avantages , en ce qu'elles mettent à même de développer des dons naturels , tels que la bienfaisance , la générosité ; elles entraînent de grands soins , si l'on ne s'en croit que les dépositaires ; de grands tourmens , si on brûle du desir de les

augmenter. Je n'ai aucun des goûts qu'elles seules peuvent satisfaire. La parure est une occupation qui ne dédommage de rien. Une société bruyante chez soi, est la source des tracasseries, des gênes, de l'humeur. Un nombreux domestique est l'occasion des querelles. Le jeu est un commerce pénible, humiliant, incertain. Je voudrois être assez riche pour qu'un peu de négligence ne fût pas un tort impardonnable ; avoir une maison plus commode que fameuse ; une société composée d'hommes qui ne se ressemblassent point, qui n'exclût aucun plaisir, & ne se passionnât aussi pour aucun genre. Si je ne me berce pas d'illusions, ces goûts ne sont pas dispendieux. Mais ces principes ne peuvent pas être appliqués aux hommes. Le plus parfait d'entr'eux a toujours quelques goûts chers. S'ils sont peu sensibles aux fêtes tumultueuses, il leur faut à la campagne des équipages de chasse. S'ils ne vivent pas à la campagne, ils ont des chevaux, des habits ; ces projets enchanteurs qu'on fait dans l'ivresse de l'amour de se suffire à soi ;

même, échouent dès la première semaine de solitude.

Il s'agit donc de bien examiner si nous préférons les besoins de notre cœur aux agrémens de la fortune; les plaisirs du monde à la vie privée; les commodités du luxe à la simplicité. Ne nous dissimulons pas que les privations sont toujours des sacrifices. Les satyres éloquentes contre le luxe consolent la médiocrité, mais ne persuadent personne.

Voici une autre idée qui vous paraîtra encore bien plus bizarre. Je suis convaincue que ce que l'on sent quelques jours après le mariage n'est plus de l'amour; c'est un sentiment fort au-dessus, ou ce n'est plus rien. On se reproche entre les deux sexes de l'inconstance; c'est qu'on ne se connoît pas. Ce qui s'appelle constance, dans le sens étroit, est un être de raison. Tout ce qui nous entoure éprouve une diversité dans ses goûts: ceux qui s'aiment éternellement, n'ont jamais eu ce qu'on nomme de l'amour. Il n'en est pas ainsi du plaisir de vivre ensemble; l'agrément & les rapports du caractère, la tournure &

la gaieté de l'esprit, des sacrifices, de la douceur, peuvent nous rendre mutuellement nécessaires. Voilà ce qu'il faut chercher dans le mariage ; & non à faire subsister une ivresse que l'habitude apaise.

Qui oseroit, direz-vous, former des vœux, si l'on faisoit tous ces calculs ? Je veux bien en dispenser les âmes vulgaires ; la nature a fait pour elles un certain gros bonheur ; elles trouvent toujours en raison de ce qu'elles donnent, parce qu'elles ne desirant qu'en raison de ce qu'elles connoissent. J'oserois prononcer que nous pouvons nous ôter de cette classe, pour nous transporter dans celle des âmes auxquelles il est donné de mieux saisir les convenances, & qui peuvent prétendre à un bonheur plus épuré.

Il ne peut pas exister d'autre bonheur pour moi, que celui de vivre avec le marquis de Laston. Tout autre projet me paroît un rêve. Je suis cependant décidée à lui dévoiler toutes mes bizarreries, avant de recevoir ses vœux. Quel danger, direz-vous ! vous bravez ?

Oui ; je sens tout ce qu'on peut m'objecter , je ne peux penser différemment , ni agir autrement que je ne pense. Quand je rapproche mes calculs moraux de la vivacité des sensations qui me confument , je ne peux moi-même concevoir comment la même ame est susceptible , dans la même heure , d'impressions si contraires.

*LETTRE du marquis de Lafton
à Mademoifelle de Mozé.*

Le

Vous n'avez jamais aimé , Emilie ; je ne fais quel philofophique travers vous a donné une prévoyance que ne connoît point l'amour. Si vous daigniez jeter les yeux fur l'état de mon ame , vous apprendriez à le connoître aux ravages qu'il y fait. L'univers eft concentré pour moi dans un feul point ; une paffion impérieufe en a impofé à toutes les autres. Epier vos inclinations pour les prévenir , offrir à vos vœux des objets

qui les fixent, m'enchaîner à votre sort par le lien des sacrifices, embellir ma retraite par la contemplation de vos vertus & de vos talens ; voilà ma manière d'exister, depuis que l'amour vous a soumis les facultés de mon ame. Que m'importe tout le reste ? Qu'ai-je besoin de la fortune ? A quoi me servira l'avancement ? La société me paroît un fardeau insupportable ; l'amitié un esclavage, & mes devoirs un malheur. Dans mon égarement, je forme mille projets. Une lueur de réflexion les ensevelit dans le fond de mon cœur désespéré. Ah ! que ne trouvai-je en vous la même confiance, le même délire, & si vous voulez même, les mêmes malheurs ; jugez ce que j'éprouverois. Ma sœur me plaint ; elle me trompe, je le vois, & je lui en fais gré. Elle vous prête des sentimens qu'elle crée pour ma tranquillité, & que démentent la froideur de vos lettres. Un état aussi violent peut-il se supporter ? Non, je ne l'entreprendrai pas. Je vous deviendrois odieux ; sombre, difficile, inquiet, mon malheur réjailliroit sur ceux qui m'environnent ; l'absence seule

peut me sauver. Me sauver ! mais de quoi ? d'une sœur que j'aime ; l'être seul dont je puisse m'occuper avec vous ? L'absence me sauvera-t-elle de moi-même ? N'emporterai-je pas votre image , le souvenir de vos principes désolans , la certitude barbare de ne les jamais changer , parce qu'ils tiennent à votre caractère. Cher & cruel objet d'un amour désespéré , que de maux vous me faites ! & sur-tout que de biens vous me refusez !

*BILLET de Mademoiselle de Mozé
au marquis de Laston.*

JE n'ai qu'un instant pour vous répondre ; je vous défends de partir ; vous êtes le plus injuste des hommes. Vous comptez pour rien les malheurs affreux dont vous déchirez mon ame. J'écrirai demain à votre sœur par le vicomte de Brehon. Souvenez-vous que je vous défends de partir.

LETTRE de Mademoiselle de Mozé
à Mademoiselle de Laston.

Le

Vous avez donc oublié, ma chère amie, les nuits que nous avons passées dans les larmes; le désespoir où m'avoit réduite Madame de St. Geran; les brûlantes agitations que j'éprouvois à la seule idée de le perdre. Il doute de ma passion. *Je n'ai jamais connu l'amour!* Homme injuste! que vous faut-il donc encore? Disposez de moi, ordonnez, je n'ai plus de volontés, plus de craintes, plus de préjugés. Vous le dirai-je? Oui, sans doute? N'est-ce pas à mon amie que j'écris? Une idée me console, & apaise les convulsions de mon ame.

Quand même les circonstances pres- que toujours au-dessus des projets des hommes, quand la médiocrité de nos fortunes nous défendroient un lien public, quel inconvénient de jouir de la liberté

de notre état, sans oublier le respect sacré dû aux mœurs? Pourrions-nous ne pas respecter les droits de l'honnêteté? C'est dans vos mains que je déposerai le soin de mon honneur; & quand ce projet présenteroit quelque chose d'irrégulier, l'estime de soi-même balance suffisamment l'injustice du public; votre cœur satisfait aujourd'hui des paisibles sensations de l'amitié, peut céder à un autre sentiment. Votre heure peut venir, comme vous le disiez très-bien. Si le destin arrangeoit pour vous un autre état. . . . Mes illusions ne peuvent servir qu'à mon bonheur; je ne veux pas vous entretenir de chimères. . . . Il faut que j'écrive à votre frère. Ne lui montrez pas cette lettre; il y a des expressions auxquelles il donneroit un sens trop étendu. Les hommes les plus modestes tiennent toujours à leur sexe. Je veux bien qu'il connoisse toute ma tendresse, mais je veux aussi qu'il puisse douter de son empire.

P. S. Le vicomte de Bréhon vous remettra ce paquet. Je vous prie de le protéger. Il va arranger l'entrée d'une

petite parente qui est aimable. Il est un de vos admirateurs, car il vous connoit.

*LETTRE de Mademoiselle de Lafton
à Mademoiselle de Mozé.*

VOilà comme la tête part ; comme la raison disparoît. Non, je ne la montrerais pas cette lettre, elle dépose à mes yeux pour votre rare innocence : mais ayez soin d'interdire à votre imagination le plus chimérique des projets. Ce monde, aux yeux duquel vous voulez jouir des douceurs d'une amitié vertueuse, empoisonneroit votre existence : à peine il épargne la vertu timide qui éloigne ce qui peut ternir son éclat ; jugez s'il pardonneroit à celle qui mettroit contre elle les apparences. Vous avez abandonné, dans le calme de la réflexion, un projet conçu dans un moment d'ivresse. Les hommes ne sont jamais plus dangereux, que lorsqu'eux-mêmes nous aident à remplir nos devoirs. Je ne veux pas m'appesantir sur cette matière ; j'ai

trop de noir aujourd'hui. Souffrez que je soulage mon cœur, en vous parlant de ce qui le tourmente.

Le baron de Loifange que vous avez vu chez moi, est ici depuis quelques jours. Il offre son hommage, & son oisiveté à ma sœur. Peu accoutumée aux conquêtes, elle a mal caché le plaisir que lui cause cette dangereuse nouveauté. Le marquis a pour Mr. de Loifange une de ces antipathies qu'on dissimule à peine. Ma sœur a les passions vives, ne se confie à personne, enveloppe ses démarches de tout le mystère qu'elle peut inventer. Le baron qui aime sans délicatesse, n'est-il point à redouter, s'il n'est pas dangereux? Voilà un de mes tourmens.

Ce n'est pas le seul; j'ai balancé long-tems si je vous en instruisois: mais je ne veux pas laisser subsister le plus petit usage sur mon amitié. Mademoiselle de St. Geran qui avoit servi, sans le savoir, aux projets de sa tante, se permit tous les sentimens que mon frere lui inspiroit; ne m'a-t-il pas fallu être encore sa confidente? Elle est venue
chez

chez moi, fondante en larmes, & se jettant dans mes bras, elle m'a conjuré d'avoir pitié de son sort; jugez de mon embarras; que pouvois-je lui dire? J'ai éloigné, avec autant d'adresse que je l'ai pu, des espérances si contrariées; je lui ai promis d'appuyer de mes conseils ce que sa raison oppoferoit à ce fatal penchant. A peine elle m'avoit quittée que j'ai vu sortir mon frere de mon cabinet. Je suis désespéré, m'a-t-il dit; j'ai tout entendu. Comment m'échapper pendant la conversation? Il faut que vous taisiez à jamais ce secret à Mademoiselle de Mozé. Et moi, j'ai résolu de ne pas le taire, pour que votre sensibilité ne soit point inutilement alarmée, s'il perçoit par quelqu'autre voie, & arrivoit jusqu'à vous.

J'ai vu votre vicomte; il est fort aimable. Ma protection lui est inutile. Madame R... est sa parente. Je comptois qu'il se chargeroit de cette lettre; il m'a dit avoir encore une affaire qu'il ne peut terminer que dans deux jours.

Il se trouve seul ici précisément avec M. d'Urfée. Quel homme! bavard éternel, il raconte ce que tout le monde fait,

E

il a tout lu , tout vu , tout su , tout connu , tout aimé , tout fait. Il aime les femmes , le jeu , la table , la chasse , la danse , la comédie , la solitude , la cour , la campagne , la parure , les chevaux , l'agriculture , la mer , la lecture , les fêtes. Il a vécu avec les rois , les filles , les marchands , les savans , les curés , & les comédiens. Familier jusqu'à l'impertinence , il s'informe de ce que vous avez fait , devine ce que vous pensez , acheve ce que vous dites , enfin un homme qu'on voit partout , & qu'en vérité on désireroit ne rencontrer nulle part.

Mon frere doit se débarrasser de cet ennuyeux personnage ; j'espere qu'il y réussira.

L'histoire que je vous ai racontée de M. de Loifange me met dans l'ame un noir que mes efforts ne dissipent point. Ma lettre s'en ressent : pardonnez ce moment d'inquiétude ; je réclame votre indulgence , & pour n'en avoir pas besoin plus longtems , je vous quitte.

✽✽✽

LETTRE de la même à la même.

VOICI, ma chère, un événement auquel vous ne vous attendez pas. Le vicomte de Bréhon sort de chez moi. Remarquez bien que c'est sa troisième visite. Il m'a dit en entrant, ferons-nous seuls un quart d'heure ? — Peut-être. — Il s'affeye, tire des papiers de son porte-feuille. — Ceci, Mademoiselle, est l'état de mon bien ; j'ai dix-huit mille livres de rentes, en y comptant les bienfaits du roi ; voilà pour la fortune. J'ai quarante-deux ans ; je passe la moitié de ma vie dans ma terre, & l'autre à Dijon. J'aime la chasse, les lettres, & la table ; voilà mes goûts. Je redoute la gêne, je suis vif, quelquefois sérieux ; voilà mes défauts. Si ma fortune vous suffit, si mes goûts vous conviennent, si mes défauts ne vous effraient point, je viens vous demander votre main : je n'en ai parlé à personne de votre famille ; si vous me refusez, je serai affligé, mais tou-

jours jaloux de votre estime. Je vous prie de vous expliquer. . . :

Je fus tentée de lui demander s'il n'avoit pas amené avec lui un notaire & un prêtre, afin que tout fût fait avant qu'il entrât quelqu'un ; mais ce n'était pas le moment de plaisanter. — J'imiterai, Monsieur, votre franchise : quant à la fortune, je n'en ai point, vous le savez. J'ai vingt-quatre ans ; je crains la campagne pendant l'hiver, & d'y être seule pendant l'été, mais encore plus l'affluence du voisinage ; voilà mes goûts. Je suis inquiète ; j'aime peu les femmes ; je n'entends rien à l'économie domestique ; voilà mes défauts. S'ils ne vous effraient pas plus que les vôtres ne m'embarassent, j'écoute vos propositions avec autant de plaisir que de reconnoissance. — Je cours chercher votre frere ; maintenant nous ne pouvons pas aller plus avant sans lui.

Ils sont arrivés un moment après. Je ne vous rends pas compte de tout ce qu'ils ont dit sur la maniere dont il falloit conduire cette cérémonie. Le résultat a été que le vicomte iroit chez

mon pere & que je vous écrirois pour favoir si Monsieur le baron de Mozé auroit le courage de se charger de l'embarras d'une noce. Il est convenu que vous me direz franchement ce qui en est, & que votre réponse réglera leur démarche. Mr. de Bréhon, qui fait que mon pere a trente maçons & la moitié de son chateau par terre, a soupçonné que l'impossibilité de nous recevoir retarderoit notre union, il a exigé que je vous écrirois pour vous pressentir? Comment trouvez vous ma finesse dans les négociations?

J'ai été si stupéfaite de la proposition du vicomte, & sa précipitation avoit quelque chose de si plaisant, que mon changement d'état me paroît un rêve. Ses mœurs sont si douces, sa réputation est si universelle, que l'avenir ne me laisse nulle crainte. Mais trouvera-t-il en moi ce qu'il désire, & ce qu'il a droit d'attendre? J'ose m'en flatter; mais mon espérance n'est pas sans quelques nuages. Sans éprouver aucune de ces sensations qui font soupçonner l'amour, c'est l'hom-

me que j'aurois préféré si le destin m'eut laissée maitresse de mon choix.

Pourquoi n'éprouvai-je point ce recueillement involontaire dans lequel mon existence future devoit me plonger ? pourquoi me crois-je dispensée de toute combinaison ? peut-être j'aurois dû accepter avec quelque restriction ? que conclura-t-il de ma facilité ? il est permis aux hommes d'avoir une façon de penser. Mais ils veulent trouver en nous leur ouvrage ; cette espece de feinte, de timidité, (fut-elle un jeu,) a pour eux des charmes auxquels ils ne résistent point. Non, il vaut mieux lui avoir développé mon ame telle qu'elle est. Trop de franchise ne peut déplaire. . . .

Je ne vous demande pas de conseil. Vous connoissez mieux le vicomte que moi, vous m'en avez dit tant de bien dans un tems que je n'avois qu'un foible intérêt à l'entendre, qu'il semble que ce que je fais aujourd'hui est votre ouvrage. Mon frere est au comble de sa joye. J'attendrai votre réponse. Ne croyez pas que je l'ignore. Je suis sûre que vous nous voulez. Adieu, ma chere Emilie, que mon

cœur trouve de ressources dans votre amitié ! & qu'il sent bien l'étendue de son bonheur !

De Mademoiselle de Mozé à Mademoiselle de Lafton.

ESt-ce que l'on connoit des embarras, dès qu'il s'agit d'être témoin de la félicité de son amie ? Je vous félicite, vous ne pouvez confier votre existence en des mains plus sûres. Le vicomte a tout ce qui constitue un excellent mari. Il est doux, indulgent, gay, il sera bon père, bon maître, hôte attentif ; c'est un de ces hommes qu'on peut voir tout un jour sans craindre le lendemain ! Eloge qui peut-être n'est pas aussi universellement mérité qu'on le croit. L'esprit fatigué, la gaité folle lasse quelquefois, les talens abusent trop de leur empire ; les soins exigent des retours, mais la bonhomie est de tous les instans, & son charme s'accroît par l'usage de ses vertus. Oui ! Madame la vicomtesse de

Bréhon sera très heureuse , & je ne connois que son mari qui le sera d'avantage.

C H A P I T R E V.

CE mariage qui convenoit si bien à Mademoiselle de Laston étoit l'ouvrage de Mademoiselle de Mozé. En décidant le vicomte à préférer des qualités rares à la fortune , elle avoit favorisé le penchant de son amie qui l'éloignoit de la retraite , rompu la nécessité de vivre avec une sœur dont les goûts & les manières la rendoient malheureuse. Mr. de Bréhon qui cherchoit une compagne , lié depuis long-tems avec le baron de Mozé , vint lui demander sa fille , & forma cette demande avec la même franchise employée auprès de Mademoiselle de Laston. Mademoiselle de Mozé , reconnoissante & trop vraie pour dissimuler un instant , s'expliqua sur la nature de ses liaisons avec le marquis de Laston , & dans le cours des différens entretiens qu'occu-

pa cette confiance, elle alluma dans le cœur du vicomte le désir de connoître son amie; des développemens intéressans excitèrent plus que de la curiosité; & enfin elle prétendit que sa reconnoissance ne pouvoit mieux s'expliquer qu'en l'engageant à épouser son amie.

Les suffrages de N*** confirmèrent l'opinion de Mademoiselle de Mozé & décidèrent un projet qu'elle avoit ébauché. Elle laissa Mademoiselle de Laston dans l'ignorance de ses démarches, soit pour ne pas gêner la liberté de son consentement, soit pour ne pas donner de l'éclat à ses services.

Le marquis de Laston de son côté n'avoit rien négligé pour avancer le moment de son bonheur. Il avoit triomphé des difficultés que son pere élevoit contre un engagement qui pouvoit au moins rallentir ses progrès dans une carrière suivie jusqu'alors avec tant d'avantage. Les affaires d'intérêt étoient réglées avec madame de St. Geran, qui dans sa colere épousa un officier retiré, dont l'humeur, & les vices vangerent trop Mr. de Laston. Cette malheureuse fem-

me retirée dans une terre, partagée entre les remords inséparables des mauvaises actions, & la honte qui suit un mauvais choix, ne connoissoit plus d'autre bonheur que celui de cacher son infortune & son humiliation au reste des hommes.

Rien ne manquoit à la félicité du marquis ; sans Mr. de Loifange il se fut livré tout entier à la joye secrète de voir son avenir partagé entre les deux êtres qui remplissoient son ame. Mais cette liaison avec Mademoiselle de Nelfan ne présentoit aucun côté agréable. Le baron n'ayant nulle espece de fortune jouissoit d'une réputation qui, sans être décriée, n'avoit rien de flatteur. L'austérité des principes de Mademoiselle de Nelfan écartoit le soupçon ; mais sa complaisance rapprochoit au moins l'idée du mariage & cela même déplaisoit infiniment.

Le marquis avoit hazardé quelques représentations ; toujours mal accueillies, il en résultoit des discussions qui mennoient à l'indifférence. Elle avoit appris sans trop de plaisir le mariage de sa sœur ; les préparatifs qu'il exigeoit lui paroif-

soient un soin fatigant ; les louanges qu'occasionnent les succès retentissoient peut-être trop fréquemment à ses oreilles. Le caractère des deux sœurs se ressembloit si peu , que l'éloge de l'une étoit presque toujours la critique de l'autre.

Il se répandit un bruit dans la maison qui pensa coûter la vie à Mademoiselle de St. Geran. On assura qu'au lieu d'un mariage il y en auroit deux , mais qu'on taisoit celui du marquis pour éviter les propos qui précèdent , & quelquefois en alterent la douceur. Mademoiselle de St. Geran reçut cette fausse confiance , & se fit un effort si violent pour cacher son secret qu'une fièvre continue s'alluma dans ses veines, & le troisième jour fit craindre pour sa vie. Le danger cessa , les soins de Mademoiselle de Laston adoucirent autant qu'elle le put les langueurs de la convalescence.

Telle étoit la disposition des esprits & la situation des choses lorsque le vicomte de Bréhon revint de la terre de son futur beau pere & rapporta les funestes nouvelles qui culbutèrent les projets , rouvrirent la source à peine fermée des

larmes , & firent succéder le deuil & la tristesse aux lueurs de félicité qu'on n'avoit fait qu'entrevoir.

C H A P I T R E VI.

QUoique je me fusse permis quelques retranchemens aux lettres de Madame de St. Lys , je les trouvois longues, sententieuses , uniformes , négligées ou pour mieux dire je craignois que le public ne les jugeât telles. J'engageai Madame de St. Lys à consulter le chevalier de Saks. Il les entendit , voici son avis. Je les trouve bien écrites , mais extravagantes. Quelle idée aviez-vous de l'amour ? quel être singulier que votre marquis ? Je vous supplie de me dire ce que vous vouliez , le mariage vous effrayoit , la vertu étoit à vos yeux le premier des biens , la perte du marquis le plus grand des maux ; tout cela me paroît inaccordable. — Quoi , l'on ne peut pas désirer d'unir son sort à celui d'un homme aimable , & craindre que les besoins ou les privations ne trou-

blent la douceur de cette union. — Le marquis devoit fixer vos irrésolutions. — J'ai oui dire, & je crois que c'est à vous même, que vous étiez décidée à vous assurer cette conquête. — Oui, je lui permettois de lire dans mon ame. — C'est beaucoup, cependant un homme tourmenté d'une passion, qui a fait toute sorte de sacrifice, qui a renoncé à ce que l'usage permet à l'audace respectueuse d'un homme à peu près sûr de plaire. — Eh bien que voulez-vous dire? — Je dis qu'un souris, un aveu, un billet, n'out peut-être pas acquitté ce qu'on doit à un pareil homme. Dès qu'il attache un prix infini aux bontés d'une femme, dès là même il y acquiert une espee de titre. La confiance a droit, ou du moins est excusable de se rebuter, si on se fait un jeu barbare de la maltraiter.

La baronne l'écoutoit en le regardant fixement. — Il y a des femmes qui encouragent un homme comme vous! qui récompensent de si beaux principes! je suis furieuse quand je vois qu'on vous distingue; vous vous êtes fait une habitude de cette perversité d'opinion,

au point que vous cherchez des héritiers d'un aussi absurde système. — Si vous prenez de l'humeur, changeons de conversation. Dès qu'on n'a pas la liberté de penser tout haut, il ne reste plus à parler que de la paix des Turcs, ou de la guerre de Boston, mais il n'en fera pas moins vrai de dire que ce que vous appelez mes dogmes particuliers est universellement reçu chez tout ce qui a passé trente ans. — Non, Monsieur, non cela n'est pas aussi universellement reçu que vous feignez de le supposer; les femmes ne se croient pas des êtres sublimes, mais elles savent estimer leurs suffrages, & attacher un prix à leurs sentimens. Comme les faveurs ne font que les interprètes forcés de ces mêmes sentimens, elles se les font arracher comme la preuve la moins équivoque d'un amour passionné. — Mais où font donc les femmes que vous citez avec tant d'orgueil? où se cachent-elles? quels sont les heureux confidens de cet héroïsme! pour moi je ne rencontre que des femmes qu'on aime aujourd'hui, auxquelles on déplaît à la fin de la semaine, & qui vous quittent au bout du

mois; des femmes douces qu'on offense toujours & qu'on ne fache jamais; des femmes qu'on estime lorsqu'elles sont vraies, qu'on oublie lorsqu'elles sont fausses, mais qu'on tâche toujours d'avoir lorsqu'elles sont jolies. Voilà les femmes que je vois dans le monde, & cependant je ne vis que dans ce qu'on appelle la très bonne compagnie. — Oui, mais vous y voyez ce qui n'y est pas. Vous suppléez par votre imagination pervertie à ce qui vous manque de connoissances réelles, en paroissant mépriser l'opinion publique; vous en êtes éternellement l'écho. — C'est-à-dire que je suis méchant ou visionnaire, & peut-être l'un & l'autre ensemble. Eh bien; Madame, je vous supplie de faire avec moi ce calcul. / Vous connoissez D... comme & mieux que moi même. Comptons; s'il vous plaît, les femmes qu'il faut excepter de mes observations. — J'en compterois cent; ou pour mieux dire je n'en compterois aucune parce que ce seroit vous livrer toutes celles qui ne me viendroient pas à l'esprit. — Madame, nous causons, il ne s'agit pas de médifance. — Eh bien

Madame de Mairodad — qui a son prétendu cousin depuis trois semaines, pour lequel elle a quitté l'abbé de Ponvert, qui avoit succédé au chevalier de l'Etrange, qui ne l'a jamais eue dans son brillant. — Voila une des bonnes noirceurs que l'on puisse inventer. On n'a point l'abbé de Ponvert — oui quand on peut en avoir d'autres — passons celle là. La comtesse de Figueroa — sans doute elle n'a jamais eu le colonel d'Angoumois, elle n'enleva pas à sa sœur le vicomte de Branteze. Fables que tout cela. Si je vous connoissois moins, je serois tenté de croire que vous m'allez nommer celles dont les aventures sont les moins secrettes. — Mais c'est qu'il ne faut point croire les contes populaires, qu'orfante une rivale piquée, ou un amant quitté, je veux dire refusé. En voici un exemple. Si vous eussiez été à N*** vous eussiez prononcé sur le marquis de Laf-ton & sur moi, comme vous décidez de la comtesse de Figueroa. Auriez vous eu raison? — non, j'aurois jugé le marquis sans expérience — fort bien, vous ne m'auriez seulement pas fait l'honneur de douter de ma complaisance. — faut-il vous

DE MADAME DE ST. LYS. 87

vous parler à cœur ouvert ? Je crois que votre vertu n'a tenu qu'à son défaut d'usage. Mais ne vous offendez pas de cette opinion. On résiste aux mauvais choix, aux mauvaises mœurs, aux indiscrets, aux hommes en général. Mais on ne résiste pas à un homme aimable dont on est adorée & qu'on aime. Cet attrait que la nature a établi entre les deux sexes est plus fort que l'éducation, & l'éducation seule a établi la loi des résistances. — La nature qui a mis dans nos âmes cet attrait, irrésistible selon vous, nous a donné aussi la pudeur qui n'est pas moins victorieuse. — Oui, à peu près l'une comme l'autre ; la pudeur ! la pudeur est une vertu factice. Si vous en vouliez une preuve sans réplique..... Mais l'idée est un peu singulière. — Dites, dites toujours. Vous avez assez d'esprit pour qu'en puisse vous entendre. — Eh bien, d'où vient que cette pudeur si bruyante, si plaintive le jour d'un contract ou dans le moment de la défaite, ne conserve-t-elle le lendemain aucun souvenir des outrages prétendus qu'elle vient de recevoir ? — Il y a mille raisons pour

F

cela. Lorsque ce cruel sacrifice est fait, il ne nous reste plus qu'à intéresser à notre gloire éclipsee celui qui en est l'objet. L'entiere confiance, un abandon généreux semblent devoir toucher un homme que nous estimons, & cette confiance sans réserve ne s'allie que très difficilement avec les gémissemens de la pudeur vaincue. Voilà tout le secret. — Il seroit difficile de donner des raisons plus ingénieuses, mais peut-être possible d'en donner de plus vraies. Vous finissez toujours par me faire illusion, mais dans le fonds de mon ame je ne puis changer d'avis. Revenons à vos lettres. Le projet d'attendre avec le marquis de Laston des occasions plus favorables pour vous mettre sous la protection du sacrement ne déplaira-t-il point à nos prudes ? Pour moi avoir trouvé la chose possible me paroît si gai que je ne l'oublierai de ma vie.—Est-ce que vous ignorez que les fortes passions sont la sauvegarde de la vertu, qu'alors les foibleesses sont sans attrait ? Quelles femmes avez vous donc eues ? — Aucune malheureusement qui vous ressemble. Si j'eusse été assez heureux pour vous

plaire, j'aurois à jamais ignoré ce que les autres m'ont appris quelquefois au dépens de mon bonheur. — Cela est on ne peut pas plus honnête. J'ai toujours désiré favoir une de vos aventures pour voir quel usage vous avez fait de vos principes. Je fais par exemple que Madame de Brossey vous a aimé à la fureur. Me voila instruite ; je vous épargne les frais d'une indiscretion, dites moi les détails. — Je le veux bien. Madame de Brossey étoit veuve à vingt ans. Vous avez connu sa figure, son esprit, sa tournure. Je la rencontrai à St. Cloud où elle fut témoin, sans le chercher, de l'infidélité de son amant. Le dépit étoit peint dans ses yeux. Elle me fait quelques agaceries, j'y répons mal, n'étant point au fait de ce qu'elle avoit vu, j'ignorois parfaitement servir à une vengeance. Cependant de fréquentes distractions, un mélange de gaieté peu naturelle & de sérieux involontaire m'ouvrit les yeux & me décida à lui parler de Mr. de Themose que je favois être son amant. C'est un homme charmant, me dit-elle, qu'on dit que j'aime, & qui

plait à tout le monde excepté à moi. Je me suis vingt fois haranguée inutilement. Il m'amuse toujours de la même façon. Il est si sage qu'on craint presque de le rendre heureux ; sa façon de traiter l'amour rend aussi ce Dieu trop respectable — quel beau caractère vous me développez ! oui ! vous êtes la femme que mon cœur désœuvré cherchoit depuis si longtems. Dès ce moment , Madame , je jure de n'aimer que vous. — Bon , vous débutez précisément par ce que je hais à la mort. Je crains les sermens autant que les déclarations. Commencez par aimer , je me charge du reste. — Je voulus baiser sa main & changer d'attitude. — Autre maladresse. Comment vous avez de l'esprit , dit-on , on vous cite , & vous n'avez pas deviné que je ne suis pas de ces femmes qu'on traite si lestement. Je vais vous parler clair. J'avois médité votre conquete. Un peu le souper du commandeur où je vous vis pour la seconde fois , & beaucoup votre réputation , m'avoient séduite. J'ai vu ce soir Mr. de Thémose aux pieds de la petite Valsage. Vous vous êtes offert. J'ai com-

biné que je pouvois à la fois satisfaire un caprice & me vanger d'un infidèle, je vous agace, je suis sur le point de vous retenir, & vous allez tout gâter par une *vieillesse* & une précipitation déplacée. Maintenant je ne crois plus vous aimer. Remettez moi au point où j'étois.

Je le confesse, cette réception m'étoit inconnue. Je sauvai mon embarras par une querelle. Un début si précieux me tourna la tête. Je me trouvois partout où elle étoit, elle m'en fit des reproches. Je fus chez elle, & ne parlai plus dans le monde, nouvelle façon de lui déplaire. Enfin je m'aperçus que je l'indignois, alors je fis parvenir une lettre, dans laquelle je m'avois indigné de ses bontés; j'ajoutois que Madame de St. George me rapelloit dans ses fers, qu'aussi bien il n'étoit que trop évident que mes efforts n'avoient point effacé les premières impressions.

Sa réponse fut un perfidage, elle me fait venir, m'assure que Madame de St. George ne s'occupe point de moi, me développe la situation de mon ame, &c.

motif qui me fait agir. „ Je vous con-
 „ feille de ne pas hazarder votre bon-
 „ heur. Je vous aime, obéissez à votre
 „ penchant, n'employez point ces res-
 „ sources usées, qu'il ne faut en vérité
 „ pas rajeunir „.

Elle me renouvela l'assurance de ses bontés, me jura un gout très vif, & me laissa le maître des preuves. Je m'assurai sur le champ de mon bonheur.

Jusqu'ici tout va bien, me dit-elle. Mais ce n'est pas le moment le plus difficile. Voici la crise. Nous n'avons plus grand chose à désirer. Notre passion n'est déjà pas trop vive. Si la jouissance produit son effet, & que l'amour décline, nous n'aurons fait que nous rencontrer, & c'est ce que je ne veux pas. Imaginons quelque chose pour être tendres, pour être un peu constans, & surtout pour écarter le sommeil de l'ennui. Il y a bien les remèdes ordinaires qui consistent à se désirer plus longtems qu'on ne se voit; ce n'est pas notre position. Nous ne craignons pas l'indigence. Il s'agit seulement d'éviter les surprises que la nouveauté fait aux sens & à l'amour propre.

Nous vécumes de cette façon six grands mois. Point de tendresse, nulle défiance, pas l'ombre d'un reproche, quelques fausses allarmes, jamais d'infidélité, jamais femme ne fut plus aimable, jamais l'amour ne fut plus heureux. Mais Madame de Murat l'a dit. Si le plaisir étoit éternel les dieux l'auroient gardé pour eux.

Je révois un soir, & Madame de Brofsey étoit sérieuse. Je lui demandai à quoi elle devoit ce changement. Je me rappellois, dit-elle, un propos du chevalier Sircey. Il est bien fou. Dans quelques années ce sera un homme charmant. Mais vous qui me faites dire mes secrets, à quoi rêviez vous? — A la petite de Sennemours. Que de naïveté, & en même tems quel amour du plaisir! Quand les premiers feux de l'himen seront éteints ce sera une femme précieuse. — Je vous entends — je vous ai devinée — au moins nous serons toujours amis — femme délicieuse, je pourrais être cent fois infidèle que je n'aimerai jamais que vous „

Je suivois dans les yeux de Madame de St. Lys la sensation que lui causoit l'anecdote du chevalier de Salus. Elle l'écouta



avec le plaisir de la curiosité , mais sans intérêt. Lorsque nous fumes seuls , elle me demanda ce que j'en pensois. Je lui répondis que je ne le savois pas trop ; que de semblables motifs étoient si extraordinaires qu'elles renversoient les opinions.

Il m'étoit d'ailleurs difficile de m'expliquer. J'avois une crainte de déplaire à cette femme , dont je ne pouvois me rendre compte. Je venois de quitter Madame de Mans sans sujet & avec moins d'égards que ses procédés ne l'exigeoient. Il sembloit que les détails dans lesquels devoit entrer Madame de St. Lys pour que je faisisse parfaitement les nuances de son caractère , nuisoient à tous les objets de comparaison que j'en rapprochois. On n'exprime point l'espèce de sentimens que j'éprouvois , en m'occupant des motifs qui avoient toujours dirigé ses démarches.



C H A P I T R E V I I.

Nous avons dit que les nouvelles que rapporta le vicomte de Bréhon déconcertèrent les projets du marquis son père. Il avoit accueilli avec autant d'empressement que de reconnoissance les propositions du vicomte. Il lui confia ensuite qu'il s'offroit un parti pour son fils, qui non seulement par là devenoit très riche, mais terminoit une suite de procès du gain desquels dépendoit l'existence de ses frères & de ses sœurs; qu'il avoit souscrit malgré lui au mariage projeté avec Mademoiselle de Mozé, qu'il se rendroit à Mozé pour la noce, que là il assembleroit le baron, sa fille, le vicomte, qu'il exposeroit sa situation, l'état de ses affaires, la nature des offres qu'on lui faisoit, que d'après cet exposé il se retireroit, les laisseroit délibérer, & viendrait ensuite prendre leur avis pour s'y ranger quel qu'il pût être.

Le vicomte rendit cette conversation

à Mademoiselle de Lafton. Ils conclurent qu'il n'en falloit rien dire au marquis qu'après le mariage ; fa qualité de gendre le mettroit dans le cas de servir plus utilement les projets de fon beau-frere ; que puifque le pere lui-même ne vouloit en parler qu'à Mozé , il falloit fuivre fes arrangemens. On fe contenta donc de prévenir Mademoiselle de Nelfan & le marquis, que le comte de Lafton venoit à la noce , & s'y trouveroit le jour dont on étoit convenu.

Ce jour tant défiré arriva enfin. On fe rend à Mozé : une fête champêtre étoit préparée à un quart de lieue du château. De l'enjouement, de jolis couplets, un enemble agréable difpofèrent les efprits au plaifir. On fut vraiment gai, ce qui n'arrive prefque jamais à une noce.

Si chacun vit briller dans les yeux de Mademoiselle de Mozé le plaifir de revoir un amant adoré, chacun auffi applaudit à fon choix. Le vicomte de Bréhon n'étoit pas moins fatisfait. Le vieux baron de Mozé contemploit, l'œil humide de pleurs, l'empreflement mutuel

des amans. De quelque côté qu'on jettât les yeux, on voyoit l'image du bonheur. Mademoiselle de Lafton cachoit une partie du sien, sous l'embarras nécessaire dans ces premiers momens. Elle raconta cependant la maniere dont le baron s'étoit assuré sa conquête. Il est tems, dit-il, de révéler le mystere. Rendons graces à l'auteur de ma félicité, elle est l'ouvrage de Mademoiselle de Mozé.

Mademoiselle de Lafton, plus attendrie que surprisè, se livra à cette douce sensibilité que les belles ames seules peuvent sentir, & que l'on n'exprime jamais. Peut-être que le plus délicieux de tous les sentimens est la reconnoissance qu'on rend aux bienfaits de l'amitié.

Cette scene mêlée de larmes porta l'émotion dans tous les cœurs. La seule demoiselle de Nelson monroit une indifférence que vraisemblablement elle ne sentoit pas. Sa sœur, qui eut le chagrin de s'en appercevoir, crut ne devoir y faire qu'une légère attention. Mais dans le cours de la journée, elle chercha l'occasion de l'entretenir & de pé-

nétrer la source de ses ennuis. Mademoiselle de Nelfan se retrancha sur des phrases générales, ressources ordinaires de la dissimulation.

Sur le soir on annonça Monsieur de Loifange. On est invité né chez ses amis, dit-il, au baron; vous voudrez bien me garder ce soir. Mademoiselle de Mozé qui faisoit les honneurs du château, choquée de ce ton d'aisance si déplacée dans la circonstance, le reçut avec une politesse froide. Dès ce moment la liberté, la bonne joie, la confiance disparurent. Le marquis trouva cette démarche leste, ne fit aucun fraix, & témoigna deux fois à la seconde de ses sceurs, que la familiarité affectée de Mr. Loifange avec elle ne pouvoit que déplaire infiniment; elle eut l'imprudence de confier à son amant ce qu'elle appelloit les vexations de sa famille: pendant le bal il affecta plus que jamais, de s'occuper d'elle, ne dansa qu'avec elle, n'entretint qu'elle, ou ne parla que d'elle; le marquis crut même entendre certains propos qui vantoient être équivoques, mais dont il pouvoit conclure

que Mademoiselle de Nelfan avoit confié ce qu'il avoit dit. C'étoit à la suite d'un repas de nœce. Les têtes étoient échauffées, il s'approcha de Mr. de Loifange, le pria de respecter l'inexpérience de sa sœur; celui-ci repliqua par une brusquerie, les propos deviennent plus vifs, le ton l'est d'avantage encore que les expressions, les menaces suivent de près, ils sortent, vont dans les bosquets, mettent l'épée à la main, se battent, le marquis tombe, il expire.

Mademoiselle de Mozé, qui s'étoit déjà apperçue de son absence, dit au vicomte, je soupçonnerois quelque folie, s'il étoit sorti avec un autre, mais il n'a pas donné la préférence à Mr. de Loifange. Le vicomte fort sans répondre, s'informe si l'on a vu le marquis, un laquais étranger lui dit qu'il est passé dans les jardins avec un autre Monsieur, il y va, entend les soupirs d'un homme qui est au dernier combat, il s'avance, & apperçoit le malheureux Lafton étendu par terre, ayant sa main sur sa playe, dont le sang couloit à gros bouillon, il

veut aller chercher du secours, la voix lui manque, ses genoux se déroberent sous lui, il ne peut avancer, il tombe à côté du marquis sans connoissance.

Cependant l'absence de ces trois hommes donnent des inquiétudes. On détache des domestiques, un d'eux revient tout égaré, à son air on devine un malheur. Mr. de St. Péjan vole au secours, fait revenir Mr. de Bréhon, gardez, leur dit-il, le plus profond silence, & sur-tout ayez pitié de Mademoiselle de Mozé, il compose sa physionomie, rentre, & dit, que le marquis a une indigestion terrible, mais sa paleur, sa langue qui articuloit mal, le dérangement de ses cheveux, jettent la frayeur dans tous les esprits. Vous nous trompez, dit Mademoiselle de Mozé, c'est autre chose; à l'instant elle veut sortir de la salle, chacun se presse de la suivre. Le vicomte se jette à travers de la porte, Mademoiselle de Mozé se précipite vers une autre, arrêtez la, s'écria-t il, gardez qu'elle ne sorte. On est dans la consternation, on l'arrête, on entoure le vicomte, on le pousse de questions, il invente une his-

toire sans vraisemblance , il se coupe , les larmes le suffoquent ; Mademoiselle de Mozé jette un cri , appelle son pere , se jette dans ses bras & s'y évanouit. Madame de Bréhon tombe sur un fauteuil , les uns font immobiles , d'autres cherchent des secours , & dans cet égarément général , les moins à plaindre sont ceux qui ont perdu l'usage de leurs sens. Madame de Bréhon & Mademoiselle de Mozé ne les recouvrent que pour se plonger dans un abîme de douleurs. Le comte de Lafton , dont l'âge sollicitoit le repos , & qui avoit laissé la compagnie , se réveilla pour apprendre cet affreux malheur. Ceux qui avoient été invités avoient cru par discrétion devoir laisser cette maison de larmes , & ainsi cette famille infortunée , abandonnée à son désespoir , trouva quelque espece de douceur à concentrer dans son sein ses gémissemens & ses afflictions profondes. Le vicomte de Bréhon voulut dans la suite hasarder quelques réflexions sur l'horreur des maux sans remèdes , & les suites affreuses des chagrins. Mademoiselle de Mozé l'écoutoit sans répondre ;

à peine elle consentoit à prendre quelques alimens : plusieurs jours n'apporteroient aucune différence à son état, elle n'avoit pas encore versé une larme ; ses yeux étoient égarés. Le comte de Laf-ton avoit porté sa douleur dans le reste de sa famille. Mademoiselle de Mozé rouvroit à chaque instant la source de ses pleurs, soit par des images désolantes, soit en réfléchissant sur l'état cruel de son amie. Elle sembloit lui devenir presque indifférente. Son pere avoit à peine conservé quelque empire sur ses volontés ; dès l'aube du jour elle passoit dans son appartement, y demeurait deux heures, les yeux fixés en terre, elle le quittoit pour passer dans un autre, toute la journée s'écouloit sans qu'elle eût proféré une parole, elle se promenoit, changeoit de place, ouvroit un livre, le quittoit, écrivoit, jettoit son papier au feu, & retomboit tout à coup dans un état si noir, que malgré soi l'on s'alarmoit pour sa raison. Mr. de Bréhon vraiment affecté conseilla à Mr. de Mozé de venir avec sa fille accompagner Madame de Bréhon dans ses terres, le voyage

Voyage, le changement d'objets, l'éloignement du théâtre d'une scène sanglante, peuvent si non suspendre la douleur, du moins modérer son activité sur les sens. Ils partirent en effet tous quatre.

CHAPITRE VIII.

LE vicomte de Bréhon n'essaya point d'arracher brusquement Mademoiselle de Mozé à ses chagrins. Il la laissa toute entière à sa douleur. C'étoit un de ces caractères qui ne se changent pas au gré des événemens. Le tems seul peut les rendre accessibles au raisonnement. Il produit un effet lent, mais sûr. Elle se livra sans ménagement à l'étude, ou pour mieux dire à la lecture, car les femmes lisent & n'étudient point. Madame de Bréhon employa aussi un motif plus pressant pour troubler la solitude dans laquelle elle vivoit. Cette douloureuse scène avoit occasionné dans la santé du baron de Mozé une révolution

G.

dangereuse ; pour peu qu'on appuyât sur ce motif, Mademoiselle de Mozé docile à ce qu'on lui proposoit sembloit suspendre ses douleurs, pour dérober aux yeux de son pere les tristes impressions qu'elles laissoient sur son visage.

Les soins de l'amitié sont si puissans sur les ames sensibles qu'avec de la persévérance, & de l'adresse, ils rendent le calme à une ame désolée. On passe du sentiment de la douleur à un état d'apathie, de l'apathie à supporter les distractions, des distractions à accepter des plaisirs tranquilles, & des plaisirs tranquilles on rentre dans la société, où de tristes souvenirs viennent encore quelquefois vous disputer aux amusemens, mais ils ne sont que passagers.

Mlle. de Mozé éprouva pendant deux ans ces différens périodes. Elle en vint même au point de parler du marquis de Lafton. Témoin du tableau le plus touchant qui soit dans la nature, celui de deux cœurs parfaitement unis, elle jouissoit de son ouvrage. Jamais le nuage le plus léger ne s'étoit élevé sur la féli-

cité de ses amis. Le spectacle du bonheur, qui aigrit l'envie, adoucit le malheur chez les ames vertueuses.

La vicomtesse, en l'entretenant toujours de ses peines passées, y mêloit des objets plus consolans. Il est encore des hommes honnêtes, lui disoit-elle un jour: je vous conseillerois de changer d'état. Vous trouveriez dans vos enfans de quoi remplir un vuide, dont votre cœur se plaindra longtems.

Quel homme peut encore exister pour moi. Je n'en admectrois aucun à l'examen qu'il n'eût un âge bien réfléchi. Vous imaginez sans peine à quel sentiment j'aspire. L'âge ne me feroit rien, le caractère me décideroit entièrement.

Dans le moment le vicomte entra. (On ne changeoit pas de conversation quand il paroissoit.) Cette idée, dit-il, m'est aussi venue plusieurs fois. J'avois pensé au baron de St. Lys. Le baron a au moins cinquante ans: il a servi long-tems dans la maison du roi. Quant à la naissance & à la fortune, c'est bien ce qu'il nous faut. Mais vous donner

une idée de son caractère n'est pas aisée. Excellent ami ! ceux auxquels il rend le plus de service sont toujours ceux dont il paroît le moins s'occuper. Sa maîtresse n'étoit jamais la femme qu'il aimoit le plus ; né avec beaucoup d'esprit, il ne faisoit aucun frais pour en tirer parti ; pouvant prétendre à tout, il n'a rien sollicité : honnête & vrai jusqu'au scrupule, si en matière d'honnêteté & de vérité, on pouvoit jamais aller assez loin. Voilà tout ce que je puis vous en dire. Vous plaira-t-il ? vous déplaira-t-il ? je n'en fais rien ; mais à coup sûr, il ne vous laissera pas indécise. — Je ne redouterois point un mari de ce caractère ; il y a de la singularité ; mais rien de difficile. — Il arrive de Paris dans quelques jours. Il viendra ici, vous le jugerez.

Il vint en effet. On ne lui avoit pas laissé ignorer l'histoire du marquis de Lafton. Ce tragique événement l'intéressa en faveur de Mademoiselle de Mozé. Il ne lui déplut pas ; elle le trouva seulement un peu trop poli, & trop plein de cette discrétion qui finit par gêner

quand elle est poussée trop loin. Le vicomte amena les choses si naturellement que Mr. de St. Lys pensa de lui-même à ce mariage, & le chargea d'en faire la proposition. Mdlle. de Mozé n'y répondit que devant lui-même. Voici comme elle s'en expliqua. "Votre dessein, Monsieur, me fait beaucoup d'honneur; avant de m'y prêter je veux éclaircir deux points avec vous. Le premier est que l'administration de vos biens me sera à jamais étrangère. En y refusant mes soins, je ne vous prive de rien; ils ne font utiles qu'avec de l'intelligence; elle me manque entièrement. L'autre est ma liberté que je veux conserver dans toute son étendue. Ma maison avec Madame de Bréhon n'est point une de ces conventions qui font l'agrément de la vie, c'est un besoin qui tient à mon existence. Non que je veuille par là me fixer sans cesse sous les yeux d'une ombre qui me sera toujours chère, mais qui ne trouble pas mon repos. Je veux seulement éloigner une apparence d'esclavage, qui d'ailleurs peut-être

108: M É M O I R E S

» l'espèce de sentimens que j'aurois pour
» vous. Je laisse à Mr. de Bréhon le soin
» de vous rassurer sur les inconvéniens
» qui sembleroient pouvoir naître de
» cette confiance illimitée ».

Voici ce que le baron de St. Lys répli-
qua. « Quant à mes biens, je ne suis pas
» plus habile que vous, Mademoiselle.
» Nos gens d'affaires partageront entre
» nous deux également, & ce sera si
» vous le voulez bien la dernière fois
» qu'il sera question de l'article de la
» fortune. Pour la seconde demande,
» vous n'avez fait que me prévenir, &
» me débarrasser du seul poids que je
» sentoie en allant à l'autel.

Le lendemain cette union se célébra
dans le sein de l'amitié, sans appareil,
sans fête, pour ne pas retracer de fu-
nestes images. Ils avoient reçu le matin
la bénédiction nuptiale, après dîner le
baron prend Mr. de Bréhon en parti-
culier, & lui dit, je suis d'un âge, &
d'une figure peu propre à plaire à cette
jeune personne. Je crois devoir la dis-
penser d'un devoir qui seroit un sacrifi-
ce; dans la suite nous nous connoîtrons

d'avantage, ces détails peuvent devenir moins insupportables, mais aujourd'hui cela seroit ridicule de ma part. Prévenez la qu'il ne sera question de rien entre nous. -- Je ne saurois me charger de proposer ce que je suis très loin d'approuver. -- Vous ne saisissez pas mon idée. -- C'est parce que je la fais que je m'y oppose. -- Quoi, vous ne sentez pas qu'il est des positions où ce qu'on nomme plaisir est un vrai tourment. -- Oui, lorsque l'on sacrifie tout à la fortune, mais non lorsqu'une liberté mutuelle a présidé aux engagements. -- On s'unit par la convenance des caractères, & quelquefois un peu précipitamment comme nous avons fait, mais ces raisons sont étrangères à ce dont je vous parlois. Ces complaisances qui me seroient peut-être indifférentes lui causeroient beaucoup. Cette idée seule me tourmente. --

Le vicomte insista très inutilement. Cette singularité pouvoit avoir des suites désagréables. Il consulta la vicomtesse. Aussi embarrassée que surprise, elle conclut à en prévenir Madame de St. Lys. Cela ne lui étoit gueres plus aisé qu'à l'autre

de répondre — que voulez-vous que j'y fasse, dit celle-ci. Il ne me convient pas cependant de l'exhorter à changer ses projets. — J'en tombe d'accord, mais il ne convient pas non plus qu'il les suive — je dois tout ignorer — oui, mais ne pas vous priver d'une ressource. . . Brisons là dessus, je vais dire à mon mari d'y pourvoir.

L'éloquence du vicomte fut toujours sans succès. Quelques jours se passèrent. Mademoiselle de Mozé n'avoit encore fait que changer de nom. La joye brilloit cependant dans les yeux du baron. Chaque jour voyoit une nouvelle fête. Chaque événement donnoit lieu à des présens nouveaux. Paris avoit fourni tout ce qui tient à la parure & à l'ameublement. Des voitures élégantes & commodes, de superbes chevaux, vingt artistes occupés à décorer un château jusques là négligé, annonçoient le plus doux avenir. Le baron tint plus qu'il n'avoit promis. Les attentions sont portées jusqu'au raffinement. Jamais le désir de plaire ne fut plus fécond en ressources. Madame de St. Lys ne savoit com-

ment expliquer sa reconnoissance. Elle n'avoit pas encore acquis une certaine liberté, elle étoit en quelque façon étrangère dans sa propre maison. Elle déroboit à tous les yeux la cause de cet embarras momentané. Il disparut enfin. Un stratagème assez plaisant, inventé par le vicomte, mit Monsieur de St. Lys dans l'impossibilité de suivre son plan.

La fin de l'été se passa dans les fêtes qui suivent les noces, dans les visites nécessaires & pénibles, & dans les préparatifs d'un voyage à Paris où ils résolurent tous quatre de passer l'hiver. Ils exécuterent leur projet. Mad. de St. Lys acquit dans cette capitale des amis, des connoissances, des graces, & des goûts agréables, avantages qu'en retirent toujours les esprits bienfaits. Pour prouver à quel point elle avoit bien saisi les mœurs de ce singulier pays, nous rapporterons ici une lettre qu'elle écrivoit à Monsieur de St. Péjan, gentilhomme de sa province que nous avons eu occasion de nommer dans ses mémoires. „ Oui, j'en con-
 „ viendrai de bonne foi. Beaucoup d'ob-
 „ jets m'ont frappé à Paris. Non seule-

„ lement ces chefs d'œuvre de l'art
 „ trop communs peut-être pour être
 „ admirés, & sur lesquels l'ignorance
 „ se promène de grands yeux, mais l'in-
 „ térieur de la société. Les hommes
 „ les plus aimables ici ne sont pas les
 „ plus vertueux. Ce n'est qu'au milieu
 „ de cette ville qu'on peut prendre quel-
 „ que idée de ses habitans. Ils n'ont ni
 „ le tems de penser, ni celui de sentir,
 „ mais ils sont heureux sans cette double
 „ occupation de l'ame. Ils se remuent
 „ plus qu'ils n'agissent, ils jouissent peu,
 „ parlent beaucoup, projettent encore
 „ d'avantage. Comme personne n'est
 „ nécessaire dans la société, personne aussi
 „ n'y est de trop. On a peu d'attachement
 „ les uns pour les autres, mais beaucoup
 „ de confiance. Comme on ne se voit
 „ presque que lorsqu'on se rencontre,
 „ on a toujours l'air de la surprise. Il
 „ ressemble à de l'intérêt chez la plupart
 „ des gens; c'est ce qui fait croire qu'on
 „ a du plaisir à se voir.

„ On connoit peu ici la distance des
 „ rangs. Les talens agréables confondent
 „ tout. Le ton d'un homme est le garant

„ de sa naissance, ou l'en dispense. La
 „ fortune écarte tout examen, & quand
 „ il méneroit à certaines découvertes,
 „ elles ne méneroient à rien.

„ Le défaut de mœurs ne paroît pas
 „ un grand vice. Je soupçonne que c'est
 „ parce qu'il s'allie souvent avec de
 „ bonnes qualités telles que la générosité,
 „ la bonhomie, la bravoure.

„ C'est bien ici que l'on peut dire
 „ que la politesse est l'art de s'occuper
 „ des autres sans affectation. L'empresse-
 „ ment a l'air de la sincérité. Cependant
 „ quand on examine de bien près, on
 „ trouve qu'à la cour la politesse res-
 „ semble à la protection, à la ville c'est
 „ du persiflage, chez la bourgeoisie c'est de
 „ la bassesse. En général il y a un langage
 „ de convention, si outré, qu'il y auroit
 „ du ridicule à croire ce qu'on vous dit.

„ La fureté dans le commerce, le laco-
 „ nisme dans la conversation, le talent
 „ d'embellir des riens, l'extrême liberté,
 „ la décence en public, sont une source
 „ d'agrémens qui nous est presque in-
 „ connue dans nos provinces. Il me
 „ semble cependant que les femmes se

font un idiome qui à force de trop
dire ne dit plus rien. L'exagération
dans les mots annonce de la stérilité
dans les idées.

La plupart des grands n'ont pas la
possibilité de sortir leurs parens éloignés
de la misere, & on les entretient sans
cesse de leur crédit, ou de leur pro-
tection. Il y en a qui la vendoient
publiquement sous le dernier règne.

La fureur de protéger, ou la vanité
de le faire croire, rend les grands cent
fois plus dépendans que les dupes qui
poursuivent leurs faveurs imaginaires.

Chose bien suprenante ! la premiere
récompense qu'on leur demande lorsqu'ils
ont obligé, c'est la permission
de les quitter, si on leur étoit attaché.

Si les gens en place avoient pour
amis tous ceux qui se disent tels, ils
seroient les plus fortunés des hommes.
Mais ils n'ont que des valets, ou des
parasites. Leur gloire & leur ambition
les engagent à se livrer aux affaires
de l'état, leur famille & leur avidité
les pressent pour leur fortune. Quels
momens trouveroient-ils pour l'amitié ?

„ Ce qu'ils ont éprouvé sur la route qui
 „ les a conduits à l'élevation leur a per-
 „ suadé que l'amitié est une illusion agréa-
 „ ble que les hommes ont imaginée pour
 „ la consolation de leur amour propre.

„ Les gens de robe se croient aujour-
 „ d'hui des hommes d'état. Rendre la
 „ justice leur semble une œuvre de furé-
 „ rogation. Peser les intérêts publics est
 „ le vœu de leur ambition. Jamais il n'y
 „ eut autant de lumières dans leur corps.
 „ Elles étoient nécessaires pour soutenir
 „ leurs prétentions, & se défendre con-
 „ tre un homme qui a étonné la France,
 „ mais qui ne l'a pas servie; que ses par-
 „ tisans ont admiré un moment, & que
 „ personne n'a plaint.

„ Les hommes de lettres sont en gé-
 „ néral plus estimables qu'aimables. Deux
 „ partis se sont formés dans la littérature,
 „ l'un que l'on nomme les philosophes,
 „ & l'autre les croyans. Les premiers,
 „ dit-on, ont pris à tâche de débarasser
 „ l'esprit humain de la peine de croire
 „ aux fables que l'ignorance avoit prises
 „ pour des vérités. Leur méthode est
 „ simple & peu propre à allumer des

querelles. Elle consiste à exposer les faits avec franchise, & à les dépouiller de cette mystérieuse enveloppe sous laquelle les siècles passés les déroboient aux yeux de la multitude. Il arrive de là, dit-on, qu'on ne peut plus soutenir aujourd'hui le simple exposé de ces mêmes faits, pour lesquels nos aïeux eussent versé leur sang. Ceux que l'on nomme les croyans voient partout des opinions erronées, & les combattent avec une chaleur que ceux de leur parti nomment zèle, & que les autres appellent fanatisme. Il n'appartient pas à une femme de prononcer sur ces matières; aussi ne me permettrai-je aucune réflexion. . . . Ce qu'on appelle beaux esprits est divisé en vingt classes. Les uns n'ont rien fait, mais ils sont supposés pouvoir beaucoup. D'autres ont obtenu ce titre pour louer proprement les coriphées de la littérature. Il y en a dont tout le mérite est de bien lire. Il est une classe d'hommes célèbres qui seroient fâchés d'être de beaux esprits, chez lesquels on trouve le savoir joint à la modestie, l'éclat

DE MADAME DE ST. LYS. III

„ des talens & la simplicité de la vertu,
„ la prudence des sages, & le courage
„ des sectateurs de la vérité; leurs lu-
„ mieres sont à la disposition de leur
„ siècle. Il n'y a que leur défintéresse-
„ ment qui égale leur complaisance.

„ J'ai vu une de ces assemblées appel-
„ lées par dérision bureaux d'esprit. Les
„ hommes que j'ai peints tout à l'heure
„ n'y paroissent point. Ce que la scene
„ comique présente de plus ridicule n'é-
„ gale pas ces cotteries. J'espère qu'un
„ jour le théâtre fera justice de ces
„ fanhédrius littéraires, où l'on distribue
„ les places & les couronnes.

„ Les financiers ne sont plus ces
„ hommes d'or dont on a dit autrefois
„ qu'ils avoient l'esprit de plomb, le
„ cœur de fer. Mais pour avoir pris
„ les belles manieres, ils ne sont guères
„ moins en butte à la haine publique.
„ Le moment est venu où leur système,
„ dit-on, va tomber à la voix d'un minis-
„ tre éclairé, ferme & ami du bien pu-
„ blic. Ce sont de grandes victimes
„ qu'on doit à la vengeance du peuple.
„ Ils tenoient le sceptre sous le dernier

„ règne, & ils l'ont quelquefois rude-
 „ ment appesanti sur cette portion de
 „ l'état toujours foulée, toujours fidèle.

„ Les femmes ont une grace que rien
 „ n'exprime & ne remplace. Chez elles la
 „ parure ajoute à la beauté, ou relève les
 „ figures ordinaires, ou dissimule la lai-
 „ deur. Le maintien d'une femme de la
 „ cour se destine différemment de celui
 „ d'une femme de Paris. Elles ont une
 „ manière de saluer, de s'asseoir, de pro-
 „ téger, qui les distingue des autres états.
 „ L'hommage qu'on rend à leur supé-
 „ riorité est payé par la politesse la plus
 „ affectueuse, & par une façon d'obliger
 „ ou pour mieux dire de refuser, qui
 „ enchante. L'esprit de leur état est le
 „ seul qu'elles cultivent. La manie d'a-
 „ voir du crédit leur vaut quelques ridicu-
 „ les, & leur coûte plus de peine que leurs
 „ soins ne leur donnent de célébrité.

„ Ce qu'on appelle le bon ton a détruit
 „ les mœurs, & a privé les hommes
 „ d'une des plus douces illusions de la
 „ vie, l'amour. Les ridicules répandus
 „ sur l'excès du sentiment sont tombés
 „ sur le sentiment même. Dès qu'il a été
 avili

„ avili , les besoins ont pris différens
 „ masques , & les femmes font conve-
 „ nues tacitement qu'elles accueilleroient
 „ les desirs , pourvu qu'on leur conser-
 „ vat quelque vestige de soumission. Je
 „ défie qu'on définisse aujourd'hui ce
 „ qu'on a mis à la place de l'amour.
 „ Au lieu de la timidité qui doute du
 „ succès , on se présente avec une cer-
 „ titude de plaire , qui elle seule est une
 „ insulte. A la place de la crainte de per-
 „ dre sa conquête , le désir d'être quitté
 „ perce par mille endroits. Il y a un
 „ art de montrer l'embarras de ses triom-
 „ phes , & d'avilir les femmes en en pa-
 „ roissant enyvré ” .

„ Les soupers sont aussi trop en-
 „ nuyeux ; ils feront cause que ce qu'on
 „ appelle la bonne compagnie tombera à
 „ plat. L'habitude de n'arriver que pour
 „ se mettre à table , & de demander ses
 „ chevaux dès qu'on en sort , fait que
 „ personne ne s'occupe d'égayer des mo-
 „ mens si courts ” .

„ Je ne fais pas ce que c'est que la
 „ liberté , si elle n'est pas à Paris. On ne
 „ s'oppose qu'à ce qui détruit scandaleu-

, sement l'ordre social; les défenses pa-
s fageres de certains ouvrages sont un
» hommage rendu à la morale ou à la
» religion; mais dès qu'on a sauvé le
» respect dû aux loix, les perquisi-
» tions cessent.

» La tolérance la plus parfaite y regne.
» Comptera-t-on pour quelque chose ces
» levées de boucliers de prêtres inquiets,
» qui pour se donner quelque célébrité
» refusent ce que la plupart du tems on
» ne leur demande pas.

» J'ai relu avec attention ce que Mr.
» Rousseau dit des mœurs de Paris dans
» la quatorzième lettre de la seconde par-
» tie de son roman, j'ai fait exactement
» la comparaison, je lui en demande par-
» don; mais tout m'a paru exagéré. On
» me dira qu'une femme ne voit pas com-
» me un homme, & comme un homme
» tel que Mr. Rousseau. Je répondrai
» que les ridicules ne nous échappent ja-
» mais, que c'est une affaire de tact,
» qu'une femme exercée voit aussi bien
» que le plus profond philosophe; j'ai
» pensé dire mieux, parce que les dé-

DE MADAME DE ST. LYS. III

„ tails échappent presque toujours aux
„ grands esprits ”.

„ Malgré ce qu'on y blame, & ce
„ qu'on peut encore y désirer, c'est sans
„ contredit le pays le plus délicieux à
„ habiter, le pays où la société a le plus
„ fait pour les individus. Les beaux arts
„ seuls occuperoient beaucoup plus de
„ tems que nous n'en pouvons perdre.
„ Le théâtre est devenu l'école de la
„ morale, du patriotisme, de l'humanité.
„ L'éducation n'est nulle part aussi dé-
„ gagée de préjugés, & aussi féconde en
„ bons principes. C'est là qu'on voit
„ de plus près l'amour des François
„ pour leur souverain. Nous avons sans
„ doute les mêmes sentimens, mais les
„ occasions de les manifester sont plus
„ rares. S'ils n'avoient pas été gravés
„ dans les cœurs, ce regne les y auroit
„ fait naître; le peuple sait que les meil-
„ leurs esprits du royaume veillent pour
„ son bonheur, & que le roi est à leur
„ tête. Cette seule idée ne renferme-
„ t-elle pas tout le bonheur ”!

Madame de St. Lys éprouva que pour
être heureuse en ménage il n'est pas

nécessaire d'être sous l'empire des passions ; la complaisance soutenue est au dessus de tout. Leurs goûts ne se contredisoient jamais parce qu'ils étoient toujours différens. Ils partageoient l'année entre la ville & la campagne, & y jouissoient d'une fortune assez considérable pour n'être pas obligé d'en faire une occupation continuelle. C'est la seule maniere d'être riche.

Un accident funeste altéra cette tranquillité. Mr. de St. Lys n'avoit point eu cette maladie, que le préjugé soutient contre l'inoculation. Il en fut attaqué. Les symptômes annonçoient qu'elle étoit de cette espece cruelle qui ne pardonne gueres. Madame de St. Lys brava les dangers, quoi qu'elle fût dans le même cas de son mari. Elle le servit jusqu'à ce que frappée elle-même il fallut bien laisser à d'autres ces tristes soins. Ils furent infructueux, son mari succomba le dixième jour. On lui déroba ce malheur, aussi longtems que l'on put ; mais dès le lendemain, elle lut dans les yeux la vérité, & dit au vicomte qui étoit auprès de son lit, " on me trompe, mon

„ mari n'est plus ; j'ai la même maladie ;
 „ j'aurai le même sort. Mon sacrifice
 „ est fait , il m'en coûte cependant , &
 „ je ne fais quels sentimens secrets & in-
 „ vincibles m'attachent à une vie où
 „ le destin me poursuit avec un achar-
 „ nement cruel. Mon sort doit être uni
 „ à un homme charmant , il est tué sous
 „ mes yeux ; il est uni réellement à un
 „ homme estimable , généreux , à peine
 „ ai-je connu , ou pour mieux dire entre-
 „ vu le bonheur , que la mort me l'enlève.
 „ Ne me promettez pas que je vivrai ;
 „ mais aidez moi à mourir ; épargnez
 „ sur-tout à ma foiblesse cette conser-
 „ vation , qui glace les malades & leur
 „ laisse voir toute entière l'horreur de
 „ leur sort.

Le vicomte lui promet de ne la pas
 tromper ; mais il la supplia aussi d'at-
 tendre l'ordre du ciel , & d'obéir à la
 nature qui prescrit d'opposer aux maux
 les remèdes qu'elle offre. Le mal fit un
 tel progrès qu'elle consentit à tout ; les
 médecins se présentoient avec cette ti-
 midité qui annonce l'insuffisance de l'art ,
 & bientôt ils désespérèrent. La vicom-

tesse fondante en larmes trahissoit leur secret. Comme elle ne répondoit à la malade que par ses sanglots, celle-ci lui dit, c'en est donc fait, mon arrêt est porté, encouragez-moi mes amis, combattez cette horreur involontaire que j'ai pour ce moment fatal. Vous ne me dites rien; vous me laissez toute entiere à mes maux. Il est une autre vie, n'est-ce pas; assurez le moi bien; cette idée est tout ce qu'on emporte de ce monde.

La foiblesse augmentoit, on lui suggéra de dicter ses dernieres volontés : son mari lui avoit donné tout son bien; elle le rendit à sa famille, fit brûler ses papiers, se recueillit longtems & recommanda son ame à l'Être éternel qui tient dans ses mains nos destinées. Des larmes couloient de ses yeux avec abondance, les médecins avoient forcé Madame de Bréhon de passer dans un autre appartement, son mari étoit dans la chambre de la mourante, mais placé de maniere qu'elle ne pouvoit pas le voir. Elle le demanda, la parole lui manquoit, elle lui fit entendre qu'elle lui disoit & à son amie le dernier adieu, qu'elle

emportoit les plus sinceres regrets d'un mari qu'elle aimoit, & de sa femme qu'elle chériffoit. Il se faisoit de violens efforts pour lui cacher son état. Elle lui fit signe d'ouvrir un secrétaire, il l'ouvrit, il y trouva une boîte, elle contenoit le portrait du marquis de Lafton, elle lui fit signe encore de la garder, & lui montra le ciel qui ordonnoit ce sacrifice; le vicomte fuffoqué s'éloigna. On n'attendoit que le dernier foupir, lorsqu'une crise imprévue changea l'état de la mourante: les medecins firent une nouvelle tentative, elle réuffit, ils annoncerent quelques lueurs d'efpérance, elle fufpendit la douleur; en effet le remède opéra, la maladie reprit fon cours & les allarmes cefferent, on éprouva ce qu'on fent quand on paffe de l'affliction & du défefpoir à la privation des maux, & au bonheur. Madame de St. Lys a dit fouvent depuis, que le plus doux moment qu'elle ait jamais éprouvée eft celui où elle revit fes amis avec la joie & le plaisir fur le vilage.

Cependant en reprenant fes forces, elle s'apperçut vivement de la perte qu'elle

avoit faite. Son mari laissa un vuide dans son ame qui la surprit elle-même. L'excès des douleurs, les approches de la mort, suspendent les sentimens & les regrets; mais le premier usage que l'on fait de ses facultés recouvrées est pour calculer ses pertes & ses chagrins.

Elle fut aussi affligée d'avoir confié au vicomte de Bréhon le portrait du marquis de Lafton; non qu'elle soupçonât sa discrétion, mais elle redoutoit la sévérité de ses principes, & craignoit que cette excusable foiblesse ne fût à ses yeux un tort envers son mari. En effet Monsieur de Bréhon le lui rendit sans aucune réflexion; & ne lui en parla jamais.

Enfin elle étoit femme, & conséquemment elle regrettoit sa figure. Elle craignoit que les outrages de la petite vérole ne la rendissent non seulement laide, mais désagréable, ce qui est cent fois pis encore. Comment concilier, dira-t-on, cette foiblesse avec le courage qu'elle a toujours montré? Comme on concilie tous les jours les contradictions qui déparent l'esprit humain. Son inquiétude

fut vaine. Le mal horrible ne laissa pres-
 qu'aucune trace : sa convalescence n'é-
 prouva nul accident. Aussi-tôt qu'elle
 put être transportée, Madame de Bré-
 hon l'emmena à l'Hermenaut où elles
 passerent l'hyver. Il s'y passa une scène
 attendrissante que nous ne devons pas
 oublier. Madame de St. Lys, ne voulant
 pas mettre la tendresse de son pere à
 une trop forte épreuve, avoit exigé
 qu'on lui cachat son état. Il apprit par
 une voie étrangere la maladie de sa
 fille, & par le vicomte la mort de son
 gendre. On répandit dans le public que
 la baronne n'avoit pas survécu à son
 mari ; les amis de Monsieur de Mozé
 lui rendirent les devoirs que l'usage a
 établis dans ces circonstances funebres,
 & dans les complimens qu'ils faisoient,
 ils mêloient indistinctement sa fille &
 Monsieur de St. Lys. Le vieux baron
 crut qu'on l'avoit trompé, & qu'il n'a-
 voit plus de fille ; il fut mauvais gré à
 Monsieur de Bréhon de n'être pas ve-
 nu partager ses chagrins, partit le len-
 demain, & vint à l'Hermenaut, moitié
 pour se plaindre, moitié pour épancher

ses douleurs. Il arrive, la première personne qu'il apperçoit est sa fille: rien ne peut exprimer ni peindre la joie de ce généreux vieillard. Les larmes le suffoquoient, il ne pouvoit parler, il seroit sa fille, il commençoit des excuses au vicomte, on ne comprenoit rien à son état. Il expliqua le sujet de son voyage, & cet éclaircissement se termina par une jouissance mutuelle; il passa l'hyver avec eux. La présence d'un pere chéri occupe l'ame toute entière. C'est dans son sein que vont se perdre les ennuis, les malheurs, les douloureuses afflictions.

C H A P I T R E IX.

MAdame de St. Lys avoit senti à l'âge de trente ans les deux plus fortes privations, la perte d'un amant adoré & d'un époux chéri. Ses malheurs connus lui donnerent une espece de célébrité, qui multiplierent ses connoissances. Un esprit cultivé, l'intérêt qu'inspire l'afflic-

tion , l'art d'attacher lui en faisoit bientôt des amis véritables. Tant de gens occupés de sa consolation parvinrent au moins à la distraire , & la douleur qu'on distrait cede bientôt. Sa cour étoit nombreuse & choisie ; elle jouissoit de cet état trop généralement vanté , pour qu'il ne soit pas quelquefois désiré. Le veuvage réunit en effet ce que la plupart des femmes ambitionnent , l'indépendance & les hommages. On ne faisoit presque jamais chez Madame de St. Lys ces grands apprêts pour le plaisir , & il se trouvoit tout naturellement au milieu de ceux qui étoient admis dans sa société.

Parmi les hommes il faut distinguer le marquis de Lenty , & le chevalier de Lancysé. Le premier étoit d'une taille ordinaire & d'une figure agréable : un regard séduisant , un son de voix flatteur , secondoient un esprit facile , fécond , délicat en société , vaste , profond , pénétrant pour les affaires , juste , orné en littérature. Capable des plus grands projets , actif , ardent , infatigable , plein de courage & de sens froid , ses forces

sembloient s'accroître en raison des difficultés. Trop de confiance dans autrui , & dans les événemens , trop de facilité à prêter l'oreille aux louanges , rendirent quelquefois ses talens nuisibles & long-tems inutiles.

Le chevalier de Lancyse avoit plus de gaieté que d'esprit , plus d'usage que de connoissance des hommes , sans prétentions , & réunissant cette foule de talens , qui fournissent à l'amour propre un aliment continuel , parce que l'occasion de les faire briller se reproduit à chaque instant. Recherché des femmes , ami des hommes , estimé de ses protecteurs , il n'avoit d'ennemis que ceux qui en étoient jaloux , pour trop bien sentir l'intervalle qu'il laissoit entr'eux & lui. Discret , sensible , modeste , égal , il avoit ce qui intéresse , ce qui concilie les suffrages , ce qui justifie les vœux de l'ambition.

Tous deux avoient des projets qu'ils s'étoient confiés , & tous deux étoient très capables de les faire réussir. Ils passaient une grande partie de l'été à Verpomone , chez Madame de St. Lys , ou à l'Hermenaut chez Madame de Bré-

hon. La facilité de se voir devint une habitude, & l'habitude un besoin pour le marquis. Cent propos jettés dans la conversation avoient toujours échappé à la baronne, ou si elle s'en étoit aperçue, elle n'avoit pas même pris la peine de décourager celui qui les hasardoit. Le chevalier plus hardi n'avoit jamais avoué le motif de ses empressemens ; mais ses recherches étoient si étudiées, il étoit si occupé, sa politesse avoit quelque chose de si tendre, de si intéressant, qu'on devinoit sans peine ses desseins & même ses espérances.

Ils se trouverent au commencement de l'été tous réunis à l'Hermenaut. C'est une très-belle terre en Bourgogne. Ils devoient l'agrément de ce séjour à la grande liberté, base de toute société qui veut être douce & durable. On avoit recours aux délassemens faciles, tels que la chasse, le jeu, la musique, la lecture, la promenade, la comédie. Cette diversité abrégéoit les journées, & donnoit à tout le monde l'occasion de montrer sa complaisance ou ses talens. On éloignoit plutôt qu'on ne recherchoit ceux qui

marquoient trop. Ils ne brillent dans une société que pour le tourment des autres. On aime à les rencontrer, à leur rendre un hommage passager. Mais il ne faut pas vivre avec eux ; ils éclairent de trop près la médiocrité ; ces principes étoient ceux sur-tout de Madame de Bréhon. D'ailleurs, comme ils étoient unis par d'autres liens que ceux du plaisir, ils auroient craint que leurs amusemens ne fissent naître des prétentions, & que les prétentions n'altérassent l'extrême cordialité qui régnoit entr'eux.

Telle étoit leur manière de se rendre heureux. Un jour que les hommes étoient à la chasse, la baronne & la vicomtesse se trouverent seules, & s'entretenoient en prenant du thé de ceux qui mettoient le plus d'agrément dans leur société. Une espèce de rêverie succéda tout à coup à quelques plaisanteries légères. J'ai proposé hier au soir à mon mari, dit la vicomtesse, de me mener tout à l'heure aux eaux de Plombières ; il y a consenti, si je vous déterminois à venir avec nous. — Ce n'est pas cela qui dérangera le voyage. Vous avez bien prévu

que je ne vous y laisserois pas aller seule. Expliquons-nous, sommes-nous malades ? ou n'est-ce qu'une partie de plaisir. — Mais oui, je crois que je ne suis pas bien. — Si c'est pour nous amuser, on ne s'amuse point à Plombières. — Eh ! bon Dieu non, ce n'est pas pour m'amuser. — Vous avez un air bien extraordinaire. — Ma chere Emilie. — Quoi, vous balancez une minute à me confier. — Votre vicomtesse : —

Elle ne put achever, elle rougit, ses yeux se remplirent de larmes.

— Je vous devine, continua Madame de St. Lys, il faut fuir. — Hélas ! oui, sauvez votre amie de sa foiblesse, trouvons quelque moyen d'éloigner cet homme cruel & dangereux. Je crois bien que je serois à l'abri dans les bras de mon mari. Mais il ne faut pas même combattre. Aux yeux de la plupart des hommes, c'est un tort commencé. — La sévérité avec laquelle vous vous jugez m'est un sûr garant de votre vertu. — Ne répondez de rien, vous ignorez ce qui se passe dans mon amie. Cet homme est d'autant plus dangereux qu'il ne m'a

point mis dans le cas de m'en plaindre. Oui, je l'oublierai dans la dissipation du voyage où je confierai tout à Monsieur de Bréhon. — Passe pour le voyage, mais perdez à jamais de vue le projet insensé d'une pareille confiance. Si, comme j'en jurerois, le malheur est sans suite, il est inutile de troubler par une fausse allarme le bonheur du meilleur des hommes. Si, ce que je suis loin de soupçonner, votre cœur s'égaroit, il faut qu'il l'ignore à jamais. — Je fens tout ce que vous êtes en droit de me dire — Pourquoi insultez-vous à ma délicatesse? Si je vous faisois des reproches, c'est de m'avoir trop longtems dérobé ce funeste secret. — Je ne pouvois pas me l'avouer à moi-même. — Le mal n'est pas de recevoir une impression involontaire; s'il en est un, c'est de lui obéir. Ah ma chère! Si je descendois dans mon cœur, peut-être que je ne le trouverois pas plus libre que le vôtre. Ce ne seroit chez vous qu'un défaut de calcul. C'est un crime pour moi. — Je suis loin de fonder un gout que vous ne pouvez écouter, mais je veux que vous vous épar-

épargniez des expressions que vous ne mériterez jamais. Vous me faites appercevoir du sens de quelques phrases. — Le marquis a une confiance à me faire, ce n'est pas pour son compte. Laissez-moi agir. Nous nous réunirons. Le triomphe est sûr quand l'amitié vient à tems au secours de la vertu.

Cette première ouverture donna quelque tranquillité à Madame de Bréhon. Elle mit plus de gaité dans les momens où l'on se réunit. La confiance, que la baronne avoit prévue eut lieu dès le même jour. Elle étoit dans l'usage de jouer l'après diner au trictrac avec le marquis. Il amena avec beaucoup d'art la conversation sur ce qu'il avoit à dire, & finit insensiblement par demander à Madame de St. Lys quel parti devoit prendre un honnête homme plus sensible qu'il ne voudroit, ou ne devoit l'être aux charmes d'une femme, qu'il respecte encore plus qu'il ne l'aime. —
 „ Je crois, répondit la baronne, avec un ton sec & un air très haut, qu'un galant homme trouve dans lui-même le seul conseil qu'il ait à suivre. L'a-

„mour n'est un amusement que lorsqu'
 „qu'on a perdu le droit de s'estimer.
 „C'est un malheur quand on n'est pas
 „libre, & un crime lorsqu'il conduit
 „au parjure. Comment pourroit-on jouir
 „d'un cœur qui ne peut se livrer à
 „aucun sentiment sans que les remords
 „ne l'accompagnent ? Comment peut-on
 „de sang froid condamner aux larmes
 „une femme infortunée qui n'a d'autres
 „torts que celui d'avoir été séduite ?
 „que donnerez-vous à une femme sen-
 „sible en échange de sa réputation qu'elle
 „sacrifie, de la paix domestique à la-
 „quelle elle renonce, de la paix de
 „l'ame surtout qui s'envole pour ja-
 „mais. Sera-ce une ardeur passagère,
 „fruit d'une imagination embrasée, dupe
 „des sens qui prennent si bien le lan-
 „gage de l'amour. Tranchons le mot,
 „Monsieur ; les hommages offerts à une
 „femme qui n'est pas libre sont une
 „séduction beaucoup plus coupable que
 „celle que les loix punissent. Et de
 „quelques beaux noms qu'on voile de
 „semblables projets, quelques excuses
 „qu'on y trouve, ils ne peuvent exister

„ que dans une ame vicieuse. Voilà mon
 „ avis. „ — Il est sévère, Madame —
 Je vous estime assez pour croire que
 vous n'essayeriez pas de le combattre.
 — Il existe pourtant une affection im-
 périieuse, involontaire, au dessus des
 préjugés, des conventions de la société,
 des loix, de la raison même qui les a
 faites. Lorsqu'elle pénètre dans l'ame,
 on ne consulte ni son bonheur, ni les
 convenances ; les sens anéantis se taisent.
 Comment condamner un sentiment dont
 on ne connoit pas le principe, dont le
 progrès s'étend malgré nous, & dont le
 but demeure à jamais enseveli dans l'ame
 où il fermente ? Comment reprocher à
 un être malheureux d'être en proie à
 une fièvre brulante qui le dévore, qui le
 jette dans le délire ? Les hommes com-
 mandent aux goûts, aux vains desirs,
 aux caprices, aux fantaisies mal calculées,
 mais non aux passions. Ils ne sont tenus
 qu'à leur fournir des objets honnêtes.
 Ils les forcent par là d'exercer sans dan-
 ger leur tyrannique empire, mais voilà
 où se borne la vertu. — Ainsi en vous
 adressant toujours aux femmes honnêtes,

vous pouvez donner un libre cours à vos projets. De bonne foi, pensez-vous qu'un semblable sophisme fasse une grande impression. — Mais permettez-moi de vous dire que l'amour ne fait point de sophisme, parce qu'il ne choisit, ni ne raisonne, ni ne prévoit. Il est aveuglé comme le Dieu qui l'inspire. Ce n'est pas une affection libre. C'est un malheur ou un bonheur dont on n'est ni coupable, ni comptable. — On ne doit donc aucune reconnoissance à celui qui nous l'offre. — On pourroit lui en accorder, pour les tourmens qu'il prend de le cacher, pour la circonspection dont il l'enveloppe, pour les procédés dont il l'accompagne, pour la discrétion qu'il observe; or comme le chevalier de Lancyse a porté les égards au plus haut degré pour Madame de Bréhon, elle ne peut faire usage envers lui de la sévérité de vos principes. — Que me parlez-vous, Monsieur, du chevalier de Lancyse & de Madame de Bréhon? qu'ont-ils de commun avec notre conversation. — Pardon! Madame, dans la vivacité j'ai trahi son secret, mais puisqu'il m'est

échappé, sachez que depuis longtems mon amitié & ma raison sont occupées à combattre deux passions les plus effrénées, mais les mieux préparées à toute espèce de sacrifices. --- Le premier auquel vous & lui deviez vous soumettre est un silence éternel --- quel fruit en avons-nous retiré depuis un mois? --- hâtez une absence absolument nécessaire. --- C'est un tourment de plus --- L'honneur vous en fait une loi. --- Avec quel cruel sang froid vous prescrivez des ordres barbares! --- Avec quelle audacieuse confiance vous continuez un entretien qui me révolte --- Puisque vous voulez m'accabler je veux au moins fournir des raisons à votre haine; oui, Madame, je vous adore. Il vaut mieux que ce fatal secret expire entre nous que d'être divulgué par les efforts mêmes que je ferois pour le cacher. --- Voilà, Monsieur, voilà l'usage de vos grands principes --- Que pouvez-vous exiger d'un homme que vous réduisez au desespoir --- voilà comme votre secret demeure enseveli au fond de votre cœur! hommes perfides, vous vous faites une science de préparer

nos foibleſſes — Ai-je donc les expreſſions, les yeux d'un être vil qui vous abuſé ? — Je vous pardonne ſans peine vos coupables hardieſſes. Quand on eſt ſans intérêt on eſt ſans colère. — Ah ! Madame, mon égarement ne vous donne pas le droit de m'iniſulter. Je ſuccombe ſous les traits du mépris — Attendez-vous à cent fois pis encore, barbare ſéducteur, de quel droit attendez-vous à ma liberté ? Pourquoi n'ai-je pas le droit de me défendre, & ſi par malheur mes ſentimens étoient trop d'intelligence, pourrois-je en trop dire pour échapper au danger. — Mais enfin quels ſont donc mes torts ? — Vous avez trop abuſé de notre confiance. Vous avez l'un & l'autre trahi les droits ſacrés de l'hospitalité, & fait un coupable uſage des agrémens que le ciel vous donne.

Ils furent interrompus. La baronne paſſa dans ſon appartement. Monsieur de Lenty fut ſe promener dans les boſquets où il trouva le chevalier, à qui il rendit la ſcène qui venoit de ſe paſſer. — Je crois, ajouta-t-il, qu'il faut ſuivre ſon conſeil. Cette femme a un empire ſur

les esprits que je redoute. Je me sens tout près d'une folie. --- Partir est trop violent & trop au dessus de mon courage.

Le vicomte tenant une lettre à la main les aborda, & leur apprit que Monsieur de Crissé lui proposoit d'amener ses chiens, & de passer quelques jours avec eux. Le marquis s'excusa sur des raisons qu'il supposa. Monsieur de Bréhon les combatit, & tout en disputant ils avançoient vers le château. C'étoit l'heure de la promenade. Ils apperçurent la baronne & la vicomtesse qui sortoient; le vicomte leur dit: aidez moi, Crissé vient avec sa nouvelle bru, ces Messieurs veulent partir, nous serons seuls, vous ne connoissez point la jeune femme, décidez les à demeurer.

La vicomtesse fut très embarrassée. Elle avoit déjà appris la conversation, & l'ordre, ou le conseil de partir donné par Madame de St Lys. Celle-ci prit la parole, & dit, que si les affaires de ces Messieurs étoient de nature à demander un départ aussi précipité, il falloit les laisser à leurs projets. Le vicomte ne se rend point, il insiste. Le chevalier don-

noit le bras à Madame de Bréhon , & le marquis à Madame de St. Lys , le vicomte marchoit devant faisant toujours l'énumération des convenances pour garder ces Messieurs. Alors le chevalier dit tout bas à la vicomtesse. „ Je ne fais que répondre , décidez , Madame. A ce mot , elle sent un tremblement universel , & ne peut articuler un mot. Le marquis de son côté dit à la baronne , quel parti prendre ? Je suis décidé à vous obéir ; elle est embarrassée. Eh bien ! dit le vicomte en se retournant , vous ne répondez rien. Nous attendons , dit le marquis , les ordres de ces dames. — Ces dames ne vous disent point ce qu'elles pensent , elles feront très aises que vous restiez , rapportez - vous en à moi. Ces Messieurs , dit la vicomtesse , ne doutent pas du plaisir que nous aurons à les retenir , mais il faut aussi . . . Car la liberté . . . Pendant qu'elle articuloit ces mots , le chevalier lui serroit tendrement la main , elle n'eut la force ni de la retirer ni d'achever.

Il fut donc décidé qu'ils ne parti-
roient pas. Vos projets , continua Mon-

sieur de Bréhon me dérangent infiniment. Je comptois que vous viendriez aux eaux avec nous. Nous sommes si bien, pourquoi nous séparer. La baronne changea le sujet de la conversation & pour éviter l'embarras de leur position, elle dirigea la promenade vers une maison dont les jardins étoient ordinairement le rendez-vous des personnes qui habitoient ce canton. Son attente ne fut pas trompée, en effet on y trouva du monde, & chacun eut le prétexte de se distraire ou pour mieux dire de rêver à son aise au milieu de ces stériles entretiens qui n'intéressent personne.

Cependant il s'introduisit une gêne entre eux qui alloit devenir la plus grande indécision. Il n'étoit plus possible de vivre ainsi. Le marquis & madame de St. Lys passaient les journées entières en disputes qui prouvoient trop qu'elle avoit besoin de combattre. Madame de Bréhon cachoit mal une mélancolie douce qui lui attiroit de son mari les plus obligeantes questions. Ce redoublement d'intérêt augmentoit ses torts à ses yeux. Elle hasarda une démarche qui ne fut pas sans



ſuccès. Le chevalier de Lancy ſe cherchoit l'occafion de l'entretenir. Elle la lui laiffa trouver, & lui dit que la promenade avoit prefque arraché fon ſecret, que fon cœur n'étoit peut-être pas à l'abri d'un ſentiment coupable & tendre, qu'elle dépoſoit ſon honneur dans ſes mains, qu'elle le croyoit affez délicat pour n'en pas profiter, & pour violer ce dépôt, que ſ'il lui donnoit ſa parole d'honneur de reſpecter ſa foibleſſe, & de partir auffi-tôt que Monsieur de Criſſé ſeroit de retour chez lui, ils ſeroient unis à jamais par l'amitié la plus tendre, que ſi ſa paſſion l'égaroit au point d'abuſer de l'aveu qu'elle lui faiſoit malgré elle il ne lui reſtoit d'autre parti que d'implorer les conſeils & l'amitié de ſon mari, & qu'il ſeroit le confident de ſes malheurs, ſans lui ſouſçonner des foibleſſes. Si je dois quelques conſolations, ajouta-t-elle, à l'ami que j'afflige, je lui dirai que jamais mon cœur n'éprouva un ſemblable déchirement, mais quelque vif qu'il ſoit je pourrai le ſupporter, & je ne ſupporterois pas le remords. Je n'ai pas combattu ſi longtems. répondit le chevalier.

une passion que je condamne pour former des projets odieux, je ne puis rien vous promettre au delà de ce que j'ai fait. Que ne me fuis-je pas dit, Madame, sans pouvoir être moins coupable je trahis l'amitié, je trouble vos beaux jours, j'empoisonne les miens, je vois mes torts, & je brule de les accroître. J'admire votre vertu, je respecte vos principes, mais ces stériles sentimens s'anéantissent auprès des desirs brulans qui me consument. Madame de Bréhon étoit trop attendrie pour poursuivre, elle se fctira.

Le hazard servit sa vertu. Monsieur de Crisfe lui envoya un exprès pour s'excuser & demander la permission de ne lui faire sa cour que quelques jours après. Le chevalier & le marquis profitèrent de cette circonstance, pour faire leur voyage, le vicomte fut passer quelques jours dans une autre de ses terres, les femmes se trouvèrent seules, elles ne tardèrent pas à s'appercevoir qu'il est des circonstances où la solitude est affreuse.

C H A P I T R E X.

JE vous avoue, dit le chevalier de Salus, que voila bien des événemens ; je passe légèrement sur les malheurs. Il est inutile de rappeler ces funebres images. Elles ne sont guere de mon ressort. Je n'en veux qu'à la morale. Vous fites bien de vous marier. La *fidélité aux ombres* est une vertu romanesque ; l'extrême disproportion des âges fait du mariage un état sérieux, & non un plaisir qui ressemble à une infidélité. Les premières résolutions du pauvre St. Lys partoient d'une extrême délicatesse à laquelle vous deviez opposer les devoirs sacrés de votre nouvel état. — Ne revenez point là dessus. Je veux même vous prier, Monsieur, de rayer cet épisode. Ce genre de plaisanterie est détestable. — Il est vrai que nous devenons furieusement moraux. Les femmes deviennent inabordables. Jamais on n'a rougi avec autant de grâces. — Ne re-

commencez point vos réflexions profondes sur le cœur des femmes. Je ne suis nullement disposée à vous écouter de sang froid. — Il faut un jour cependant examiner la conduite de votre vicomtesse. — Elle est sublime. C'est le triomphe de la vertu : vous me trouverez toujours prête à raisonner sur de semblables traits. — J'ai le malheur de ne pas partager votre admiration. Entre nous j'en avois beaucoup meilleure idée. — Qu'a-t-elle donc fait ? où sont ses torts ? — Le chevalier de Lancyse l'aimeoit. — D'accord, à-quoi cet amour l'engageoit-elle ? — Cet homme étoit sincèrement malheureux. — Comme vous l'êtes, c'est-à-dire, humilié pour un moment, — Il avoit mis toute la sévérité possible, il étoit en règle ; cela vaut cependant son prix. — C'est la conduite ordinaire des honnêtes gens. — Il est des consolations qui n'enlèvent rien à la vertu & qui apaisent les feux d'un galant homme, aimant de bonne foi. — Voilà qui est nouveau. Des consolations ! n'est-on pas coupable, en se mettant seulement dans le cas d'écouter un simple aveu.

Il y a loin de ces complaisances souvent forcées à ce que vous entendez par vos consolations. Quel sens attachez-vous à ce mot ? -- celui qu'y donnent les cœurs sensibles ; de l'indulgence pour des démarches précipitées, de la douceur en repoussant des attaques involontaires ; un mot qui arrache au désespoir, des espérances éloignées, chimériques même si vous voulez, mais qui laissent au moins soupçonner la possibilité ; une compassion attendrie sur des maux qu'on se reproche, voilà, Madame, ce qui caractérise un cœur honnête, sensible, vertueux. Personne, j'ose le dire, ne fait plus de cas de la vertu que moi. Mais j'en fais d'avantage encore de la douceur, de la confiance, de l'humanité. Il y a peu de circonstances, Madame, où il soit permis de profiter de la foiblesse d'un homme généreux pour le tourmenter. -- Je ne comprends rien & ne veux rien comprendre à tout ce verbiage. Une femme qui se doit à des devoirs chers & sacrés ne connoît point vos compassions attendries, vos espérances éloignées ; elle respecte ses sermens mé-

me en pleurant la perte de sa liberté ; elle plaint ceux qui ont des passions même en les estimant , ou les méprisent quand ils se promettent des succès. — Voulez-vous bien examiner les choses de près , & vous verrez que ce sont là de grands mots imaginés pour la consolation de l'amour propre. Nous avons eu des femmes vertueuses comme Madame de Bréhon , nous savons quelle patience il faut pour les vaincre , quelle indulgence exigent leurs préjugés , à quelles épreuves elles mettent une confiance toute prête à échapper , mais nous savons aussi qu'elles ménageoient tout à la fois leur vertu , & la vanité d'un homme estimable , qui dans le fait rend très-librement un hommage auquel il n'est nullement tenu. — Quelque soit l'état de notre ame , d'abord nous ne devons jamais rien. — Cette ame a besoin d'aliment , — voilà encore une de vos distinctions. Qu'entendez-vous par les besoins de l'ame ? — des sentimens réels ou autrement quelques faveurs. C'est la façon dont une femme sensible acquitte les dettes de son cœur. —

Je me doutois que vous alliez en venir là. N'admirez-vous pas votre extrême délicatesse? — Je ne vous parle pas de ces grandes faveurs, qui éteignent l'avanture & éteignent presque toujours le flambeau du sentiment. Les femmes qui se respectent en accordent d'innocentes; au lieu de les prodiguer, elles les livrent avec une avare économie, & voilà peut-être en quoi consiste la véritable sagesse, & ce qui a droit au respect des hommes. Ne voila-t-il pas un beau triomphe que celui d'une femme qui fuit. N'est-ce pas reconnoître l'impuissance de résister? & quelle différence mettez-vous entre cet aveu & une victoire? je ne fais s'il ne vaudroit pas mieux être vaincue, on a pour excuse le délire du premier instant, & la fatigue d'un combat trop long; mais dans le cas de cet aveu, c'est la foiblesse toute entière que rien ne peut excuser. Je peux voir mal, mais je connois à mon sentiment beaucoup de partisans. — Avant de pousser plus loin une conversation que je ne peux guère suivre de sang froid, de grace dites moi de quelles femmes

femmes vous parlez? --- je parle, Madame, des femmes qui jouissent d'une réputation acquise, digne de fixer les hommes, des femmes qui se respectent, & se font respecter, auxquelles on ne prétend que par le sentiment, & avec lesquelles on ne termine que par la force de la persuasion la plus tendre. --- Je ne comprends rien à ce langage, jamais je n'ai entendu un pareil jargon, est-ce un persiflage, ou parlez-vous sérieusement? --- oui, je parle très-sérieusement, d'après ce que mes yeux voient, ce que mes oreilles entendent, & ce que tous mes sens ont éprouvé, voilà comme on en agit avec les femmes depuis que je suis dans le monde, je n'en ai point vu d'autre, & vous êtes la première que j'aye eu le malheur de scandaliser. Dans le vrai, Madame, toute notre vie n'est qu'un roman, il y a le roman du cœur, & c'est celui de Madame de Bréhon, il y a le roman des sens, & c'est celui de Madame de Mans avec Monsieur, il y a le roman ordinaire qui participe de l'un & de l'autre, c'est celui de tous les hommes; me direz-vous

K

que tous les hommes sont vicieux, que toutes les femmes ont des torts, alors je vous dirai que l'univers est donc partagé en deux classes, la première est composée de Madame de St. Lys & de Madame de Bréhon, & l'autre du reste des humains, & comme vous ne voulez admettre personne dans votre monde, il faudra vous y respecter & vivre avec les vivans. Lisez les romans de Messieurs Duclos, Crébillon, Dorat, qui sont des traités complets de la morale du jour, & vous verrez que nous nous rapprocherons, — nous nous rapprocherons si peu que j'ai un dépit secret de prendre du plaisir à vous écouter; mais vous ne me séduirez pas, & je ne veux plus absolument qu'il soit question de cette matière.

Il transpira dans le public que Madame de St. Lys avoit fait écrire ces mémoires. Que de commentaires! que de froides épigrammes! que de plaisanteries, on ne verra sûrement pas la queue du roman, disoient les femmes. . . Elle se fera représentée comme Madame de Staal, disoit une autre, plusieurs demandèrent ma plume, je la promis si

elles vouloient me donner un mois de leur tems. — Je veux intéresser au moins, disoit la présidente de Montbrifson ! je veux faire verser des larmes , & sur-tout ne point ennuyer à force de tendresse & de sentiment. — Il n'est pas nécessaire de tout écrire ; quant à l'intérêt il nait de la force des combats , de la grandeur des sacrifices , du triomphe des difficultés , & quelquefois , mais rarement des foiblesses. — Oh si cela est , Monsieur , j'intéresserai , car j'ai éprouvé tout ce que vous dites-là. —

Une Dame que je ne puis nommer m'envoya prier de passer chez elle , & après m'avoir fait compliment sur l'adroite occupation que je m'étois procurée , elle me demanda avec la plus grande instance de vouloir bien écrire sa vie : “ j'ai tout préparé , me dit elle ,
 „ voici sept cartons de lettres , j'ai fait
 „ autant de paquets différens des déclara-
 „ tions , des coups de sympathie , des
 „ jouissances , des querelles , des ruptu-
 „ res , des songes , des racommodemens ;
 „ voici trois listes , la première contient
 „ les amans heureux , l'autre les amans

20 mal adroits, sur cette petite carte sont
 22 les amans remerciés, ces onze por-
 20 traits vous aideront à deviner les ca-
 22 ractères; maintenant voici les can-
 20 vas que j'ai tracés de ma main. Vous
 22 trouverez rangés successivement, les
 22 goûts, les caprices, les passions, les
 22 vangeances, les coups de tête, les im-
 22 portunités, les rencontres. . . . Ceci est
 22 une petite table chronologique. Vous
 22 pourriez vous perdre dans tous les dif-
 22 férens états, car vous trouverez des
 22 abbés, des officiers d'infanterie, des
 22 financiers, des gardes du corps, des
 22 magistrats, trois évêques, un nonce,
 22 des princes Russes, un secrétaire, deux
 22 médecins, trois auteurs, un castra,
 22 vous ne trouverez pas des princes du
 22 sang, ils ne sont pas assez discrets. Je
 22 vous recommande sur-tout ces deux
 22 cahiers, ils contiennent les noirceurs
 22 de quatre femmes, qui payerent ma
 22 confiance de la plus affreuse trahison,
 22 elles sont peintes fidèlement. Avec tous
 22 ces matériaux vous êtes en fonds pour
 22 faire le plus joli roman possible. Ne
 22 nommez personne, j'ai eu sans cou-

„ tredit des petits nuages d'impruden-
 „ ces ; mais j'ai refait ma réputation
 „ si parfaitement , qu'il n'est plus ques-
 „ tion aujourd'hui de ces enfantillages”. —

Je ne pouvois pas dire mon secret à toutes les femmes , qui me croyoient oisif. Je ne pouvois pas leur exprimer avec quel transport je développais l'intérieur d'une femme que j'adorois , sans l'avoir engagée à dissimuler ses défauts ou à exagérer ses vertus , pour justifier l'impression qu'elle avoit faite sur moi. L'erreur générale servoit à dérober mes projets ; peu m'importoit que mes faibles talens servissent à ma gloire , ils faisoient mon bonheur ; mais ce n'est pas le moment de parler ici de cette singulière passion.

CHAPITRE XI.

LÉ vicomte en revenant de Monpoisson passa chez le comte de Lancysse , avec le projet de ramener avec lui le

chevalier & le marquis, le premier n'étoit point en état de revoir la vicomtesse, & prétexta un reste d'affaire. Par accommodement il fut convenu que le marquis partiroit avec Monsieur de Bréhon, & que le chevalier iroit les joindre chez Madame de St. Lys à Verpomone, où ils devoient passer quelques jours avant de faire le voyage des eaux. Le marquis & le vicomte imaginèrent en route de surprendre ces Dames, & d'arriver incognito. Ils laissèrent leurs voitures à un quart de lieue du château, vinrent à pieds jusqu'au parc, & demandèrent à un paysan, s'il avoit vu passer Madame la baronne, il dit qu'elles étoient sorties au coucher du soleil, & qu'elles avoient pris la route du *grand bois*, ils la suivirent, & les aperçurent de loin, assises au milieu de quelques arbrisseaux ; ils s'avancent doucement ; pour redoubler leur surprise, dit le vicomte, ne paroissez pas encore, le marquis resta derriere, & le vicomte s'avança si doucement qu'elles n'entendirent rien, elles avoient chacune une lettre à la main, la vicomtesse fondoit

en larmes, la baronne lisoit avec émotion, le vicomte étoit assez près pour reconnoître l'écriture du marquis, il s'éloigna avec autant de précautions, & dit au marquis de Lenti, la plaisanterie ne vaudroit rien : elles parloient de ce pauvre Lafton, la baronne en paroiffoit encore si touchée qu'elle m'a ému, & je me suis retiré fans me faire connoître; faisons le tour, nous les joindrons par une autre allée. Ils se laisserent appercevoir d'assez loin pour qu'elles pussent raccommo-der leurs visages. L'abord fut fort empressé, on parla de ce qui s'étoit passé dans le voyage; heureusement trois ou quatre personnes vinrent demander à souper à Madame de St. Lys. Cependant le vicomte rêveur, affecté, affligé plutôt que jaloux, étoit tourmenté par une idée gênante. Il avoit les yeux sans cesse fixés sur sa femme qui en étoit embarrassée. Cet embarras, joint à une tristesse lente qui le consumoit, ne permettoit guere de douter que quelques peines secretes n'altérassent son bonheur, il étoit dangereux de la questionner. Il espéra du tems l'oc-

caſion d'éclaircir ce myſtere. Lui même étoit cependant un peu plus froid, ſes abſences étoient plus longues, il ne paroifſoit jamais ſi gai que lorsqu'il y avoit beaucoup de monde.

Le marquis de ſon côté n'étoit pas plus heureux. Il avoit eu une longue conférence avec la baronne, qui lui avoit avoué qu'elle le trouvoit aſſez aimable pour lui accorder un ſentiment très viſ; mais d'un caractère trop contraire au ſien pour y lier ſon ſort, qu'elle ſe devoit à elle même peut-être de ne contracter aucun autre lien; que ſa première inclination avoit été ſue de toute ſa province, qu'il avoit un défaut réel pour elle, c'étoit une figure extrêmement agréable.

Quelles métamorphoſes l'amour opère! qui auroit cru qu'une femme que nous avons vue ſi hautement décidée pour ſes principes donneroit pour raiſon de ſemblables craintes!

Le chevalier de Lancyſe qui avoit déjà reçu deux lettres du vicomte arriva. Celui-ci lui ouvrit ſon ame, lui raconta l'aventure du grand bois, lui con-

fin ses inquiétudes, & ses conjectures ;
 je suis partagé, lui dit-il, entre deux idées,
 ou Madame de St. Lys avoit plusieurs
 lettres du marquis & ma femme en li-
 soit une, ou la lettre étoit pour elle,
 & elle est sensible à l'amour du marquis ;
 d'un autre côté il me paroît incroya-
 ble que Lenti respecte assez peu quinze
 ans d'amitié, pour venir enlever le bon-
 heur de ma vie ; non, je ne le croirai ja-
 mais. Je connois Madame de Bréhon
 mieux que lui ; elle est sensible, douce,
 mais jamais elle ne suivra une intrigue. Si
 je me craignois de la désoler, je lui en au-
 rois parlé, & elle m'eût tout avoué.
 Mais me préserve le ciel de jamais trou-
 bler son bonheur ! Je vous suis cau-
 tion que le marquis n'a aucun tort, &
 que son ame est pure comme le jour
 qui nous éclaire. Mais cependant ces
 larmes que j'ai vu couler, cette lettre
 qu'elle tenoit dans ses mains, l'air mal-
 heureux qu'elle a depuis un certain
 tems, tout cela prouve qu'une passion
 nouvelle est dans son cœur. Je ne
 crois pas à cette passion ; mais quand
 elle existeroit, cette femme ne seroit qu'à

plaindre, & auroit plus de droit encore à votre estime & à votre tendresse. — Quoi qu'il en soit, mon cher chevalier, je ne suis point heureux, je n'ai plus une certaine liberté avec Madame de St. Lys, qui est sûrement la confidente de ma femme, avec Lenti sur lequel je n'ose prononcer; je n'ai que vous à qui je puisse ouvrir mon cœur; rendez lui le bonheur dont il jouissoit, voyez ma femme, un des grands besoins de l'amour est un ami qui le console ou du moins qui l'écoute. — N'exigez pas, mon cher vicomte, que je pénètre un si étrange secret. Je vous servirois mal; vous allez aux eaux, j'ose vous promettre que vous perdrez dans le voyage tout sujet d'inquiétude, & à votre retour vous me direz si ce conseil n'est pas le plus sage. — Qu'appelez-vous? Je vous dirai, mais vous viendrez avec nous, ou le voyage n'aura pas lieu. Souffrez que je me plaigne de votre amitié. Quoi, c'est dans ce moment où vous voulez m'abandonner; & quand aurai-je jamais autant de besoin de mon ami? il est difficile d'exprimer l'embarras, la confusion, les

remords du chevalier. Il voit son ami soupçonné injustement ; le vicomte désolé, une femme innocente, malheureuse ; il ne fait quel parti choisir, s'il confesse ses torts, sera-t-il le seul coupable ? s'il part sans rien dire, n'est-ce pas tout dévoiler ! s'il reste, comment refusera-t-il de se prêter à ce qu'exige le vicomte.

Deux jours se passèrent dans ces irrésolutions, l'embarras d'une position aussi extraordinaire étoit sauvé par le grand nombre de personnes que Madame de St. Lys recevoit à Verpomone, le chevalier évitoit jusqu'aux yeux de la vicomtesse, mais cette grande discrétion loin de produire l'effet qu'il en espéroit, ou plutôt qu'il n'en espéroit pas, ne faisoit qu'augmenter la passion de Madame de Bréhon. Il n'avoit pas même la consolante ressource de consulter le marquis, le vicomte lui avoit demandé sa parole d'honneur de laisser exister entr'eux deux seuls le secret qu'il lui confioit.

Tout étoit dans l'ordre accoutumé ; Monsieur de Bréhon seulement sembloit

redoubler de soins pour la vicomtesse, elle aimoit le spectacle avec passion, il fit venir un détachement de la troupe de Dijon, elle avoit trouvé charmant un boudoir que le baron de St. Lys avoit fait orner, il profita de son absence pour en faire décorer un semblable à l'Hermenaut; mais il n'en étoit pas intérieurement plus heureux lors que Madame de St. Lys lui rendit en partie le calme qu'il cherchoit. Elle passa un matin dans son appartement, & lui dit: je viens parler raison avec vous, & vous demander un conseil. Vous connoissez ma tête qui est un peu vive, & mon cœur qui l'est d'avantage, l'un & l'autre me pressent de me donner de nouvelles chaînes. J'aime malgré moi le marquis de Lenti, & je crains d'en faire un mari, il a tout ce qu'il me plaît, excepté de la douceur. Première raison de craindre un nouveau lien. En voici une autre. Le goût que j'ai eu pour le marquis de Laston a été si public, qu'il me semble toujours que je l'avois épousé, je crois me marier en troisième noce, & je ne tiens pas à cette

idée. Une femme qui se marie en troisième noce est à mes yeux un être extraordinaire ; quel est votre avis ? — Avant de vous dire le mien , quel est celui de ma femme ? — elle est comme moi indécise , nous en parlions le jour que vous arrivâtes , nous étudions dans les lettres de Monsieur de Lenti son caractère , elle craignoit pour l'avenir.

La sérénité , la joye , le bonheur parurent dans les yeux du vicomte : une femme qui a une passion dans le cœur vous consulte ordinairement pour vous dire ce qu'elle fera , & non pour vous demander ce qu'il faut faire : mais votre franchise éloigne de semblables idées. Je crois que le marquis de Lenti ne vous convient pas. Il a d'excellentes qualités , beaucoup d'esprit , mille choses pour plaire. Mais vous arrivez tous les deux au même but par des chemins différens. Il vous faut un homme que vous conduisiez , & je ne sais si ce seroit bien facile ? le pauvre St. Lys étoit ce qu'il vous falloit ; vous lui permettiez toutes les idées qui ne vous contarioient pas. Et il avoit

encore la bonté de croire qu'il avoit une volonté.

La baronne rioit aux éclats quand ils virent entrer la vicomtesse fondant en larmes ; elle se jeta aux pieds de son mari sans pouvoir proférer une parole , elle lui remit les clefs de son secrétaire , & enfin articula mal en sanglotant , vous pouvez disposer de ma personne les apparences sont contre moi , mais mon cœur est innocent , j'en atteste Madame , le ciel , le chevalier lui-même. Le vicomte veut la relever , la consoler , Madame de St. Lys ne fait ce qui a pu la décider à un parti si violent , elles s'assoyent , & raconte à Monsieur de Bréhon tout ce qui s'est passé. La candeur , la vérité , n'ont qu'un langage , il ne doute seulement pas un instant du récit qu'on lui fait , il essuie des pleurs qu'il faisoit couler malgré lui , & s'efforce de rendre le calme à ses sens agités. Alors elle prit la parole & leur dit. —

„ Je me faisois rendre compte des diffé-
 „ rentes réparations que vous avez or-
 „ données à l'Herminaut , lors que Lau-
 „ rent votre valet de chambre est entré

„ chez moi. J'ai renvoyé votre homme
 „ d'affaire , alors Laurent m'a dit , vous
 „ ignorez , Madame, l'état de Monsieur le
 „ vicomte , il a furement quelque grand
 „ chagrin , il se lève la nuit , se promè-
 „ ne , prend des livres , se recouche ,
 „ il est parti ce matin à quatre heures
 „ sans avoir fermé l'œil de toute la nuit.
 „ Il soupire , il vous appelle , il m'a ordon-
 „ né de préparer ses malles pour un long
 „ voyage , & ma défendu de vous le di-
 „ re. Mais je le tromperois , si je vous
 „ le taisois. Sûrement il se cache de
 „ vous. Si vous lui disiez seulement un
 „ mot , il seroit plus calme , & il re-
 „ viendroit comme à l'ordinaire.

A ce récit , Monsieur , mon cœur s'est
 gonflé , & sans prendre garde si vous
 étiez seul , je suis venue me jeter dans
 vos bras , il me semble que mon cœur
 est soulagé d'un poids énorme. — Que ce
 secret , dit Monsieur de Bréhon , demeure
 à jamais entre nous trois , & ressouvenez
 vous , ma chère amie , que vous conti-
 nuerez le malheur que vous voulez éviter ,
 si vous n'êtes pas avec moi comme nous
 avons toujours été. Et pourquoi vous

aimerois-je moins ? Si aimer est une faute elle est à la nature , mais votre triomphe est à vous , & il doublera mon estime , & ma tendresse.

La baronne fut émue jusqu'aux larmes d'une scène si attendrissante & les quitta en disant au vicomte , je crois que si je me trouvois un jour en pareilles circonstances , le marquis de Lenti n'iroit pas si vite au devant de mon bonheur.—N'en doutez pas s'il vous connoissoit comme moi.

Le même jour le comte de Lancysa vint dîner à Verpomone , & après les premiers complimens , il annonça à la vicomtesse , au vicomte , à la baronne , & à Monsieur de Lenti qu'il venoit leur demander un service importants dont le chevalier étoit l'objet. On lui proposoit en mariage avec une chanoinesse de N.... Il avoit résolu de ne jamais prendre cet état. Mais il venoit engager son frère à accepter la proposition , & la cession de la moitié de ses droits. Il ajouta que la chanoinesse étoit douée d'un mérite accompli , & même d'une figure très agréable quoi qu'elle ne fut pas extrêmement jeune ,
que

que c'étoit Mademoiselle de St. Gérân , à laquelle sa tante affuroit tout son bien.

Madame de St. Lys prit la parole , elle connoissoit Madlle. de St. Gérân, l'éloge le plus complet lui étoit dû. Le chevalier répondit que les exemples de son frère étoient meilleurs à suivre que ses conseils ; qu'il vouloit bien lui devoir son aisance, ses plaisirs, l'usage de sa fortune, mais non le dépouiller ; que d'ailleurs il falloit savoir s'il plairoit, qu'il ne feroit jamais un mariage d'inclination, & moins encore le tourment d'une femme. Madame de Bréhon dit qu'il étoit des positions où le mariage étoit un devoir, lors qu'ajoutoit-elle l'amitié d'un frère chéri vous impose une semblable loi. Le vicomte n'osoit dire son avis par la difficulté de s'expliquer d'une manière qui n'eut aucune influence sur ce qui s'étoit passé le matin. Le marquis se tira d'embaras par des douanges très bien placées sur la générosité du comte, & il fut conclu après une longue séance que le comte, & son frère iroient à N. . . faire une visite à l'abbesse dont ils étoient parens.

Madame de St. Lys trouva le moyen de dire au marquis que le chevalier ne pouvoit pas absolument refuser ce mariage, que tout étoit découvert, & qu'il devoit à Madame de Bréhon un sacrifice qui n'en étoit pas un s'il réfléchissoit à mille convenances qu'elle n'avoit pas le tems de lui détailler.

La vicomtesse & Madame de St. Lys étoient si émuës de ce qui s'étoit passé le matin, que ce ne fut qu'après le départ de Monsieur de Lancyfe qu'elles se félicitèrent de se rapprocher de Mademoiselle de St. Géran. Elle avoit toujours été en correspondance avec Madame de Bréhon. La rapidité avec laquelle nous avons traité ces mémoires ne nous a pas permis de l'y faire paroître, quoique nous en ayons eu l'occasion. La terre qu'elle devoit habiter n'étoit qu'à quatre lieues de Verpomone & de l'Hermenaut.

Monsieur de Bréhon voulut passer quelques jours chez lui avant le mariage du chevalier. Le baron de Mozé qui étoit depuis quelque tems seul dans sa terre inquiétoit la sensibilité de sa fille, elle choisit aussi ce moment pour lui faire

une visite. Le marquis obtint la permission de l'y accompagner. Le vicomte n'approuva point cette démarche. Le baron de Mozé avoit la plus tendre amitié pour Monsieur de Lenti; il lui demandoit avec tant d'instances de lui donner quelques jours, qu'il devenoit très embarrassant de le refuser. Madame de St. Lys partit donc pour Mozé avec le marquis & une parente de feu son mari, auprès de qui elle réparoit les torts de la fortune.

Il ne dit pas un mot de sa passion pendant les huit jours qu'il demeura avec elle. Elle le crut guéri. Ce n'étoit pas le vrai motif; mais il pensoit qu'il y avoit des positions où ce sacrifice devenoit un devoir.

Ce fut dans ce tems là qu'il reçut un courrier pour lui apprendre qu'il étoit nommé ministre du roi dans une cour du nord. Les mêmes lettres lui disoient de se rendre à Versailles pour y recevoir ses instructions. Il tint cette nouvelle secrète. Madame de St. Lys avoit su de son côté que toutes les difficultés étoient applanies pour le mariage de Madlle. de

St. Gérant ; elle étoit convenue avec la vicomtesse , qu'elles se rejoindroient à cette époque , en se rendant à l'Hermenant. Un accident de voiture les retint à un village qui en est à deux lieues. Pendant qu'on y remédioit , Madame de St. Lys , & le marquis se promenoient dans un bois voisin. Monsieur de Lenti prit ce moment pour faire expliquer la baronne , en la prévenant que des circonstances étrangères le mettoient dans la nécessité de lui adresser cette question.

Voici , Monsieur , lui dit-elle , ma façon de penser. „ Si j'étois dans le gout de
 „ recevoir les hommages des hommes ,
 „ je n'en ai point vu encore que je vous
 „ préférasse , vous réunissez ce qui ca-
 „ ractérise un amant parfait s'il en est.
 „ Mais ma maniere de vivre ne s'accor-
 „ de pas avec la possession d'un amant.
 „ Ce parti entraîne des soins , des mis-
 „ teres , des détails , dont je ne suis ni
 „ ne veux jamais être capable. La mê-
 „ me vérité qui vous confesse votre em-
 „ pire sur moi vous dira aussi que je ne
 „ puis me résoudre à vous épouser. Lors-

„ que je vous confidère fous ce jour,
 „ mes impressions changent, ma liberté,
 „ mon état, me font mener une vie
 „ au dessus de ce que l'hymen peut ja-
 „ mais me présenter de plus flatteur —
 Mais, Madame, si j'étois assez heureux
 pour vous plaire, vous m'ordonneriez
 de supprimer ce qui fait la matière de vos
 craintes; peut-être votre indulgence dai-
 gneroit accompagner ma disgrâce de cet
 adoucissement. — Non, marquis, vous ne
 me connoissez pas: si je vous ai dit
 que je vous aime, rien n'est plus vrai.
 L'imprudencé que je viens de faire est
 est une assez forte preuve, je n'envi-
 sage même qu'avec infiniment de peine
 la nécessité très pressée de nous séparer;
 mais je ne répondrois pas de conserver
 les mêmes sentimens si je vous les don-
 nois par sermens.

Elle lui dit ces mots avec tant de feu
 qu'il appuya sa tête sur une de ses
 mains qu'il couvrit de baisers. — Je ne
 connois, ajouta-t-il, rien de si cruel &
 de si humiliant pour un homme que
 les raisons secrètes qui décident votre
 aversion. — Le cruel homme que vous

êtes. C'est vous humilier que de vous avouer que je trouverois en vous l'amant le plus délicieux.

Il ose la remercier par le baiser le plus tendre & le plus emporté. Son cœur palpite, ses sens se troublent; elle touche à cet instant, où pour toute défense on n'oppose que des soins inutiles & des vœux impuissans; il lui resta encore cependant un instant de raison, & elle dit, au marquis, j'en ai trop dit, je suis entre vos mains, je sens que vous pouvez profiter de votre triomphe; si vous est assez, je ne m'en plaindrai jamais, mais je verferai longtems des larmes sur mon imprudence; si vous m'épargnez, ma vie ne sera pas assez longue pour payer vos bienfaits. Dans l'état où je suis, je me sens incapable de me défendre, ma faiblesse augmente à chaque regard que je jette sur vous, mais secourrez-moi, ne me puisiez pas de trop de confiance.

A ce mot le marquis désespéré se lève, & lui dit, je laisse à mon tour mon sort entre vos mains. Je ne puis regretter un bonheur qui vous couteroit

des larmes, & des remords qui sont pires encore, mais il n'existera jamais de félicité pour moi que celle que je tiendrai de vous.

Ils sortirent de ce bois & attendirent sans parler, sur le grand chemin leur voiture qu'ils voyoient venir de loin. Le marquis lui fit part alors de la grâce qu'il venoit d'obtenir, & lui dit, Madame, si je vous en ai fait un mystère c'est dans la crainte de fournir encore un prétexte à vos irrésolutions.

A peine ils avoient fait un quart de lieue qu'ils reconnurent la voiture de la vicomtesse, qui venoit au devant d'eux & après les premiers embrassemens, la baronne monta dans la voiture de Madame de Bréhon, & son mari venoit après avec le marquis.

Madame de St. Lys raconta à son amie le danger auquel elle venoit d'échapper, & lui conta qu'elle aimoit le marquis cent fois d'avantage depuis qu'il lui avoit obéi, dans un moment où l'on se fait ordinairement si peu écouter. Elle lui demanda ensuite comment elle

vivoit avec le vicomte, si elle avoit eu des nouvelles du chevalier? la vicomtesse lui dit que son mari étoit occupé à la consoler & à lui faire oublier ce qu'il appelloit une surprise faite à son imagination; qu'elle avoit reçu une lettre du chevalier de Lancyse, pour lui apprendre les liens qu'il alloit former, qu'il se reprocheroit longtems de promettre à la femme qu'il associoit à son sort un cœur qui n'étoit plus à lui, qu'il l'en dédommageroit par tout ce que la complaisance & l'amitié pouvoient fournir, qu'il ne songeoit jamais qu'avec un serrement de cœur à ce que devoit penser de lui le vicomte, fondé à le croire le dernier des hommes, que mes soins le justifieroient un jour en partie, & lui feroient pardonner des torts véritables. Cette lettre, ajouta la vicomtesse, me fut remise par le cocher du comte. Je reconnus l'écriture. Je la portai à Monsieur de Bréhon sans la décaheta; il ne voulut jamais l'ouvrir, enfin je la lus à haute voix, j'apperçus sur son visage une tristesse douce qui passa tout de suite dans

mon cœur, je résolu de lui épargner dans la suite ces souvenirs.

Après deux jours passés à l'Hermenaut, le marquis de Lenti partit pour Versailles, la baronne lui donna son portrait. Il l'assura des sentimens les plus tendres, lui demanda avec la plus vive instance la permission de lui écrire tous les courriers; songez, lui dit-il, que dans quelque lieu du monde que j'habite, je volerai au moindre signal, si je suis assez heureux pour que vous changiez d'opinion.

Cependant malgré l'extrême vertu de Madame de St. Lys, je crois qu'il étoit tems que le marquis partit, son départ fut accompagné de larmes si tendres, qu'elle auroit infailliblement fini par le récompenser du sacrifice fait dans le bois. Monsieur de Lenti n'a point changé, & à l'instant que j'écris ces mémoires il est, dit-on, aussi tendrement épris qu'avant son ambassade. --

Le comte de Lancysse fit savoir à Madame la vicomtesse de Bréhon, que la noce étoit arrivée chez lui, toutes les personnes qui étoient à l'Hermenaut y furent le lendemain, Madame la mar-

quise de Lancyle, (c'est le titre que le chevalier prit en se mariant,) étoit presque aussi belle que lorsque Madame de Bréhon étoit à N. . . . La manière dont se passa cette entrevue prouve que les femmes sont tout aussi capables d'amitié que les hommes. Soit que cette scène renouvelât des idées toujours précieuses, soit que leurs ames s'ouvrirent au plaisir de vivre ensemble, ce moment offrit le spectacle le plus attendrissant, Madame de St. Lys moins liée avec Madame de Lancyle que la vicomtesse fut au devant de tout ce qui pouvoit le désir de lui plaire, & offrit ce qui pouvoit lui rendre ce séjour agréable, — je l'accepte pour vous avoir des obligations, & elle ajouta tout bas, vous me le devez un peu pour tout le mal que vous m'avez fait.

Après le dîner Madame de Lancyle prit à part la vicomtesse, & la supplia de lui rappeler une grâce, dont elle ne pouvoit lui expliquer le sujet qu'après avoir obtenu sa parole. Ordonnez, lui dit la vicomtesse, — je m'en suis chargée de cette lettre de Madame votre sœur, son état

vous inspireroit de la compassion. Elle n'a été que trop sévèrement punie par son choix. Quelques mois après la funeste aventure de Mozé, il partit de N. . . sans lui dire où il alloit, & elle n'en a pas eu de nouvelles depuis. On fait seulement qu'il a obtenu un petit gouvernement dans les isles, où il est mort il y a environ deux ans, je lui ai promis de vous faire lire cette lettre, & d'envoyer moi-même la réponse, si vous ne voulez pas la faire. . . La vicomtesse la remercia, & l'assura que non-seulement elle lui répondroit ; mais encore qu'elle profiteroit de la première absence de Madame de St. Lys pour la faire venir à l'Herminaut. Les fêtes les mieux entendues soit chez le comte, ou à l'Herminaut, & à Verpomme, célébrerent le mariage. Cependant Madame de St. Lys, le vicomte, le marquis de Lancyse, & la vicomtesse, avoient besoin de se ressouvenir qu'il falloit être gai, & paroissoient quelquefois l'avoir oublié. . .

C H A P I T R E X I.

Vous avez, dit Madame de St. Lys, rendu l'histoire du bois avec beaucoup trop de vérité. Donnez-vous bien de garde, reprit Monsieur de Salus, d'en retrancher un mot. Dès l'instant que je vous ai vue partir avec le marquis de Lenti, j'ai eu d'étranges idées. — Cela ne prouve pas que d'autres se les permettent. — Qui pourra n'être point étonné de cette visite? — c'est de toutes les circonstances de ma vie celle où j'aurois le mieux répondu de moi-même. — Je vous entends. Pardon. J'ai tort d'oublier ce moment funeste. — Que pensez-vous de ces mémoires? — Les événements ne sont pas fort extraordinaires, le style est un peu négligé, voilà ses défauts. Il y regne une morale pure, un ton de vérité qui plaira à certaines personnes. Voilà son mérite. — Il me semble qu'il tourne un peu court. — Ce n'est point un mal; vous sentez comme moi qu'il ne faut pas mettre un grand prix à ces frivo-

lités. Si elles amusent un instant l'auteur a atteint son but. Je pars après demain pour Geneve. J'y connois une femme aimable qui pourroit aisément fournir un second volume. Je lui demanderai ses mémoires. Si elle daigne me les confier, nous chargerons Monsieur de les rédiger. Mais à condition qu'il écrira avec un peu moins de timidité. (*Le chevalier sortit*) Je n'aurai plus la crainte de déplaire. Plus maître de moi, peut-être m'occuperai-je d'avantage de l'intérêt de mon amour propre. Mais dans cet essai j'étois, je l'avouerai, trop plein de mon sujet pour penser aux ornemens dont il étoit si susceptible. J'aurois mieux fait sans doute de refuser cette dangereuse occupation. Je crois qu'en effet, dit la baronne, nous aurions peut-être dû, pour tous les deux, avoir moins de confiance. C'est s'en appercevoir un peu tard. Heureusement que je suis accoutumée à vaincre. — Si je vous coutois le plus léger combat je serois le plus fortuné. . . . Hélas ! Monsieur, les hommes modestes sont presque toujours l'écueil des femmes sensibles.

N O T E S.

On citoit sans cesse le bon ton, le mauvais ton. (page 2.)

LE *bon ton*! il est devenu pour ceux qui le possèdent un éloge complet. Il y a longtems qu'on en parle sans savoir ce que c'est, il varie dans la plupart des pays. Je le définirois, une maniere d'être parfaitement convenable au lieu qu'on habite, à la classe des gens qu'on fréquente, au gout du moment qui règne dans la société. Il y a du *mauvais ton* dans la façon de penser, de s'exprimer & d'agir. On dit que parler haut est d'un *mauvais ton*. Cette opinion a sa source dans l'expérience. Les choses fines, senties, délicates, ne s'expriment point avec un ton élevé. Où se trouve le *bon ton*? dans la bonne compagnie. Où est la bonne compagnie? elle ne tient pas au rang, mais à ces qualités aimables fruits d'une éducation

recherchée: pour les gens d'esprit elle ne fera pas dans cette classe de gens ignorans par état, ou du moins qui n'ont que des teintures, des demi-connoissances. Les gens du monde ne l'admettent pas dans cette classe d'esprits ornés qui ont préféré le fonds aux formes agréables. Les riches qui croient pouvoir commander aux opinions, comme ils commandent au reste des hommes, placeront la bonne compagnie dans leurs salons dorés. Nous dirons qu'elle est dans le cercle où se trouve de l'esprit sans pédanterie, des lumieres sans affectation de les répandre, du gout sans trop de difficulté, des mœurs sans pruderie, de la probité sans fanatisme, de la douceur sans foiblesse, de l'agrément sans frivolité; où l'on saura que la gaieté est le rire de l'ame, que le sérieux est le maintien de la raison; que la vivacité est la liberté de l'esprit; que l'esprit de société est l'accord de l'aifance & de la politesse; & comme c'est beaucoup exiger, nous dirons enfin que la bonne compagnie se trouve là où on réunit le plus de ces qualités agréables.

C'étoit une femme d'environ quarante cinq ans, & qui soignoit de son mieux les restes d'une beauté qui lui avoient été souvent utiles. (page 4.)

Rien n'est si triste que le sort d'une femme qui n'a pu que se faire adorer. Les talens rendent plus supportable le passage de l'ivresse des hommages à un abandon presque total. Ils sont moins nécessaires dans les pays où la retraite la plus profonde les sauve du malheur de plaire dans la société ; (je dis malheur car c'en est presque toujours un,) mais dans ceux où l'on veut qu'elles en soient l'ame, où on les consacre à l'ornement du monde, où on leur accorde une liberté sans bornes au hasard de ce qui en peut résulter ; leur éducation devroit être analogue à cette façon d'être. Est-ce que nous sommes au siècle où on les tenoit dans une profonde ignorance ? non, mais elles ne commencent à s'instruire que lorsqu'il faudroit jouir de ces connoissances & les

les entretiens. Elles préfèrent alors les charmes de l'étude aux soins domestiques. De là, le ridicule qu'on se presse de jeter sur l'abus qu'elles font quelquefois de cette inestimable ressource. Peut-être a-t-on trouvé qu'elles avoient déjà assez d'avantages, que la séduction seroit inévitable si elles joignoient aux charmes de la figure l'empire de l'éloquence, si elles gouvernoient l'esprit par la force de la persuasion, comme elles gouvernent les cœurs par l'empire des sens. Malgré la tyrannie asiatique, la jalousie de la plupart des nations de l'Europe, l'influence des femmes sur l'administration, sur les mœurs, sur la société, est quelque chose d'inconcevable.

Je remarque, dit le chevalier de Salus
(page 34.)

On se persuadera difficilement qu'il existe une façon de penser, telle que le chevalier de Salus l'affiche, & peut-être aura-t-on raison. Mais on auroit

M

tort de croire ses principes étrangers dans la société; peut-être n'y a-t-il pas un homme qui réunisse à lui seul autant d'extravagances; mais elles sont éparses dans les têtes de plusieurs. Nous avons donc rassemblé dans le même individu cette foule d'absurdités. 1°. Afin qu'elles frappent d'avantage, & obtiennent un plus profond mépris. 2°. Afin que chacun y retrouvant sa portion de ridicule s'en corrige. Si l'on rencontre un caractère outré, on regarde autour de soi. Dès qu'on ne voit pas tout à fait les mêmes nuances, on part de là, pour mettre au rang des portraits chimériques ceux qui semblent un peu chargés. On a reproché à Monsieur Rousseau de Genève de l'exagération dans ses peintures. Cette critique est-elle bien fondée? il a recueilli tous les travers, il les a réunis en masse, il a découvert aux yeux du public cet amas monstrueux. On a reculé d'épouvante. Il a imité les historiens. Nous vivons sans être effrayés des crimes de la terre. Nous prenons part à ses plaisirs, nous allons

même quelquefois jusqu'à nous croire heureux. Et lorsque nous lisons une histoire, nous sommes plongés dans l'étonnement & dans l'horreur. Pourquoi? parce que dans deux heures de lecture nous repassons les crimes, les tyrannies, les perfidies de vingt-ans, &c. Il n'y a plus d'intervalles qui reposent l'imagination; l'impression est beaucoup plus profonde.

La jalousie la dévore, l'envie la dessèche.

(page 50.)

Les anciens ont beaucoup plus parlé des passions que les modernes. On a peu examiné leur origine; l'envie, par exemple, qui fermente toujours dans le cœur de celui qu'elle dévore, n'a sa source que dans la persuasion où l'on est de sa propre foiblesse; on ne désire pas les talens qu'on voit, on est humilié de ne les point avoir. Si le premier sentiment dominoit, on s'efforceroit de les acquérir, on les néglige & l'on se van-

ge de la supériorité qu'ils donnent en avilissant celui qui les possède.

Quelle barbare industrie ont les envieux, pour empoisonner leurs jours, pour troubler ceux des gens qui les offusquent en jouissant du mal qui arrive ? & quoique leur bonheur ne soit pas aussi pur que s'ils l'avoient eux-mêmes procuré, ils osent s'avouer leur plaisir. Ils achètent par quelque léger service & quelques louanges passagères le droit de porter des coups terribles.

Il n'est point de vice qui annonce autant de lâcheté ; il est si bas qu'on se le cache à soi-même, celui qui le reprocherait ferait une insulte punissable. On le méprise, & l'on ne s'en corrige pas. Pourquoi y a-t-il de si cruelles loix contre le viol & le rapt, & n'y en a-t-il point contre l'envie & la calomnie ? un honnête homme n'est ni envieux, ni calomniateur. Qu'est-ce donc qu'un envieux & un calomniateur ? Quelle idée humiliante ! quoi, toute l'honnêteté d'un homme consiste à ne pas voler le bien d'autrui, & celle d'une femme à ne pas avoir d'indulgence pour les sens.

Vous avez assez d'esprit pour qu'on puisse vous entendre. (page 81.)

Il n'est point de talent plus agréable que celui de converser. Il n'en est point qui suppose autant d'esprit & de graces. Aussi n'en est il point qui soit d'un aussi grand rapport pour l'amour propre : on trouveroit dans les entretiens journaliers un remede sûr contre l'ennui, si l'on vouloit se persuader que la conversation est un art qui doit être étudié. Sans cette application quoi de plus stérile, de plus monotone ou de plus tristement gai ! on parle sans graces, on dispute sans intérêt, on affirme sans preuves, on nie sans raison, on loue sans connoissance, on médit sans malice, on exagere pour être écouté, on écoute sans attention, souvent on parle tous ensemble, & ce bruit insupportable aux autres nations est de la gaieté aux yeux des François ; la Bruyere a dit que l'esprit de conversation étoit le même que l'esprit du jeu. Il a con-

fondu une certaine facilité de dire des choses frivoles , de faire des contes agréables , avec l'art solide de converser. Il consiste à saisir rapidement le rapport d'un objet , à le présenter avec une facilité extrême , à intéresser à une discussion qui paroît étrangere ceux qui vous écoutent , de maniere que la conversation soit toujours leur affaire propre. Loin de nous les dissertations. Mais il y a un grand intervalle entre dissenter , & se reposer sur un objet ; en causant on se sert de son esprit , en dissertant c'est de celui des autres. Les femmes sur ce point sont nos modèles. Il en est qui jettent de l'agrément sur tout ce qu'elles disent , qui se font un langage particulier , leur façon de rendre leurs idées étonne & satisfait , elles louent avec plus de délicatesse , parce que la retenue de leur sexe interdit cette folle & insipide profusion dont le moindre inconvénient est d'éteindre le feu des entretiens , leur penchant à la critique fait que rarement leurs louanges sont sans restriction , (les seules qui conviennent aux hommes) les hom-

mes ont besoin des grands intérêts de la société pour soutenir la conversation, les femmes trouvent dans leur esprit des ressources suffisantes.

II

Que je n'aimerai jamais que vous.

(page 87.)

On trouvera l'aventure du chevalier de Salus, & de Madame de Broffey, invraisemblable. Que seroit-ce donc si j'avois raconté celle-ci ? en 1772, un homme fort aimable apperçut aux boulevards une femme très jolie, il demande son nom, s'informe de son caractère, paroît dans ses sociétés, soupe avec elle, en devient amoureux, le lui confie dès le second jour. Elle répond en femme accoutumée aux conquêtes, & le renvoie avec des espérances. Il va chez elle le troisième jour, & le quatrième lui écrit le billet suivant.

Depuis deux jours je vous adore,
 Et cependant je ne vous ai vu que
 J'irai ce soir chez vous encore,
 Mais arrangez vous pour moi.

M 4

Non cependant que ma confiance
 Redoute rien de l'avenir,
 Mais il seroit de la prudence,
 De savoir à quoi s'en tenir.

Il ajoute en prose quelques phrases
 démonstratives, & ne doute plus qu'un
 billet si tendre & si persuasif ne décidât
 la victoire. Voici la réponse qu'il re-
 çut le jour même.

J'ai calculé tous vos raisonnemens,
 Il en est de mauvais, il en est de solides,
 J'avois bien résolu de n'avoir plus d'amant,
 Inutiles projets, Ouel, tu me déçides
 Et triomphe de mes sermens ;
 Avant de terminer cette grande aventure,
 Je dois pourtant vous toucher
 Qu'en l'effet le plaisir marmore,
 Que mon bonheur n'est point entier.
 Ce qui m'agite, & m'embarasse,
 Ce n'est pas de vous accepter,
 Mais je ne fais comment quitter
 Celui dont vous prenez la place ;
 Hier encore il prenoit un tort,
 Il se jachoit sur ma confiance.
 Je ne sa taise son soupçon
 Qu'aux dépens de ma complaisance.
 Et si il faut vous dire enfin
 Ne sachant point votre dessein,
 J'avois promis la surveillance
 Au marquis, il est vrai, dont je fais peu de cas,
 Mais qui étoit just & n'est un ridicule
 Ce qui semble encore un surpasse,
 C'est que je ne vous sermois pas,
 Et plus de moi sur vos bies tous ingrats.

Vous avez eu Thésire, & vous l'avez quittée.
 Thésire a pourtant des attraits.
 Qui m'a promis que ma flamme abusée
 Ne verra point changer mes faveurs en regrets?
 L'amour est doux, ses suites sont cruelles.
 Avant de s'y livrer, il faut bien réfléchir,
 Surtout quand on veut ne s'unir
 Que par des chaînes éternelles.
 Cependant mon dessein est pris,
 Je veux en faire la folie
 Et ce soir, entre cinq & six
 Je verrai commencer le bonheur de ma vie.

Le lendemain cette union se célébra.

(page 102.)

Est-il vraisemblable qu'une femme
 plongée dans la douleur se décide à unir
 son sort à un homme presque inconnu?
 oui, un mariage de cette nature atteste
 à la société la sincérité des larmes ré-
 pandues, la disproportion de l'âge éloi-
 gne toute idée de plaisir. Trois especes
 de raisons déterminent à passer sous le
 joug de l'hymen, l'intérêt, l'amour ou
 les convenances. Par ce dernier mot
 nous entendons l'amour de la liberté,
 la cessation des ennuis domestiques, la
 nécessité de prendre un parti, le rap-
 port des humeurs, la rencontre d'un

M 5

homme sûr. Ce dernier objet fixe la résolution de Mademoiselle de Mozé ; sa douleur n'étoit pas une douleur ordinaire. Il y en a de plusieurs sortes ; douleur d'appareil , douleur à tempête , douleur sourde , douleur feinte , douleur triste , douleur douce , douleur gaie , douleur de l'esprit , douleur des sens , douleur du cœur. L'amour de soi-même & l'orgueil occasionnent la plupart de ces douleurs. Nous ne regrettons dans autrui que nos plaisirs , nos avantages qu'il emporte avec lui. Ce sentiment très simple traité avec beaucoup de prétentions dans de gros livres a excité de grandes fermentations dans une classe d'hommes qui prennent feu aisément. Je ne vois pas pourquoi nous avons été créés ainsi , en quoi pouvons-nous changer la nature de notre ame ? au reste publier son opinion sur une chose n'est pas la faire exister. S'il est faux que l'intérêt personnel soit notre premier mobile , tous les livres ne le persuaderont pas ; si cela est vrai , toutes les réfutations , condamnations , proscriptions , flétrissures , ne le détruiront pas non plus.

L'un que l'on nomme les philosophes.

(page 109.)

Le grand présent que l'esprit philosophique a fait aux hommes est d'avoir retranché tout ce qui déparoit leurs connoissances. Il a changé les romans en histoire, il a établi une législation dans l'esprit humain; il a étendu les vues de la politique, il a donné à la poésie la seule chose qui lui manquoit pour être le premier des arts; on en a quelquefois abusé, parce qu'on abuse de tout, mais il n'est pas moins vrai de dire qu'il distinguera à jamais le dix-huitième siècle que la postérité mettra autant au dessus du siècle de Louis XIV, qu'elle met celui de Louis XIV au dessus des autres. Excepté cinq à six grands poètes, qui (sauf la Fontaine & Molière) manquoient eux-mêmes de cet esprit philosophique, on verra peu ceux qui ont fait la gloire de ce siècle si célébré. C'est de nos jours qu'il s'est opéré une révolution dans les idées, si frappante &

si utile que la plupart des esprits ne font pas encore assez forts pour l'embrasser dans toutes ses parties. Il n'est pas aujourd'hui un souverain en Europe qui voulut publier la plupart des ordonnances, & des réglemens de ses prédécesseurs, ils paroissent les laisser subsister, mais ils les changent insensiblement.

Cette fermentation sur la nécessité de perfectionner l'éducation, de changer la jurisprudence criminelle, de corriger l'abus des finances, d'adoucir le sort du peuple, d'éclairer les agriculteurs, de proscrire le fanatisme, de tolérer les opinions, de rejeter les fables, n'a commencé que vers le milieu de ce siècle. Voilà pourtant les seules choses nécessaires, à quoi serviroient dix beaux esprits comme Messieurs de la Motte, Marivaux, Moncrif.

L'esprit philosophique a fait encore un autre bien, c'est d'avoir contribué à mettre quelque variété dans notre façon d'être. Quoiqu'elle ait souvent dégénéré en singularité, elle est préférable, à notre sens, à cette insipide mono-

tonie qui caractérise si bien la plupart de nos productions.

Quoi, vous balancez une minute. (pag. 127.)

Quelque liés que l'on soit il faut toujours faire quelques misteres; rien ne prouve mieux la foiblesse humaine. Ce n'est pas par dissimulation, c'est par amour propre. On sent que si l'on se montrait exactement tel que l'on est à son ami, il perdrait de son illusion. Un ami doit-il être content de cette réserve qui contribue à son bonheur, ou piqué de cette défiance? on a tort cependant de craindre de montrer ses fautes. Jamais rien ne nous attache comme les confidences; les foiblesse font plus d'amis que les grands exploits; les uns révoltent l'amour propre, les autres le consolent. L'amitié est moins rare que l'on ne croit, mais elle prend le caractère de ceux chez lesquels elle s'établit; c'est épanchement chez les bavards, c'est mutuel besoin chez ceux que l'intérêt gouverne, c'est le bonheur chez les belles

ames. Il ne faut pas confondre l'amitié avec la confiance, la première s'occupe toujours des autres, la seconde ne s'occupe que d'elle-même; l'une est un prétexte pour voler au secours de l'infortuné, l'autre une occasion de faire des demandes indiscrettes; l'une est toujours un sentiment réfléchi, l'autre est une imprudence précipitée; l'amitié suppose presque toutes les qualités, la confiance n'en suppose aucune. On trouve cent personnes qui vous écoutent & deux qui vous aiment; l'amitié est toute en action, la confiance est toute en parole; l'une mène presque toujours à l'autre; on peut avoir de la confiance sans amitié, mais non de l'amitié sans confiance.

Je vous avoue, dit le chevalier de Salas
(page 145.)

Un homme qui est méchant sans être noir, ou qui manque de conduite sans manquer de sentiment, ou qui a une mauvaise tête & un bon cœur, une femme galante sans être débauchée, ou

caustique sans être fautive, étourdie sans présomption à la prudence, sont des êtres plus agréables à la multitude que des personnages exacts, rangés, vertueux, que des femmes sévères, silencieuses. On blâme les travers des premiers par amour propre, on les accueille par besoin, & leurs défauts connus portent dans notre ame un objet de comparaison qui nous paroît bien doux. Il n'y a qu'un seul point chez les hommes qui décide promptement, sans retour, l'estime, l'amitié, la considération, les louanges, ce sont les richesses; elles font tout pardonner pour le présent, tout oublier pour le passé, & tout entreprendre pour l'avenir. Les talens viennent après. Il faut qu'ils soyent supérieurs, qu'ils ne se montrent qu'avec une certaine discrétion, qu'ils n'exigent rien. On les encense moins par sensation véritable, que pour persuader qu'on fait sentir & prifer. Après les talens, vient le caractère; s'il est doux, facile, complaisant, les jouissances qu'on en retire forcent à des louanges qu'on donne sans cesse, pour se les assurer. Enfin

la vertu a le quatrieme rang : voici les conditions auxquelles on la reçoit , 1°. qu'elle se cache , 2°. qu'elle s'oublie de tems en tems , 3°. qu'elle n'ait point d'opinions , on les prendroit indispensablement pour des blames. On ne contestera pas que ce ne soit la gradation de l'esprit humain. Elle ne dépose pas en faveur du monde , & cependant son suffrage est un besoin , ceux même qui jouent l'indifférence se trahissent par la chaleur de leurs déclarations contre les injustices. La réflexion est bien foible contre le sentiment intérieur , nous examinerons ailleurs ce que c'est que la réflexion. On soupçonne que c'est un mot vaide de sens.

Des sentimens réels ou autrement des sentimens. (page 143.)

Si l'on considère un instant de sang froid le physique de l'amour , on trouve bien extraordinaire que l'opération la plus simple , la plus aisée , la moins dépendante , la moins gênante pour les

les autres, ait occupé les trois quarts des loifirs des légiflateurs, ait allumé la moitié des guerres, troublé la plupart des familles, défuni les mariages &c. Il faut que la fociété fe défié étrangement de la violence de ce befoin pour avoir fait certaines difpofitions. Pourquoi les retraites religieufes font-elles grillées comme des cachots? pourquoi eft-ce un crime de leze-vertu au premier chef, à une fille de dix-huit ans de fe promener avec un jeune homme? pourquoi une femme rougit-elle, s'emporte-t-elle, lorsqu'on lui dit qu'un homme l'aime? pourquoi le feul mot de mariage fait-il rougir, baiffer les yeux? pourquoi les légiflateurs pieux ont-ils inventé les jeûnes? hélas, on combat de tous côtés le vœu de la nature. On a beau infulter aux fens, relever à leurs dépens la fpiritualité de l'ame, il faudra toujours finir par reconnoître leur empire.

[The text in this block is extremely faint and illegible due to heavy scanning artifacts and noise. It appears to be a list or table of contents with multiple columns of text.]



ERRATA.

Pag. 2. *les éternels avis des autres parens ,
lisez , des grands parens les plaisante-
ries des autres.*

Pag. 24. *votre frere se seroit-il permis , hé-
las ! lisez , hélas ! des doutes sur son bon-
heur.*

Pag. 25. *capables de grands procédés ; il
ne faut qu'une virgule.*

Pag. 27. *Maddme , lisez , Monsieur de
Lafton.*

Pag. 32. *altéroit , lisez , altérerait.*

Pag. 36. *gaté , lisez , gatés.*

Pag. 41. *elle me dit un jour , otez un jour.*

Pag. 121. *pas plus libre que le vôtre , il
faut un ----*



66672841

588



